



Abbé Henri Huvelin

Histoire de l'Église

Tome 3

ORIGÈNE ET
LES APOLOGISTES

V1 – mai 2025



Sommaire

I – Introduction	1
II – L’Église sous Commode	10
III – L’Église sous Septime Sévère.....	16
IV – L’Église d’Afrique – Tertullien.....	25
V – Les martyrs d’Afrique – Tertullien	31
VI – L’apologétique de Tertullien	38
VII – Saint Zéphyrin et saint Calliste	45
VIII – L’Église d’Alexandrie – Origène.....	54
IX – Clément d’Alexandrie.....	63
X – Origène.....	71
XI – Alexandre Sévère et son temps.....	79
XII – La persécution sous Dèce	86
Index des noms de personnes.....	97

I – Introduction

Je commence cette année le Cours sans savoir si je le continuerai longtemps, ce qui me paraît difficile avec mon état. (...) Enfin, je ferai ce que je pourrai...

Tout d'abord, je dois prévenir que je m'adresserai à peu près exclusivement aux jeunes gens. Il ne faudrait pas venir chercher ici de la science ; jamais je n'ai voulu en mettre, j'y pense moins que jamais. D'ailleurs, quand je le voudrais je ne le pourrais pas et quand je le pourrais je ne le voudrais pas...

Je ne donne que des indications, des notions d'histoire ecclésiastique en tenant compte autant que possible des recherches récentes qui éclairent pour nous les premiers siècles de l'Église. Je présenterai d'une manière courante, sans approfondir, les découvertes de la science contemporaine.

Durant le Cours de l'année dernière, j'ai éprouvé certaines difficultés, elles tenaient surtout à un auditoire formé d'éléments disparates. Il m'est souvent difficile de concilier l'auditoire de droite [hommes] et l'auditoire de gauche [femmes]. Ce manque d'homogénéité m'a beaucoup gêné... et me gênera peut-être encore. Je ferai ce que je pourrai...

*

Aujourd'hui, je repasserai avec vous ce qui a fait l'objet de notre étude l'année dernière. Nous avons vu les commencements de l'Église chrétienne au jour de la Pentecôte [...], dans le Cénacle « Bethléem de l'Église », suivant la parole de saint Augustin.

Nous avons pris pour guide les *Actes des Apôtres*, où les dix premiers chapitres racontent la formation de la petite Église de Jérusalem qui porte une marque particulière. Église du type juif, adossée à la synagogue dont elle conserve les rites.

Nous avons admiré l'esprit d'union qui, par l'Esprit Saint, règne là. Nous avons vu la « communauté des biens »...

Au chapitre X [des *Actes*], une question se présente, importante pour l'Église et que l'*Épître aux Galates* montre comme une crise aiguë, violente, dangereuse. Il s'agit de la transformation de cette Église purement judaïque en une Église qui s'adapte à toutes les nations pour lesquelles le Christ est venu, non moins que pour les juifs.

Faudra-t-il que le “gentil” [celui qui n'est pas juif] converti à Césarée, à Antioche, passe par le juif pour arriver au chrétien ?... Est-il nécessaire d'adapter l'esprit de la religion nouvelle aux institutions mosaïques ? Cette question, très controversée, très discutée, est tranchée en l'an 50 au concile de Jérusalem. Il est décidé que les gentils ne seront pas astreints aux observances judaïques, celles-ci sont supprimées [pour eux].

A partir de cette décision immense, sur laquelle saint Pierre et saint Paul ont été d'accord (ils ne se sont divisés que sur un point de détail), le *Livre des Actes* quitte un peu les apôtres. Il laisse saint Jacques évêque de Jérusalem et nous transporte à la suite de saint Paul.

La conversion de Paul est le type de conversion dont nous rêvons : Dieu se montre soudain, entier, absolu ; le cœur se donne pour jamais... A dater de ce jour du chemin de Damas s'ouvre pour l'Église une nouvelle voie où est montré le rôle de l'apôtre, du

missionnaire des premiers âges. Les autres sont effacés, Paul demeure au premier plan pour donner l'idée de ce qu'a pu être le ministère évangélique.

Nous l'avons suivi dans ses pérégrinations. Les *Épîtres aux Corinthiens* donnent un tableau vivant d'une Église des gentils. Ce n'est plus l'Église de Jérusalem ; la séparation de la synagogue est accomplie. Nous avons mesuré les pas de l'Apôtre à travers le monde romain, depuis la Galatie jusqu'en Espagne, peut-être ; et certainement jusqu'en Grèce, en Thessalie, en Italie. Les *Actes [des Apôtres]* nous ont conduits jusqu'en l'an 57 ou 58, pendant une période de trente ans.

La carrière de Paul est marquée par certaines tristesses dont il se plaint. Sa vie intéresse des hommes qui ne sont pas précisément chrétiens. M. Littré lui portait un intérêt tout à fait particulier. L'année dernière, le 25 janvier, jour où nous célébrons la conversion de l'Apôtre, il me disait : « C'est un grand jour pour l'Église que celui où saint Paul s'est converti ». Peut-être attribuait-il trop au génie de l'homme ? Mais il est vrai que l'Apôtre a *senti* plus vivement qu'un autre. Il a été plus hardi dans l'exécution, il y a apporté plus de largeur d'esprit.

M. Renan a tracé de lui un portrait intéressant mais un peu faux. L'Apôtre l'irrite par son côté dogmatique ; cet homme imperturbable dans son idée n'est pas le type de M. Renan. Il voudrait un saint Paul qui, jeté dans l'île de Malte, prit sa tête entre ses mains et, mesurant sa carrière, s'écrie comme Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! »

Non ! saint Paul qui a connu toutes les tristesses, souffert de [la trahison] de faux frères et de toutes sortes de douleurs, arrivé au dernier jour de sa vie, écrit : « *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à attendre la récompense* » (2 Tm 4, 7-8).

Ainsi, quoi que le prêtre ait souffert, il ne regrette pas sa vie. Il ne voudrait pas la recommencer, c'est possible ; mais il ne regrette rien de ce qu'il a fait pour Dieu. Il ne sent point cette mélancolie anxieuse que M. Renan voudrait lui voir éprouver.

*

L'Église se révèle au monde par une persécution qui dépend du caprice d'un homme. L'incendie de Rome [en juillet 64] allumé par Néron [empereur d'octobre 54 à juin 68] éclaire cette foule immense – *ingens multitudo* – dont parle Tacite [historien, philosophe et sénateur romain né en 58 et mort vers 120]. Et, pour la première fois les chrétiens sont distingués des juifs. Sous Claude [empereur de janvier 41 à octobre 54], Suétone [auteur de *Vie des Douze Césars*, de Jules César à Domitien] les confondait encore : désormais ils sont séparés. Peut-être les poursuit-on sur une trahison ou une dénonciation des juifs ? L'inestimable texte de Tacite les désigne clairement.

En Afrique [romaine], les païens voyant saint Satur [martyr chrétien mort à Carthage en 203] couvert de son sang, s'écriaient ironiquement : « Il est bien baptisé ! » La même parole peut se dire de l'Église arrosée du sang de ses martyrs, en ces jours de l'an 64 où Pierre et Paul sont victimes de la persécution [trois ans avant leur mise à mort].

Pour la seconde fois l'Église apparaît, sous le règne d'un prince plus mauvais, au caractère plus bas que Néron : Domitien [empereur de septembre 81 à septembre 96]. Il a vécu à l'ombre de Vespasien [empereur de juillet 69 à juin 79] et de Titus [empereur de juin 79 à septembre 81] et souffert de son infériorité ; de là cet esprit de jalousie, de dénigrement, qui le rend cruel. Cette fois-ci, les chrétiens sont confondus avec les juifs. Eusèbe [né

vers 265 et mort en 339, évêque de Césarée, auteur de nombreuses œuvres historiques ou apologétiques notamment l'*Histoire ecclésiastique*] nous a conservé le récit de cette seconde persécution.

Je dis « seconde », bien qu'on ne puisse pas précisément en caractériser dix, comme fait Lactance [apologiste chrétien mort vers 325 ; son principal ouvrage est : *De la formation de l'homme* ; on lui doit aussi *La mort des persécuteurs*] qui les raconte après les dix plaies d'Égypte.

C'est sous Domitien que saint Jean fut jeté dans un chaudron d'huile bouillante. Là, encore, nous avons trouvé un nom célèbre, celui de Julia Domitilla [qui est morte en exil], avec les saints Nérée et Achillée [qui furent décapités vers l'an 304, sous Dioclétien, empereur de novembre 284 à mai 305].

Quand Tertullien [théologien carthaginois mort vers l'an 220] ou Lactance souligne la persécution sous « les mauvais empereurs », il ne faut pas croire que l'Église ait été heureuse et tranquille sous les bons princes. Marc Aurèle [empereur de mars 161 à mars 180] ne l'a pas plus épargnée que Néron et Domitien [empereur de 81 à 96].

*

Arrivés à la fin du siècle, nous nous sommes arrêtés pour considérer les *Évangiles*, ces livres inspirés qui racontent la vie de Notre Seigneur et rendent sensible le Modèle dont a vécu l'Église ; comme la Très Sainte Vierge a porté le Christ dans son cœur et dans son souvenir : *conservabat omnia in corde suo* (Lc 2, 51).

Nous avons cherché la date respective des trois évangélistes, Matthieu, Marc et Luc. En dernier, vient l'*Évangile de saint Jean*. Nous avons vu pourquoi celui-ci ne ressemble pas aux autres ; [...] il veut prouver la *divinité* [du Fils de l'homme]. Saint Jean, éclairé et conduit par l'Amour, a vu plus haut et plus loin dans l'union de la divinité et de l'humanité.

Ainsi, nous avons les révélations successives proposées au regard humain, trop faible pour considérer ce qui l'éblouit. Jean plonge plus profondément que Matthieu dans l'essence du Verbe ; il vise le renversement des fausses doctrines de l'Orient qui font irruption à ce moment-là.

Puis vient l'*Apocalypse*, livre non pas de vengeance mais de consolation [...]. C'est l'histoire du triomphe de l'Église, de ses éternelles destinées, la transformation de la Jérusalem terrestre en la Jérusalem céleste [c'est donc le livre de l'Espérance chrétienne].

[Saint Jean a écrit l'Apocalypse pendant ou après son exil à Patmos qui a commencé en 94 sous Domitien et s'est terminé à l'avènement de Nerva fin 96 ; saint Jean est alors retourné à Éphèse où il finit sa vie à l'âge de 104 ans environ ; voir le site :

<http://vaticannews.va/fr/saint-du-jour/12/27/saint-jean--apotre-et-evangeliste.html>]

Voilà les événements du premier siècle, le développement successif de l'Église qui la laisse exposée aux crises extérieures et intérieures. Dieu ne l'établit pas par une série de coups d'état ; l'humain se trouve mêlé au divin et l'action providentielle agit avec des causes secondes.

Nous sommes entrés dans le deuxième siècle pour y suivre le développement de l'Église et l'affirmation de la hiérarchie ecclésiastique [...] dont on trouve les traces dans les *Lettres* de saint Paul à *Tite* et à *Timothée*. [...] ; les diocèses trouvent l'unité en se groupant autour des évêques. Ceux-ci se tiennent gardiens scrupuleux, vigilants, quelquefois impitoyables, de la tradition. Les *Épîtres* de saint Ignace [né vers 35, troisième

évêque d'Antioche, mort martyr à Rome en 107 ou 113], de saint Polycarpe [né vers 70, disciple de l'apôtre Jean, deuxième évêque de Smyrne, mort brûlé vif en 155 ou en 167] en font foi. La *Lettre de saint Clément* [quatrième pape, successeur de saint Clet, de 88/92 à 97] – apaisant par son autorité les dissensions qui s'étaient élevées parmi les Corinthiens – pose, dès le deuxième siècle, la suprématie de l'évêque de Rome. Déjà l'Église se présente comme un établissement solidement fondé. Et Alexandre Sévère [empereur romain de mars 222 ; il meurt assassiné par l'armée en mars 235], l'admire comme une "école de respect", selon l'expression de M. Guizot ; il y voit un modèle pour la magistrature romaine. Il y a un texte très curieux à ce sujet.

*

Les Antonins donnent à l'Empire une série de bons princes. Ce ne sont point des Césars, il s'en faut ! A Nerva [empereur de septembre 96 à janvier 98] succède Trajan [empereur de janvier 98 à août 117], grand prince, grand homme d'État, qui inaugure le régime sous lequel l'Église va vivre. Nous l'avons étudié de près dans la leçon que nous avons faite sur le rescrit de Trajan. Nous avons vu Pline le Jeune [né à Côme en 61/62, mort vers 113] aimable, bienveillant, mais petit esprit diminué par la vanité. Envoyé en Bithynie, il y rencontre des chrétiens en grand nombre...

D'autres provinces dont l'histoire ne parle pas se trouvent dans le même cas ; un événement le révèle tout à coup. Non seulement la Bithynie, touchée par Pierre et Paul, est pleine de chrétiens, mais la Gaule nous apparaît éclairée par l'Évangile avec les martyrs de Lyon [en l'an 177]. L'Afrique [romaine], sans que nous sachions au juste par qui elle est évangélisée, se montre semblable pendant la persécution ; l'Espagne, la Grande-Bretagne attestent que la bonne semence avait été jetée tôt sur tous les rivages.

Pline le Jeune étonné de ce grand nombre de chrétiens traduits comme coupables et dont il constate l'innocence demande à Trajan ce qu'il doit faire. « Ne pas les rechercher », répond le prince, « mais les punir quand ils sont connus. »

Voilà le régime sous lequel les chrétiens ont vécu. Il y a là un progrès relatif. On ne dit plus, comme Tertullien : « S'ils sont coupables il faut les punir et alors les rechercher ». Non, la réponse de Trajan ne mérite pas qu'on la raille, elle est d'un homme d'État ; il ne veut punir dans les chrétiens que la désobéissance, et l'obstination s'ils refusent de sacrifier aux dieux de l'Empire. Mais, comme cette société n'est pas nuisible, on n'en cherchera pas les membres *ex professo*, on ne les poursuivra que sur dénonciation signée...

Est-ce écarter la persécution ? Pas le moins du monde. Elle naîtra toujours de certaines inimitiés personnelles, de passions soulevées dans la populace irritée par le malheur des temps ou surexcitée par un magicien comme Alexandre d'Abonotique [né vers 105, mort vers 175 ; prêtre du culte d'Asclépios et de Salus, semblable au culte à mystères célébré dans le temple de Déméter à Éleusis ; émule d'Apollonios de Thyane].

Le régime du martyr contribue à l'établissement de l'Église. Aujourd'hui, une certaine École nie le fait ; mais M. Renan affirme [la réalité de] cette période sanglante. La littérature [du] temps en porte l'empreinte ; les écrits des Pères nous font respirer l'atmosphère de la persécution ; on sent une Église qui ne connaît pas son lendemain et vit sous une menace perpétuelle. C'est ce qui ressort d'écrits comme les *Actes des martyrs*.

Sous Trajan, en 112 ou 117, saint Ignace donne le ton. Qu'on pense ce que l'on voudra de ses *Actes*, qu'on les croie contemporains ou écrits peu après, il n'en est pas moins vrai que son *Épître aux Romains* est un chant inspiré par le goût, la volupté du martyr. C'est la raison pour laquelle l'Église le nomme « le Coryphée des martyrs », c'est-à-dire le chef de chœur, celui qui a imposé l'antienne, donné la gamme de l'âme appelée à verser son sang pour le Christ et y courant de toute son ardeur. L'*Épître* de saint Ignace est inimitable.

Venu plus tard, saint Polycarpe a son martyr raconté en des *Actes* absolument authentiques. Nous y trouvons un exemple des causes qui pouvaient déterminer la persécution : guerre, calamités publiques, imprudence de certains chrétiens... Enfin, on se jette sur ce chef des chrétiens, considéré comme un autre Christ. Son martyr offre un récit curieux, touchant, dont l'autorité est indiscutable.

Nous avons vu aussi [en 177], à l'époque de Marc Aurèle, les martyrs lyonnais [en l'an 177], la beauté, la sublimité de leur caractère. Ce sont des âmes qui vivent des semaines entières tout en Notre Seigneur et deviennent comme insensibles à la douleur. Ce récit nous a été conservé par Eusèbe.

Tel est le régime des « bons princes » comme Trajan l'administrateur. Il fait tomber les chrétiens sous [le coup de] la loi qui interdisait les sociétés non autorisées. Les chrétiens se protègent en se constituant en sociétés funéraires qu'une loi romaine reconnaissait. Une sorte de chef de confrérie représentait la société dans l'État ; cette organisation fut l'origine des catacombes.

*

A Trajan succède Hadrien [empereur d'août 117 à juillet 138], grand prince en qui M. Duruy voudrait voir le plus grand des empereurs. Si on calcule la valeur de l'homme à son habileté, oui, mais ce que je demande à un être humain, c'est d'honorer la nature humaine, de me la montrer en beau. Eh bien ! non, Hadrien ne mérite pas le surnom de « grand » : il n'est pas de grand homme sans une grande âme, sans un grand cœur.

Hadrien, chercheur de curiosités, raffiné de plaisirs, a joui délicatement de toutes choses ; il a rassemblé tout ce qui pouvait flatter les sens, il a voulu faire sa vie le plus agréable possible... puis il est tombé dans le chagrin. La parole de l'Esprit Saint est toujours vraie : « Celui qui aime sa vie et veut la garder pour soi *la perdra* » (Jn 12, 25). Celui qui cherche son plaisir trouvera la tristesse, la mort, dans son âme. De là, cette cruauté par laquelle Hadrien ternit ses derniers jours et qui fut la cause de martyrs authentiques.

Nous avons vu Antonin le Pieux [empereur de juillet 138 à mars 161], puis Marc Aurèle qui montre ce que la philosophie antique a de plus beau, même après les dissertations d'Arrien [écrivain grec né à Nicomédie vers 85, mort après 146] sur Épictète [né en Phrygie en l'an 50, philosophe stoïcien, mort en 125/130]. Ce livre des *Pensées* est le plus capable de séduire. Il est dépouillé de dogmatisme [...].

On trouve [dans les *Pensées*] un stoïcisme tempéré par une âme belle et tendre, mais malade. [...] Le livre est beau parce que la sauvegarde stoïcienne y est corrigée par un cœur humain, mais ce n'est pas fortifiant. Les *Lettres* de Marc Aurèle à Fronton [né à Cirta en Numidie en 95 ou 100, rhéteur d'origine berbère, mort en 166/167] nous révèlent chez un jeune homme de quinze ans un extraordinaire degré d'attention, l'habitude de penser

aux autres, l'art de deviner les choses... ce que les jeunes gens savent le moins faire. Tel il était, tel il restera malgré sa philosophie ; de là le charme humain, pénétrant, du livre des *Pensées*.

*

Les II^e et III^e siècles montrent l'Église au milieu des dangers intérieurs et extérieurs. A l'intérieur, le *gnosticisme*, invasion des doctrines orientales dans le christianisme, qui apparaît vers 140, sous saint Hygin [pape de 136/138 à 140/142] ; [il subsiste] sous saint Pie I^{er} [pape de 140/142 à 155], saint Anicet [pape de 155 à son martyre en 166], saint Soter [pape de 166 à 174/175], [saint Éleuthère, pape de 174/175 à 189], et que nous retrouverons avec saint Irénée [né à Smyrne, il est l'élève de saint Polycarpe ; il a séjourné à Rome avant de se rendre à Lyon dont il devient, en 177, le deuxième évêque (après saint Pothin) ; saint Irénée de Lyon est mort martyr vers l'an 200]. Le gnosticisme trouve un appui dans la disposition générale qui tournait les esprits vers l'Orient, *Oriens ex alto* dont parle le *Benedictus* (Lc 1, 78). La *Quatrième Églogue* [de Virgile, poète latin né en 70 avant J.-C. et mort en 19 avant J.-C.] en est le témoignage.

Ces dangers furent un grand ressort pour le christianisme, un ressort ménagé par Dieu qui fait tout *suaviter et fortiter* et qui préparait la réussite de l'arbre destiné à couvrir toute la terre... Mais ce qui était moyen devient bientôt danger pour l'Église, cette tendance au gnosticisme n'allait à rien moins qu'à reléguer le christianisme au rang des matériaux dont on construisait le système oriental, et à faire entrer l'idée chrétienne dans ce système.

Les Orientaux avaient une histoire d'avant la création de l'homme. Alors, selon Zoroastre, les deux principes, le bon et le mauvais, étaient en lutte ; des légions d'anges superposées se combattaient, se détruisaient les unes les autres... le christianisme arrivait comme un acte dans ce drame immense et Notre Seigneur avait été un de ces anges réparateurs et révélateurs de la vraie doctrine...

Le Dieu de l'Ancien Testament n'est plus le Dieu suprême qui ne peut rien créer de mauvais. Le créateur du monde est un Démoniaque dont Notre Seigneur est venu réparer l'œuvre. Vous voyez cette altération complète du christianisme par l'esprit oriental, fécond en erreurs sur l'origine du monde et du mal. Cette soi-disant révélation – qui prétendait englober le christianisme au lieu de le regarder comme un fait vers lequel tout doit converger – formait une *gnose*, une science réservée [aux seuls initiés]. Des gnostiques de talent, ceux qui savaient platoniser, comme Marcion [né vers l'an 85 à Sinope, en Asie Mineure, mort vers 160] et Valentin [né à Phrébon en Égypte ; à Rome en 135, mort vers 160], firent beaucoup d'adeptes.

Des hérésies, nées de la réaction contre le gnosticisme, apportèrent de nouveaux dangers. On voulut considérer le christianisme comme un fait exclusivement miraculeux, conduit par de perpétuelles révélations. Et pour empêcher la corde de se détendre : l'action de l'Esprit Saint se renouvelle tous les jours d'une manière éclatante, sensible... Voilà le montanisme.

[Dans cette] église [montaniste], société des saints des derniers jours, toute l'autorité est attribuée à l'esprit de prophète toujours départi à chacun de ses membres. C'est la réponse de la simplicité de la foi, de l'intransigeance chrétienne, au gnosticisme qui voile, atténue, affaiblit les choses par le mélange de certaines doctrines, de certaines philosophies. Tels sont les dangers qui menacent l'Église dans la seconde moitié du II^e siècle.

Nous avons vu [aussi] la philosophie, pas précisément bienveillante, de Sénèque [né à Cordoue vers l'an 4 avant J.-C., homme d'État romain, philosophe et dramaturge, mort en 65].

*

Les Pères du II^e siècle ont rendu justice à la philosophie de saint Justin [né à Naplouse au début du II^e siècle, apologiste chrétien, mort martyr vers 165 à Rome] et d'Athénagore [né en 133 à Athènes, apologiste chrétien, mort en 190], ils l'ont prise comme une alliée, une préparation. Ainsi avaient fait Quadratus [premier apologiste connu, vraisemblablement disciple des Apôtres] et Aristide [apologiste, « fidèle disciple de notre religion » écrit de lui Eusèbe], ainsi feront Clément [Clément d'Alexandrie, né à Athènes vers 150, apologiste chrétien, mort vers 215 à Jérusalem] et Origène [né à Alexandrie vers 185, père de l'exégèse biblique, théologien dont certaines thèses ne sont pas acceptées par l'Église ; en 250 il est emprisonné et torturé ; relâché, il meurt, probablement des suites de ses blessures, vers l'an 253], deux représentants de l'École théologique d'Alexandrie.

Sénèque ne peut être appelé le « compagnon de saint Paul » mais il prépare les âmes à quitter les choses matérielles dans lesquelles elles se perdaient. Quelles vérités voulez-vous faire entendre à des esprits matérialistes ? – La philosophie les a tirés du monde des apparences ; en purifiant l'œil elle rend plus apte à voir les choses d'En haut, comme disait Théophile d'Antioche [né de parents idolâtres, mort vers 190] à Autolycus [personnage réel ou fictif, on ne sait ; outre le *Discours à Autolycus*, saint Théophile a écrit une *Apologie* de la religion chrétienne].

C'est sous cet angle que les Pères admirent la philosophie. Mais celle-ci n'a pas toujours été une alliée. Au II^e siècle, elle s'est montrée l'ennemie parfois acharnée du christianisme.

Que ce soit un aristocrate comme Fronton ou un érudit comme Celse [philosophe épicurien du II^e siècle connu par l'écrit d'Origène intitulé *Contre Celse*] dont l'apparente modération dissimule mal la haine, ou un chrétien de l'atticisme le plus pur comme Ælius Aristidus [rhéteur né en 117, mort en 189 ; il dressa un état de la situation morale au siècle des Antonins] qui plaïda éloquemment la cause de Smyrne auprès de l'empereur, on en reviendra toujours à parler des chrétiens comme de gens qui ont trouvé le moyen d'allier l'humilité et l'orgueil ; alliance qui semble odieuse.

Nous avons admiré cette humilité des Martyrs [de Lyon en l'an 177] qui proclamaient leur néant devant Dieu et se relevaient si fiers que toute l'autorité des persécuteurs se brisait contre leur constance. Les rhéteurs diront encore que les chrétiens sont impuissants à fonder rien de beau ou de grand sur la terre parce que leur royaume n'est pas de ce monde...

Cependant, on édifie quelque chose avec la foi, avec le dévouement, la grandeur d'âme, avec la charité ! Si un homme chargé des intérêts de son pays s'inspire de sentiments surnaturels, son regard ne sera-t-il pas plus clairvoyant, plus éclairé ? Ce qui manque à la lance du soldat, n'est-ce pas la foi ? la foi en quelque chose ?

Ælius Aristidus reproche encore aux chrétiens de « percer les maisons pour y semer la division ». N'est-ce pas encore ce qu'on dit aujourd'hui quand nous voulons travailler à la conquête des âmes ? Et il y a bien des rancunes contre les êtres qui voient haut, on ne leur pardonne pas de se séparer du vulgaire. « Ils osent s'appeler philosophes ! » s'écrie le rhéteur. En effet, saint Justin a pris ce titre.

L'esprit d'hostilité perce dans Marc Aurèle [empereur]. Les chrétiens le choquent par leur fière indépendance, que ce prince prend pour de l'orgueil ; cet orgueil détesté par Platon [philosophe grec né en 428/427 av. J.-C. et mort en 348/347 av. J.-C.]. Marc Aurèle n'a pas cherché, ne pouvait découvrir la cause du calme des martyrs, la source de leur fermeté, qui n'était pas obstination ou opiniâtreté mais amour. Et, ce qu'il y a de plus beau et de plus fort : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même.

Je comprends que Marc Aurèle n'ait pas vu clair. Je comprends que Galien [né à Pergame en 129, médecin qui a exercé à Rome où il a soigné plusieurs empereurs, mort en 216] n'ait trouvé dans les chrétiens qu'un sujet d'étonnement pour sa science. « C'est un problème médical », cette opinion s'exprime dans ses ouvrages. Les médecins de l'antiquité étaient philosophes, ils ne niaient pas l'influence de l'âme sur le corps. Galien a des traits acérés contre ces chrétiens qu'il ne comprend pas. La même horreur anime Ulpien [homme politique et juriste romain, né à Tyr entre 163 et 170, mort assassiné, sous les yeux de Septime Sévère, lors d'un soulèvement de la garde prétorienne en 223], les chrétiens lui semblent des enchanteurs ; cela existe hors de l'enceinte qu'il a savamment tracée, *dont le siège est fait* [expression qui signifie qu'aucune évidence ne le fera changer d'avis], cela dérange ses idées.

Autour de Marc Aurèle, un ensemble de haines montrent la philosophie associée aux passions populaires et contre les chrétiens. Ceci peut parfaitement s'établir et se soutenir.

Un homme m'inspire une horreur profonde, je ne peux pas voir son nom sans dégoût, c'est Lucien [né vers 120 à Samosate, pamphlétaire, mort vers 180]. Il a déclaré la guerre à tout sentiment élevé ; il est dangereux pour les chrétiens. Lorsque Dante [Dante Alighieri, poète florentin né vers 1266 et mort en 1321] entre dans le Purgatoire, il prend pour guide un grand poète, une âme qui sait pleurer de nobles larmes, Virgile (c'était l'auteur préféré de m Littré, à cause de sa tendresse et de ses larmes saintes).

Dante suit donc Virgile, le poète qui a senti, admiré, pleuré. Mais quand il veut monter plus haut il regarde vers cet être qu'il voit de loin, par lequel il sent sa petitesse : Béatrice. Elle lui montre le Ciel et l'y attire... Tel doit être en nous l'esprit !

A l'opposé, Lucien prend pour guide un chenapan, le gouailleur Ménippe [penseur cynique, né à Sinope vers 300, mort en 260 avant J.-C.] Il s'introduit dans le Ciel pour détrôner Jupiter et tous les dieux ; puis il use du bâton de Ménippe pour chasser tous les philosophes, détruisant les uns après les autres tous les systèmes : Platon, Aristote [philosophe grec né en 428/427, mort en 348/347 av. J.-C.], Pythagore [mathématicien et philosophe qui serait né à Samos aux environs de 580 avant J.-C.], Zénon [Zénon d'Élée, philosophe grec né vers 490, mort vers 430 avant J.-C.]...

Un homme comme Lucien peut-il faire du mal à l'Église ? L'idée d'un certain nombre de chrétiens comme Tatien [né en Assyrie vers 120, auteur du *Diatessaron*, première concordance des Évangiles synoptiques, mort vers 173], Tertullien, Lactance, est qu'un tel homme sert l'Église en débarrassant la place de toute fausse religion et de toute philosophie. Tatien verrait même dans Lucien et ses pareils des alliés ?... Ah, jamais je ne me réjouirai d'avoir de tels alliés ! Là où ils sèment l'ivraie plus rien ne poussera.

Quand Lucien renverse Aristote et raille même les *Lettres à Alexandre* [Lettres à Alexandre le Grand], il se moque de voir Dieu comparé à un pilote. En arrachant les mauvaises herbes il enlève toute la terre végétale, on ne peut plus rien semer. Voilà

l'esprit dangereux de Lucien. Pourtant, il écrit sans malveillance : *il n'a pas de quoi haïr, celui qui n'a pas de quoi aimer*. C'est le mépris qui inspire Lucien.

*

Nous avons vu, vers 180, se former une famille littéraire. Après les Pères apostoliques, viennent les Pères apologistes.

Où l'apologétique chrétienne est-elle née ? A Athènes, avec Quadratus et Aristide. Pourquoi dans les grandes villes ? Parce que dans les centres le prêtre, voyant un peuple d'âmes échapper à l'action de Dieu, se pose (jusqu'à la douleur qui mène à la folie) cette question anxieuse : par où *ramener ces âmes* ?

Voilà ce qui se dresse devant l'homme de Dieu ou devant le philosophe qui a l'amour de l'humanité et voudrait pour les autres le bien dont il jouit lui-même.

Au fond de toute âme certains principes, certaines idées justes existent... Comment les atteindre ? Comment y faire pénétrer la Vérité qui, elle, est intransigeante ? Jusqu'où pourra-t-on aller dans « la manière de présenter les choses », pour qu'elles cadrent avec les idées, l'éducation, les principes reçus ?... Voilà le problème recherché par le chrétien d'Athènes, perpétuellement mis en face d'un aréopage de philosophes...

Voilà ce que poursuivait saint Justin à Rome quand il montrait dans la philosophie antique un rayon précurseur du Verbe qui « éclaire tout homme venant au monde ». Voilà ce que firent [saint Sidoine] Apollinaire [écrivain latin né à Lyon, gendre de l'empereur Avitus ; préfet de Rome en 468 ; évêque de Clermont de 470 à sa mort en 486], Méliton de Sardes [apologète chrétien mort en 180] et d'autres encore.

L'apologétique est née du besoin de défendre la vérité contre ceux qui la disent inacceptable.

II – L'Église sous Commode

Aujourd'hui je reprends à la mort de Marc Aurèle, en mars 180, au début d'une campagne contre ces barbares qu'il a passé sa vie à combattre, sur les bords du Danube où il avait écrit ses plus belles *Pensées*.

Il est mort comme il avait vécu, en stoïcien résigné, une résignation fondée sur les lois immuables des choses. Ce n'est pas la mort de saint Louis ; c'est la résignation telle que la réclame l'école positiviste quand un de ses chefs demande que « l'homme atteint par quelque grave perturbation des choses humaines puise la résignation dans les lois invariables des choses »... Je ne sais si cela est facile à beaucoup d'êtres ? – La mort de Marc Aurèle est triste.

M. Renan écrit : « Nous portons tous au fond du cœur le deuil de Marc Aurèle, comme s'il était mort hier ». Moi, je ne m'en aperçois pas. Il est mort et tout est mort avec lui : sa pensée, sa vie, son âme. Empereur régnant sur le monde pendant dix-neuf ans, rien de ce qu'il a fondé ne lui a survécu.

Je me demande si l'année dernière je n'ai pas trop donné à l'admiration en face de ses *Pensées*, car toutes sont restées stériles, rien n'a germé... Par contre, voyez Notre Seigneur. Au début de sa prédication il s'assied et sur la Montagne proclame les *Béatitudes* ; c'est-à-dire des maximes que l'on pourrait croire analogues aux paradoxes stoïciens que Cicéron [né en 106 avant J.-C., philosophe et brillant orateur, mort assassiné en 43 avant J.-C.] , écrivant à Brutus [né vers 85 avant J.-C. de Servilia, maîtresse de Jules César qui fut poignardé à mort par Brutus le 15 mars 44 avant J.-C.], tâche de rendre [admissibles] à force d'éloquence.

Les sept ou huit phrases des *Béatitudes* se sont répandues dans le monde, chacune a fait la vie de millions de cœurs ; chacune pourrait être inscrite sur une bannière, suivie par des myriades de saints... Où est la parole de Marc Aurèle ? où vit-elle ? Et, dite par un maître du monde, quelle expansion a-t-elle eue ? La comparaison est écrasante pour la philosophie. Marc Aurèle est bien mort ; sa doctrine morte dans les cœurs, alors même qu'il était vivant.

Quel est celui que l'on pleure quand on l'a perdu ? – Ah, ce n'est pas Marc Aurèle, c'est bien Notre Seigneur. Celui qui imprime dans l'âme quelque chose de si vibrant, de si profond qu'il est impossible de s'en passer quand on l'a éprouvé, c'est Notre Seigneur. L'héritier naturel ou surnaturel de tout ce qui tombe, de tout ce qui meurt en nous : c'est Notre Seigneur... Vous pouvez mesurer la distance entre l'homme et l'Homme-Dieu !

[...]

A Marc Aurèle succède son fils, qui offre avec lui un contraste absolu. Il n'y avait entre eux qu'une ressemblance physique ; Fronton, pour avoir vu Commode [enfant] à Lanuvium, dans les briqueteries de son père, écrivait à Marc Aurèle : « C'est ton vivant portrait ». L'empereur, près de mourir, est saisi de tristesse en pensant à ce fils qu'il sait incapable ; il ne lui fait qu'une prière : « Au moins, quand je serai mort, ménage l'honneur du nom romain... Continue la campagne, ne signe pas un traité désastreux ».

Commode qui sait que la peste n'est pas loin répond : « Mon père, la santé avant tout ! » [...]. – Et Fronton demande à Marc Aurèle : « A qui le confies-tu ? – A toi, s'il en est digne ! » Le prince savait bien que non.

Commode [empereur de mars 180 à décembre 192] eut des maîtres de philosophie, de métaphysique, de grammaire, etc. Les études l'avaient ennuyé au point qu'il ne voulait plus écrire, donnait le moins de signatures possible, une seule pour plusieurs lettres, ordinairement. Un jour, Perenius [préfet du Prétoire] lui dit : « Faisons deux parts de l'autorité : je prendrai les soucis, tu auras les plaisirs ». Commode s'illumine à cette idée ; Perenius tint parole.

Commode est l'exemple de l'affaiblissement prématuré causé par l'orgueil qui dégénère en impuissance rageuse ; démonstration de la parole de l'Évangile : « *Qui veut en effet sauver sa vie la perdra* » (Lc 9, 24). Et puis, il était livré à cette passion basse – l'opposé de l'orgueil – qui réduit la vie à n'être qu'une série de petites vibrations commandées par le besoin d'émotions perpétuelles. L'amour du sang dégénérait chez lui en manie. On voit ainsi certaines personnes d'une bonne nature, mais chez qui l'équilibre de la santé ne se fait pas, éprouver une sorte de plaisir, dont elles se défendent, à voir des choses pénibles...

A douze ans, Commode pour n'avoir pas trouvé son bain assez chaud fait brûler son baigneur. Un jour, il rencontre un homme qui avait une panse volumineuse : « Si je lui ouvrais le ventre ? », dit-il. Ainsi fut fait. Il aimait encore pratiquer la médecine d'une façon personnelle, armé d'une lancette, pour le seul plaisir de voir couler le sang. Nous avons dit sa frénésie à tuer des milliers de bêtes, dans l'amphithéâtre.

Sous cet homme, l'Église fut tranquille. L'insouciance du maître lui laissa douze années pour respirer. On voit à quoi cela tient.

*

Marc Aurèle était un romain exclusif ; comme tel, il haïssait les chrétiens que, déjà, sa philosophie lui faisait abhorrorer ; et comme tel il regardait comme un devoir de les persécuter, car le fond d'un Romain était l'exclusivisme autant que le patriotisme.

Il ne faudrait pas voir dans le règne de Marc Aurèle l'épanouissement de la seule philosophie ; tout incline à la superstition, à une sorte de théurgie [rite de magie qui prétendait obtenir la bienveillance des divinités] qui accepte les sacrifices à Mithra [venu d'orient, le culte de Mithra envahit l'Empire romain au II^e siècle].

A Plotin [né en 205, philosophe néoplatonicien qui installe son école à Rome en 206 ; mort en 270] succédera Jamblique [philosophe néoplatonicien né vers 250 à Chalcis ad Belum (Syrie) et mort vers 330], mixture étrange de superstition et de philosophie.

Prenez une histoire de ce temps, par exemple celle de Maxime de Tyr [philosophe et rhéteur grec né en 125, mort en 185] qui écrit sous Commode ; prenez Plutarque [philosophe moraliste, né vers l'an 46, mort en 125 ; dans son œuvre immense], vous verrez le besoin religieux du genre humain, besoin qui appelait le christianisme [...]. Apulée [écrivain néoplatonicien né vers 125, mort après 170] est comme l'héritier de Plutarque dans sa fausse mystique, et il pratique la magie.

Commode laissa donc l'Église en paix. Eusèbe remarque que jamais on n'avait vu autant de familles nobles passer au Christ avec clients, esclaves et toute leur maison. Le sénateur Apollonius [patricien, il témoigna de sa foi devant le Sénat, martyr vers 186] fut de ce

nombre. La diffusion de la doctrine chrétienne peut être attribuée aux *Apologies* si attirantes de saint Justin qui montraient le christianisme dans son plein jour et révélèrent la possibilité d'être à la fois philosophe et chrétien. Mais nul ne peut nier que ce progrès est en grande partie dû à l'exemple des martyrs. [...]. Les faits parlent plus haut que les paroles...

Les Martyrs de Lyon [en l'an 177] donnent toute la gamme de l'âme humaine, ils font entendre tour à tour les notes les plus douces, les plus hautes, les plus stridentes et les plus calmes : c'est une harmonie complète. Les martyrs scillitains sont une prédication non moins éclatante. Eusèbe, érudit si froid, a tant aimé son ami le martyr [saint] Pamphyle [né vers 250, dirige l'École théologique de Césarée maritime où il a Eusèbe comme disciple ; Pamphyle est mort décapité en 309, il est père de l'Église] qu'il a voulu en prendre le nom et s'appeler Eusèbe de Pamphyle.

Nous avons parlé de Marcia, favorite de Commode. On a soutenu qu'elle était chrétienne, mais j'hésite à le croire pour certaines raisons. Quand on voit dans Lampride [historien du IV^e siècle qui a collaboré à l'*Histoire auguste* et auteur d'une biographie de Commode] l'espèce de cloaque qu'était la maison de Commode, on se demande comment une chrétienne aurait pu vivre là ? Je comprends qu'en face d'une âme basse une femme puisse se comporter comme le dompteur vis-à-vis de l'animal qui vient ramper à ses pieds, c'est la domination de l'esprit sur cette faiblesse que donne l'ignoble passion, c'est la fierté qui en impose et tient à distance. Cette femme donnait le ton à Rome, on voyait son portrait (j'allais dire sa photographie) partout. Mais, il y avait des directeurs [d'âmes] dès ce temps-là à Rome ! Un directeur ne peut pas consentir à traiter humainement les choses divines et à laisser une âme dans sa chute, même pour donner une protection aux chrétiens. La politique n'est pas le talent du directeur chrétien. Ce ne serait pas de la direction mais de la désertion !

Et puis, l'âme chrétienne a horreur du sang. Elle ne pousse pas le cri de Clytemnestre [meurtrière d'Agamemnon dans l'*Illiade* :] : « Tue ! Tue ! », et quand Marcia fait étrangler Commode [en décembre 192] elle est fort loin de la douceur de l'esprit chrétien. Je ne la crois pas chrétienne. Mais elle a été élevée par le prêtre Hyacinthe ; il y a des souvenirs qui survivent, même si l'âme est engagée dans une voie mauvaise. Nous avons vu que Marcia obtint la grâce des chrétiens déportés aux mines de Sardaigne.

*

A l'intérieur, l'Église rencontrait des difficultés extrêmement graves. Saint Victor [pape de 189 à sa mort en 199] est un polémiste et l'Église est à ce moment-là très travaillée par la préoccupation des gnostiques. Saint Irénée consacre le meilleur de ses ouvrages à combattre ces hérétiques. Eusèbe, dans son cinquième livre, chapitres 31 et 32, énumère les titres d'ouvrages perdus qui tous avaient trait : à l'origine du mal, à la création, l'*Hexaemeron* ou l'*Ouvrage des six jours*, etc.

En face des gnostiques qui gardent la sainteté de la science et dénigrent le martyr, [qui] perdent de vue le Christ rédempteur pour ne regarder que le Christ prédicateur, [qui] se font une doctrine ésotérique, réservée, absorbée dans l'orientalisme, en face des gnostiques, dis-je, se lève une autre école qui prétend se maintenir pure de tout contact étranger et tend dangereusement à s'isoler de l'hellénisme. Ce sont les montanistes ; ils veulent faire table rase de tout ce qui est humain et repoussent toute philosophie, même Platon, comme inspirée du diable selon Tatien [écrivain né en Assyrie vers 120 et mort vers

173]. Ils se fondent sur l'inspiration particulière, sur ces charismes dont il est question dans saint Paul. Selon eux, les chrétiens forment un peuple de prophètes, la société des saints est illuminée individuellement. Pas de hiérarchie ecclésiastique ; pas de philosophie ; « l'esprit souffle où il veut ». C'est vrai ! mais il y a la *grâce prouvée* de la vérité enseignée par l'Église de Dieu.

Le montanisme, c'est la guerre au syllogisme, c'est le mépris de l'esprit de science. Il accuse les catholiques de lâcheté, et d'adorer Galien et Platon. La quantité d'ouvrages écrits contre cette secte montre la préoccupation de l'Église. Il y a un fragment très curieux d'Eusèbe sur Montan [originaire de Phrygie, il est à l'origine du montanisme qui, selon Eusèbe, se répand à partir de 177] et la prophétesse Priscille.

Dans cette époque tourmentée, tout s'agite. Un travail d'élimination, très douloureux, se fait ; travail que l'on peut retrouver en certaines âmes, par exemple dans l'âme d'un jeune homme qui commence à raisonner. Il lui semble que toutes les vérités vacillent, dansent devant ses yeux. Il [lui] faut s'appuyer sur certaines choses et en éliminer d'autres ; c'est une crise pénible et douloureuse pour l'esprit. Il faut que ceci disparaisse et que cela grandisse, se dégage. Devant l'agitation de cette âme, on ne peut passer sans un mouvement de sympathie, sans éprouver un certain attrait.

La théologie sur le Christ commence. Sa divinité, affirmée par les Pères, est niée par des hérétiques comme Théodote [disciple de Valentin]. La polémique qui s'engage nous est révélée par les ouvrages de l'époque. A cette lutte dogmatique se joint une querelle de discipline dont nous avons déjà parlé : savoir quel jour il faut célébrer Pâques ? Je vous ai lu l'année dernière une lettre que j'avais traduite pour vous, où l'évêque Polycarpe [né vers 70, deuxième évêque de Smyrne (entre 113 et 117) ; mort (brulé vif) en 155 ou 167] affirmait la tradition de son Église. Le pape Victor [saint Victor I^{er}, pape de 189 à sa mort en 199] s'enflamme, le menace d'excommunication et saint Irénée intervient en pacificateur...

On sent une élaboration pénible, une époque de transition... comme un homme qui regarde les choses sous un angle nouveau ou un artiste qui change d'expression... L'Église ne change pas dans sa croyance, mais dans sa manière de la présenter.

Malgré la tranquillité relative de l'Église, il y eut de nombreux martyrs. Le sénateur Apollonius (dénoncé par un esclave qui, selon la loi romaine, subit la mort pour ce fait) dut se justifier, il présenta une *Apologie*, l'un des premiers monuments de la littérature latine [chrétienne] ; jusque-là on n'avait usé que du grec. Eusèbe recueillit ce témoignage parmi ceux de martyrs authentiques et en donna des extraits dans son *Histoire ecclésiastique*, malheureusement perdue.

En [décembre] 192, Commode meurt étouffé. « Où sont les gladiateurs qui exercent leurs mains en étranglant les rois ? » s'écrie Tertullien, et il démontre l'innocence des chrétiens... Le Sénat est aussi bas que possible ; Lampride a conservé le texte des acclamations des sénateurs contre le maître qu'ils avaient encensé. Il y a deux pages de ces imprécations. Tertullien devait être à Rome à cette époque, il s'en montre révolté jusqu'au dégoût et a des mots sanglants contre les adulateurs de la veille, ces hommes qui si aisément jurent, et se parjurent plus aisément encore...

La mort de Commode est suivie de troubles effroyables, on ne voit que ruines amoncelées. Pertinax [Didius Julianus Pertinax, empereur durant deux mois du 1^{er} janvier au 28

mars 193, date à laquelle il est assassiné par la Garde prétorienne] est reconnu par le Sénat qui croyait retrouver un autre Nerva, mais il trouve un bon bourgeois qui pensait : « Rien de plus grand que de faire sa fortune, puisque j'ai su la faire je saurai donc gouverner l'État ». Didius Julianus [empereur du 28 mars au 1^{er} juin 193, date à laquelle il est exécuté par ordre du Sénat] achète donc l'État, et il passe.

La Syrie se soulève avec Pescennius Niger [général romain proclamé empereur par les légions de Syrie en 193 et battu par Septime Sévère à Nicée, en 195] ; la [Grande-] Bretagne avec Albinus [Clodius Albinus traverse la Manche et il est battu par l'armée de Septime Sévère une première fois à Tournus, puis une seconde fois à Lyon en février 197 ; il se suicide pour ne pas être capturé] ; l'Illyrie avec Septime Sévère [qui se présente à Rome avec ses légions le 9 juin 193]. Pendant cette éruption générale l'attitude des chrétiens est absolument correcte ; Tertullien le proclame sans crainte d'être démenti : « Où sont les partisans de Niger, d'Albinus ? Ceux qui entre deux bois de lauriers font assassiner César ou courent au palais l'assiéger et le tuer ? Ils ne sont pas parmi les chrétiens ! »

Aujourd'hui, une École antireligieuse les accuse d'un tout autre rôle et prétend voir dans Tertullien l'adulation pour un empereur chrétien, alors que Tertullien écrit à Septime Sévère comme au persécuteur de la foi ! Ceci ne peut être admis que par la plus absurde ignorance. Un homme de beaucoup d'esprit juge ainsi les chrétiens : « Ils n'étaient pas engagés dans la lutte, ils en jouissaient comme d'un spectacle »... Est-ce là l'esprit chrétien ? De même qu'aujourd'hui, engagé dans la lutte, serait-ce chrétien de souhaiter le pire comme devant amener le mieux ? Non, ce serait le raisonnement d'un homme de parti.

On dira que les chrétiens n'avaient pour patrie, ici-bas, que l'Église ; leur vraie patrie n'étant pas de ce monde. Et, selon M. Renan, ils ignoraient s'ils étaient grecs, gaulois ou romains ? – Un homme de parti, fort attaché à sa [ville de] Florence, Dante, fait dire à un de ses personnages : « Est-ce une âme latine ? » Aussitôt vient la réplique : « Cette expression ne convient pas ici ; tu veux dire sans doute : une âme qui a fait le pèlerinage de la terre en Italie ?... Là, tout s'efface ; il n'y a plus ni anglais ni français, il n'y a que des âmes faites pour Dieu. Mais ici-bas, ces âmes se sont intéressées à tout ce qui touchait la patrie, au bien ou au mal qui leur arrivait ».

(...) « Une secte qui aspirait à tout envahir ne pouvait que se réjouir en voyant se dessiner le cadre d'une nouvelle société, et faire table rase de tout ce qui l'arrêtait ». Non ! ce n'a jamais été le sentiment des chrétiens.

On dira encore en parlant de Lucien que le scepticisme apprend la tolérance... Vous en avez peut-être, vous-mêmes, eu la preuve et connu un vieil oncle élevé dans les idées de Voltaire, il se disait sceptique et vous assommait avec ses discussions religieuses ; il prétendait ne croire à rien mais vous taquinait sur votre foi. Le scepticisme s'offusque de tout.

Dans cette anarchie – dont les chrétiens ne se sont pas réjouis – Tertullien ne voit d'autre fin du monde que la fin de l'Empire romain. Tertullien irrite et, malgré son éloquence, il est extrêmement rude, difficile à comprendre ; mais il fait tellement penser qu'on lui pardonne tout (je suis ordinairement assez froid, mais en lisant son *Apologétique* je me sentais entraîné par ces cris du cœur).

De cette anarchie générale sort un empereur à la main de fer, Septime Sévère, un rude Africain, dur, cruel, qui noie le Sénat dans le sang. Un jour, ses soldats veulent profiter de ce qu'il est arrêté par la goutte aux pieds ; il les retient par ces mots : « Qui commande ? est-ce la tête ou les pieds ? »

On ne lui arrachait rien par la violence ; c'était un cœur de bronze. Il a fortifié le militarisme, mais n'a pas retardé la décadence de l'Empire. Gibbon [historien anglais qui a écrit *Histoire de la décadence de l'Empire romain* en 1776] la fait même commencer à son règne.

L'astrologie prend beaucoup d'importance ; Sévère ne veut épouser qu'une femme dont il a fait tirer l'horoscope. Et il épouse Julia Domna, syrienne qui a joué un grand rôle [Julia Domna est née vers 160 en Syrie ; en 187 elle devient la seconde épouse de Septime Sévère alors gouverneur de la Gaule lyonnaise ; avec l'aide des légions de Pannonie, Septime Sévère devient empereur en avril 193, jusqu'à sa mort naturelle en février 211 ; Julia Domna est honorée comme mécène de la philosophie, de la science et des arts ; elle est la mère de Caracalla – qui devient empereur en février 211 – et de Geta qui meurt assassiné sur les ordres de Caracalla en décembre 211 ; lorsque Caracalla est lui-même assassiné en avril 217, Julia Domna cesse de s'alimenter et meurt rapidement].

Du côté des lois il y a un progrès, c'est l'époque des jurisconsultes : Paul [Paul est né vers 160, juriste réputé qui devient préfet du prétoire et vit au moins jusqu'en 222], Ulpien, Papinien [jurisconsulte, préfet du prétoire en 205, mort en 212]... Le christianisme n'est pas étranger à ce progrès.

Mais le moule étroit de l'Empire romain se brise pour faire place à une unité préparée depuis de longs siècles.

Nous verrons ce que l'Église devint sous Septime Sévère.

III – L'Église sous Septime Sévère

Nous avons vu les destinées de l'Église sous le règne de Commode et voulu mettre en relation l'histoire ecclésiastique avec l'histoire civile ; les idées de l'Église avec les idées de l'époque où cette histoire se développe. Je crois qu'il y a un grand avantage à procéder ainsi. Si l'on voulait écrire l'histoire religieuse de notre temps il faudrait tenir compte du mouvement des esprits, examiner comment ils ont été amenés à ces dispositions générales d'irritation ou d'indifférence, dont on souffre, à l'égard des idées religieuses.

Nous avons montré les préoccupations de l'Église de Rome, les hérésies multiples que l'on réfute moins par des arguments appropriés à chacune d'elles – ce qui serait impossible – que par l'argument de prescription [« La prescription fut d'abord, dans la procédure formulaire des Romains, une certaine restriction *inscrite en tête* de la formule que le préteur adressait au juge ; cette restriction était : *Ea res agatur, cujus non est possessio longi temporis*, c'est-à-dire : en cas de revendication, vous jugerez l'affaire, à moins qu'il n'y ait possession de long temps. Du sens de partie de la formule, la *prescription* passa à signifier le droit qui y était constaté, et de là le sens moderne du mot. » (Littré)], c'est ainsi que toujours il a été cru et enseigné que l'Église de Rome possède la succession apostolique ; argument employé par saint Irénée et que Tertullien fera valoir, avec sa foudroyante éloquence, dans le traité *De praescriptione haereticorum* [vers l'an 200].

Au fond de cet argument, il y a la conviction que la tradition ecclésiastique conserve le dogme intact par la vertu de l'Esprit Saint qui a rassemblé l'Église en communauté et continue de l'assister. Quand saint Irénée et Tertullien établissent que telle doctrine est apostolique ils jugent que par là même ils ont réfuté l'hérésie.

Après Commode quelques personnages passent sur le trône... Et voici Septime Sévère : une tête, une pensée, une volonté plus ferme, une volonté cruelle. Il veut atteindre son but et usera de tous les moyens ; ce but est double. D'après son biographe, Ælius Spartianus [auteur des vies d'Hadrien, Lucius Ælius, Didius Julianus, Septime Sévère, Pescennius Niger, Caracalla et Geta] qui le met habilement en relief, il veut régner pour satisfaire son ambition personnelle et pour rétablir l'ordre, là où était le désordre.

On l'a prétendu bien disposé envers les chrétiens, en s'appuyant sur le fait qu'il a résisté à la populace qui réclamait leur mort. Cet argument ne suffit pas. Septime Sévère redoute avant tout de céder à une pression venue d'en bas et il n'aurait jamais consenti à prendre une mesure demandée par un tumulte, même si cette mesure lui convenait.

Il n'en est pas moins vrai que son règne a vu une des persécutions les moins contestées. Pour donner le caractère du règne de Septime Sévère, Eusèbe dans le premier chapitre de son *Livre VI* dit que ce fut un temps de persécutions pour tout l'Empire et il décrit particulièrement l'Église d'Alexandrie [du temps de] saint Léonide et d'Origène [Léonide est un philosophe et professeur de renom ; il dirige les premières études et la formation de son fils Origène qui n'a que dix-sept ans ; quand Léonide est arrêté, Origène veut rejoindre son père devant le tribunal mais sa mère l'en empêche ; Léonide a la tête tranchée en 204].

A ce fait se rattache le décret de 202, rendu en Palestine, pour interdire de se faire juif ou chrétien. On dira que c'est une défensive contre le prosélytisme et la propagande, c'est possible, mais cela n'en indique pas moins les dispositions hostiles du prince.

Il suffit de voir ce qu'était l'entourage de Septime Sévère pour le juger de la manière la plus intime... Sa femme, une syrienne épousée parce qu'un devin lui avait promis une grande destinée, est cette Julia Domna à qui Ménage [historien français auteur de *Historia Mulierum Philosopharum*, publié en 1690] fait une place dans son *Histoire des femmes philosophes*. Elle « tenait salon », comme on dirait aujourd'hui... et, comme aujourd'hui, on pouvait juger de la rue par le salon...

Quel était donc le ton du salon de l'impératrice ? Quels hommes se détachaient de ce groupe ? – C'était, au premier plan, le jurisconsulte Ulpian ; il nous reste de lui environ 80 pages que j'ai précisément lues pour cette leçon, fragments intéressants dans le genre de Caius [promu au Sénat par Septime Sévère, il épouse la syrienne Julia Maesa, sœur aînée de Julia Domna]. Ulpian entre dans les plus petits détails ; à propos des legs faits aux dieux il veut qu'on ait soin de préciser quels dieux : il y a Jupiter Tarpéien, il y a l'Apollon de Milet, la déesse de Carthage... Envers les chrétiens il montre un profond dédain, les appelle des *exorcistes importuns*. Dans le *Traité sur les devoirs des jurisconsultes*, il enseigne la conduite à tenir envers les chrétiens : c'est l'hostilité légale de celui qui a tracé autour de la cité une enceinte savante qui la coupe de tout ce qui vient du dehors.

A côté de ce grand esprit, il y a un historien que nous connaissons fort bien, quoiqu'il ne nous reste de lui que les fragments conservés par Xiphilin [Jean Xiphilin, historien byzantin de la fin du XI^e siècle]. C'est Dion Cassius [né en 162/163 à Nicée, consul et historien romain d'expression grecque, mort après 235], il avait raconté l'histoire romaine depuis le commencement jusqu'à son propre consulat. Non seulement il attaque Cicéron et Sénèque, mais quand il parle des juifs et des chrétiens c'est avec le dernier mépris.

Le Trissotin de ce « salon », c'est Philostrate [orateur et biographe romain de langue grecque, vers 170-240], fait pour écrire des « Bouquets à Chloé » : « Je t'envoie des roses, non pas pour orner ta tête, mais pour que placées sur ta tête elles ne se fanent pas... » Voilà le ton. Il décrit les tableaux des musées en déployant tous les raffinements de la plume pour égaler les raffinements du pinceau. C'est un beau parleur ; il décrit la vie des sophistes, mais s'il leur élève des statues c'est qu'il compte bien trouver une place sur ce piédestal.

Dans une lettre à Julia Domna il relève tous les sophistes tant combattus par Aristote et jusqu'à Protagoras [ou *Les sophistes*, dialogue de Platon], abattu par Platon. Philostrate a laissé l'image la plus nette de la philosophie et de la religion de la cour dans son roman Apollonius de Tyane (traduit par M. Chassang). Ce voyage d'un dieu – ou d'un homme divin – peut donner une idée de ce qu'on pensait du christianisme.

*

Quel est le but de cet ouvrage ? Comment est-il né ?

On a beaucoup discuté là-dessus. La pensée de l'auteur [Philostrate] semble évidente ; c'est l'opinion qui court parmi certains israélites d'esprit. Jésus a dû son succès, [disent-ils], au talent des évangélistes ; cette simplicité du récit est la dernière mesure du raffinement, et cet art consommé a fait à Jésus une auréole de gloire. Cette pensée semble née à la cour de Septime Sévère ; Julia Domna a pu dire à Philostrate : « Vous

qui tenez si bien la plume, écrivez donc quelque chose qui efface les Évangiles et qui satisfasse le besoin de merveilleux dont nous sommes travaillés. Faites-nous un héros qui résume les plus belles philosophies unies à une religion universelle, telle que nous la concevons aujourd'hui ».

Alors, Philostrate construit son roman en prenant un personnage à peu près contemporain de Notre Seigneur. Il en raconte la vie d'après un certain Damis, dit-il, et il l'orne de toutes les grâces de son style.

Qu'est Apollonios de Tyane ? Un philosophe [né en l'an 16 à Thyane, mort vers 67/98, philosophe néoplatonicien et prédicateur cité par Lucien de Samosate et Apulée mais surtout par Philostrate]. Le récit nous montre les circonstances, assez peu touchantes, de sa naissance : une troupe de cygnes vint entourer sa mère en chantant, car il devait être le roi de l'éloquence et de la philosophie. Il y a une suite d'allusions évidentes à l'Évangile ; on veut remplacer un mythe par un autre mythe.

La partie qui contient les enseignements oraux d'Apollonios est très supérieure au récit. Ce sont des lambeaux de la plus pure philosophie, un stoïcisme idéalisé, mêlé à une forte teinte de christianisme. L'ensemble du roman est un tissu d'actes de magie, de miracles singuliers, copie grossière des miracles de l'Évangile.

La sagesse d'Apollonios est puisée à toutes les sources, il remonte dans l'Antiquité, plus haut que Platon et Socrate [philosophe grec né en 470/469, mort en 399 avant J.-C.]. Il va interroger les brahmanes de l'Inde, les prêtres d'Égypte, en même temps que les philosophes de Grèce et les Pontifes de Rome. De ce mélange de dogmes et de morales, on veut faire un contrepoids au christianisme... Lisez attentivement le récit de Philostrate, vous verrez que c'est là le fond de sa pensée.

Témoignage de toutes les croyances du temps, et aussi de ses superstitions, ce livre est intéressant.

M. Renan reconnaît lui-même que le règne de Marc Aurèle n'a pas été fécond pour la philosophie. Il l'attribue à ce que le sol n'avait pas été préparé par un bon ministre de l'Instruction publique. Eh bien ! il pourra voir si un bon ministre de l'Instruction publique prépare le sol pour l'extirpation du virus superstitieux !

Apollonios parcourant l'Inde, l'Égypte, la Grèce, semble un nouveau Pythagore ayant vécu dans tous les lieux, dans tous les temps ; ramassant la sagesse de tous les âges, déterrants la vérité relative cachée au fond de toute philosophie et de toute croyance. C'est bien le signe que la vieille religion romaine est tombée ; que cette religion étroite fait place à une autre venue d'Orient et qui répond à des besoins religieux plus profonds...

Apollonios rappelle le mythe égyptien raconté par Plutarque dans un traité intéressant, le mythe d'Osiris et d'Isis. Osiris, c'est le Bien, la puissance bienfaitrice, la vérité, la beauté. Cet Osiris a été mis en morceaux par Typhon, génie du Mal ; et Isis, sa sœur, parcourt le monde pour chercher et rassembler les membres dispersés d'Osiris... Mythe touchant. N'est-ce pas là ce que nous faisons tous ? Nous, prêtres, cherchons les morceaux d'Osiris pour les reconstituer dans l'âme ; c'est-à-dire que nous nous employons à faire naître Jésus-Christ dans les cœurs... L'âme elle-même, n'est-elle pas sans cesse occupée à ramasser en elle les fragments de la vérité, à relever les ruines du bien, à réunir la lumière autour d'un centre ? L'humanité tout entière ne fait pas autre chose que ce que dit le vieux mythe égyptien.

Apollonios de Tyane donne une philosophie doublée d'un culte ; il espère ainsi s'attirer la popularité et écraser le christianisme. Cette religion nouvelle, doublée d'une philosophie, montre combien la pensée religieuse avait pénétré profondément les âmes au temps même de Sénèque et de Cicéron. L'Orient avait envahi la vieille cité.

*

A cette époque, le mouvement des idées religieuses est marqué par l'importance que prend la doctrine touchant les démons.

Qui écrirait une histoire des démons dans l'Antiquité ferait une chose qui me serait bien agréable ; qui mettrait seulement dans un dictionnaire au mot « démon », l'histoire de ce mot chez les grecs, satisferait ma curiosité et rendrait un véritable service à l'humanité, cette pensée me vient souvent.

Dans les auteurs anciens, ce mot exprime la plus haute idée que nous ayons de la divinité. Socrate lui fait perdre ce sens indéfini, en s'inspirant de Pythagore et d'Empédocle [philosophe et médecin grec de Sicile du V^e siècle avant J-C.] qui ont pour ainsi dire lancé les démons dans le monde. Platon attribue à Socrate un démon. Qu'était-ce ? – On en a beaucoup discoursu. Marc Aurèle en dit quelque chose. Ce démon, était-ce ce je ne sais quoi de divin qu'il y a dans l'âme humaine ? Cette partie divine qui fait ressentir, parfois, des pensées plus hautes, quelque chose qui nous pousse vers l'Au-delà ?

Shakespeare l'a exprimé assez bien par la bouche d'Hamlet : « Vois-tu, il y a en nous quelque chose qui va plus loin que toute philosophie ! » Cette force qui donne à l'âme un mouvement vers l'infini, dont parle Sénèque, c'est ce que Socrate appelle « démon ». Un philosophe médecin, M. Lélut (*Du démon de Socrate*, 1856), dit que pour le seul fait d'avoir cru à l'existence d'un instinct divin, Socrate mériterait une cellule à Charenton.

A la suite de Socrate le platonisme reconnaît les « bons démons » ; Maxime de Tyr, dans ses quarante-et-une *Dissertations* en parle beaucoup. Son choix des titres et sa manière de traiter le sujet montrent toutes les pensées de l'époque (XI^e siècle) tournées vers les préoccupations religieuses. L'écrivain veut une religion épurée, une philosophie, une poésie plus saines. Il représente l'âme sortie de cette vie, devenue un *démon*, et voyant les choses d'un œil plus pur, regardant les âmes restées sur la terre et venant les soutenir lorsqu'elles faiblissent.

A côté des « bons », il y a les « mauvais démons », auxquels Plutarque donne place dans ses livres. Pourquoi les introduire ? Pourquoi ce mot qui voulait dire *divin*, signifiera-t-il *mauvais* ? Comme les chrétiens – et même les philosophes – les attaquent dans leurs faiblesses, leurs méfaits, leurs scandales, on déclare que ces dieux-là ne sont autres que des « démons ». On entend par-là des « intermédiaires ». Et Celse les accepte, d'après le principe de Plutarque : « Il convient que celui qui a la puissance du maître s'en décharge sur les serviteurs ».

Ces démons exécutent les ordres de Dieu, particulièrement les vengeances. C'est une nouveauté dans la philosophie et dans la religion romaine. Dans Apulée et dans *Ælien* on peut voir que ceci est d'une importance capitale. Les hommes éprouvent à l'extrême un besoin de purification et d'initiation aux mystères. Les auteurs stoïciens écrivent toujours un chapitre intitulé : *De via purgandarum animarum*. Lorsque Apulée a pris son âne qui a commis toutes les vilenies possibles, s'est vautré dans la fange,

après avoir promené ce vilain Lucius, il va se présenter au temple d'Isis où il subit une série de purifications.

Ce besoin, exprimé dans toutes les religions antiques, a toujours été au fond de l'âme humaine : si l'on pouvait laver son âme, la vanner en quelque sorte pour que la paille se détache et que le bon grain demeure ! Telle est la pensée qui vient aussitôt que l'on s'étudie soi-même. L'Antiquité l'exprime dans cette recherche inquiète, douloureuse, d'un moyen de purification. La religion de Mithra, qui faisait tant d'adeptes à l'époque dont nous nous occupons, était remplie de cérémonies mystérieuses, symboliques, destinées à prouver la fécondité expiatoire de la mort et du sang.

Cette croyance était-elle une importation d'Orient ? Je ne le crois pas. Oh ! toute religion antique, comme toute âme humaine a une aspiration, un mouvement, un élan vers la vérité. Il y a dans toute âme un autel « au Dieu inconnu », qu'il s'agit de dégager. Si vous regardez les âmes avec tendresse, dans toutes vous trouverez un bon mouvement, l'amour de l'humanité, la pensée de l'Au-delà.

On aura beau dire avec l'Ecole positiviste : « La vie est étroite, nous sommes resserrés par un océan qui nous étreint de toutes parts et sur lequel nous ne voyons ni barque ni voile pour voguer ». Cet océan fait tant de golfes, tant de sinus dans cette pauvre terre que des préoccupations envahissent et s'imposent malgré tout ! Pensée de la justice, pensée de l'immortalité, de l'Au-delà ; toutes ces pensées sérieuses et profondes naissent dans l'homme de ses rapports avec les autres, des souvenirs qui se gravent en son cœur.

Les religions antiques ont cela de touchant : leurs mythes sont l'expression simple des aspirations de l'âme humaine. Les Pères ont pu, ont dû en montrer le ridicule, mais je comprends que Tertullien, dont l'esprit est large, ait écrit un traité *De testimonio animae*, où il montre qu'il existe dans l'âme un fond de christianisme.

J'ai insisté sur ce point parce qu'il indique le besoin de cette époque-là. Besoin affirmé à chaque instant par la maxime familière à Plotin, à Maximin de Tyr : « Rendre l'organe de la vision analogue et semblable à l'objet qu'il doit contempler ». Ce principe est très beau ; Clément d'Alexandrie l'a exprimé en disant : « Le semblable se perçoit par le semblable ». Il faut bien saisir le caractère d'une époque si l'on veut comprendre le ton des apologistes.

Le siècle de Cicéron n'est pas un siècle sceptique, les chrétiens sont sans cesse obligés de se justifier du reproche d'impiété... ce qui permet aux apologistes d'attaquer les dieux tels que les poètes les montrent au vulgaire, et de s'appuyer sur la doctrine philosophique, qui en fait des démons méchants.

Le besoin qu'on éprouvait de faire remonter la philosophie plus haut que Platon et Socrate explique le soin que mettaient les apologistes à faire remonter la vraie religion, non pas au christianisme mais à la tige, à la source même de toute religion, au mosaïsme, au peuple de Dieu, pour l'enfoncer jusqu'aux racines de l'humanité. Il fallait se mettre en rapport avec les idées ambiantes.

Il nous reste de cette simple petite étude que les chrétiens se trouvaient en face d'une époque non seulement religieuse, mais superstitieuse, où toutes les croyances fondues ensemble étaient un amalgame de philosophie et de religion de tous temps et

de tous pays ; amalgame absolument dénué d'homogénéité mais présentant une certaine force.

*

Pour suivre la persécution sous Septime Sévère nous nous transporterons dans cette Afrique [romaine]. [...].

L'Afrique [romaine] était partagée en trois divisions : la province proconsulaire (Tunisie actuelle) ayant pour métropole Carthage, la Numidie (une partie de notre Algérie) et la province de Cirta ou Constantine. Province très cultivée, très florissante, qui donnait des écrivains de valeur, aux yeux des Romains curieux de beau langage, un Fronton, un Minucius Felix [né en Numidie, pas loin de Thagaste, s'établit à Rome comme avocat et se convertit tardivement au christianisme ; apologiste latin ; son *Octavius* est un chef-d'œuvre ; mort en 250, Père de l'Église]. La civilisation était très avancée, on y parlait indifféremment le latin et le grec. Apulée y tenait une sorte d'école et donnait ses instructions dans les deux langues devant une assistance aussi nombreuse que pouvait la contenir l'amphithéâtre de Carthage.

L'Église d'Afrique [romaine] remonte à l'Église de Rome. C'est un fait que M. Renan reconnaît. La tradition n'a jamais varié sur ce point : c'est de l'Église de Rome qu'est née l'Église de Carthage. Saint Cyprien [né vers l'an 210, il se convertit à 35 ans ; évêque de Carthage de 247 à sa mort par décapitation le 14 septembre 258] , le pape Innocent I^{er} [saint Innocent I^{er}, pape de mars 401 à décembre 417] y font de perpétuelles allusions ; ces témoignages ont la plus grande valeur.

Quel apôtre a porté sur cette terre la semence de l'Évangile ? Nous n'en savons rien. Nous ignorons même si c'est un des apôtres ? C'est une thèse qu'on ne peut ni affirmer ni infirmer. Nous savons toutefois que le premier évêque connu est Agripinus, saint Agripin [patriarche d'Alexandrie de 166 à février 178]. Dans la seule province d'Afrique [romaine] on comptait soixante-dix évêques, il n'y en avait pas seulement dans les villes mais dans les *pagi* comme dans les *vici*.

Leur saint Étienne, c'est-à-dire leur premier martyr, c'est ce Namphanion auquel saint Augustin [né en 354 à Thagaste, évêque d'Hippone où il est mort en 430] fait allusion dans un panégyrique. En 180, quand mourait Marc Aurèle, le christianisme avait déjà pris en Afrique [romaine] une grande extension. Dans une toute petite ville au sud de la Tunisie actuelle, environ vingt lieues à l'est de Tebessa, à Scilla, il y eut un groupe important de martyrs, conduit par un certain Speratus.

Les *Actes des martyrs scillitains* ont toujours été entourés d'un grand crédit ; un texte grec découvert cette année permet d'en reculer la date de 200 à 180. M. Aubé a fait un Mémoire fort intéressant sur ces *Actes*, où l'on est à la fois touché et surpris des réponses simples, naturelles, fermes et brèves de Speratus et de ses compagnons, les douze martyrs scillitains [sept hommes : Spératus, Nartzalus, Cittinus, Veturius, Felix, Aquilinus, Laetantius et les cinq femmes : Januaria, Generosa, Vestia, Donata, Secunda].

L'Église d'Afrique [romaine] semble surtout composée de petites gens, d'hommes moyens et de bas étage, – ceux à qui est promis le royaume de Dieu. Tertullien répète à satiété : « Il y a peu de riches parmi nous ». On se rappelle la vision d'Herma, cette tour faite de pierres vivantes dont les unes s'ajustent tout de suite, tandis que les autres sont jetées dans un étang de feu. Herma demande pourquoi ? et il lui est répondu : « Les

pierres qui entrent toutes seules, ce sont les pauvres ; celles qui ont besoin d'être travaillées, purifiées, ce sont les riches, ils entrent difficilement dans le royaume de Dieu. » C'est au désir de s'enrichir que Tertullien attribue les mariages mixtes, contre lesquels il tonne sans cesse : « Ces femmes qui veulent épouser des hommes riches, fussent-ils païens, parce qu'elles préfèrent se parer et briller que de s'enrichir d'une sainte pauvreté... »

L'Église d'Afrique [romaine] a un esprit très démocratique, animé d'une certaine défiance envers la noblesse et la richesse. Tel n'est pas l'esprit de l'Église d'Alexandrie, au contraire très ouvert à toutes les choses permises et possibles. Il y a un charmant traité de Clément d'Alexandrie : *Quel est le riche qui sera sauvé ?* Ce Docteur établit la légitimité des richesses : « Comment pourrait-on revêtir l'indigent si l'on est soi-même le premier des pauvres ? »

Le génie de l'Église d'Afrique [romaine] a une rudesse native, quelque chose d'âpre comme chez Septime Sévère. Quand mes jeunes auditeurs liront l'*Apologétique* de Tertullien, ils penseront sans doute : « Est-ce moi qui ai désappris le latin ? ou Tertullien qui ne le parle pas ? » De ces éclats, ces chocs, de ces heurts semblables à des roulements de tonnerre, résulte non pas un « beau » style, mais un style à effet. Si vous le mesurez à l'effet produit, c'est le plus beau de tous les styles.

De bonne heure l'Église d'Afrique [romaine] penche vers le montanisme : « Les chrétiens sont faits pour la mort, ils n'ont pas le droit de s'accorder avec la vie ». Un auteur les appelle « les intransigeants du christianisme », nous acceptons ceci, mais à une condition, c'est qu'on n'appellera pas les catholiques des « opportunistes ».

[...]

Oui, tout prêtre et même tout laïc est opportuniste, en un certain sens. Nous sentons qu'avec la foi, avec la lumière du christianisme, nous portons le salut du monde, le salut des âmes. Nous ne voulons pas nous imposer, mais nous voulons vivre et nous voulons durer, parce que nous croyons que dans l'Église est la conservation de tout progrès.

Si l'homme a reçu mission de cultiver cette pauvre terre et de la rendre possible en développant les ressources du génie que Dieu a mises dans l'esprit humain, nous croyons que l'Église fait le chrétien pour une mission analogue dans la société. Voilà l'opportunisme catholique.

*

Cette Église d'Afrique [romaine], dure, impitoyable, où le montanisme fleurit, où le donatisme [hérésie touchant la validité des sacrements ; il ne faut pas imputer cette hérésie au Donat de l'*ad Donatum* que saint Cyprien a écrit vers 246] germera [vers 315], semble fermée à tout repentir, à tout retour de tendresse ; mais l'onction épiscopale adoucira cette rudesse, nous en verrons la preuve chez saint Cyprien et chez le dernier des Docteurs [de l'antiquité, saint Augustin,] qui a si bien connu les faiblesses de l'âme et la gratuité de la Grâce.

Si Tertullien a parfois l'âpreté du montanisme, il sait s'attendrir dans les temps de calamités. Au début de la persécution il écrit un traité d'une dizaine de pages et l'envoie aux martyrs, à ceux qui sont enchaînés pour le Christ, comme les chrétiens libres leur envoyaient des mets délicats, comme les prêtres leur faisaient parvenir la sainte Eucharistie pour les soutenir dans la langueur de la détention... Cela s'est vu et se verra encore en d'autres temps...

Quand les martyrs commencent à être emprisonnés, on sent dans l'Église une impression *d'unité* ; elle souffre dans ses membres atteints. Elle n'a plus de regard que pour eux ; ces tenants sont ses athlètes, les « soldats du Christ » selon l'expression de saint Paul. Ce regard de mère a quelque chose d'anxieux, on y sent la même inquiétude qu'autour des Martyrs de Lyon : « Seront-ils assez fermes ? assez forts ? ou faibliront-ils ? »

Tertullien partage cette alarme. Le danger, cela est vrai, éveille l'héroïsme ; mais la faiblesse humaine réclame ses droits ; une longue détention abat. L'âme se détend, s'amollit, quelque chose s'use et l'esprit s'ouvre à certains sophismes lancés par les gnostiques, contempteurs du martyr : « Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : Que ce calice s'éloigne de moi ? » – C'est un appel à la fuite, à la trahison.

Il y a encore les suggestions des païens qui offrent des concessions tentantes : « ... Ton Dieu seul et unique, appelle-le Jupiter et sacrifie-lui sous ce nom... » C'eût été agir comme les stoïciens qui reconnaissant la divinité dans la nature, dans le feu artiste, l'avaient finalement nommé Jupiter. Les chrétiens ne pouvaient avoir cette condescendance.

Ainsi, les martyrs détenus sont entourés ; on les visite, on leur porte nourriture et paroles encourageantes. Les évêques écrivent « Aux martyrs désignés », pour les reconforter. La *Lettre* de saint Cyprien à Tibernanos, comme le délicieux petit livre d'Origène à un de ses amis pour l'exhorter et lui faire ses adieux, ressemble à un clairon qui anime le combat.

Quand la persécution éclate en 197, les chrétiens ont été préparés par leur éducation. Ils sont formés à la maxime de Notre Seigneur : « *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice* » [Mt 5, 10]. L'annonce du martyr résonne à leurs oreilles en même temps qu'elle frappe leurs yeux : partout, les catacombes offrent l'image des jeunes gens dans la fournaise et de Daniel dans la fosse aux lions. Cette pensée les suit partout.

L'Église est telle que nous la voyons dans Tertullien : frémissante, attentive ; son âme et son cœur ont passé dans ses martyrs. Elle s'empresse autour d'eux avec ce zèle dont Lucien se moque dans *Peregrinus*, et que nous avons vu auprès de saint Ignace... Aussi, quand vient l'heure de l'amphithéâtre, les victimes sont soutenues par un indéfinissable... une voix chère, une voix émue leur dit que, souffrant avec eux, on craint par-dessus tout de les voir faiblir. Telle est l'attitude des chrétiens devant la persécution ; cette pensée d'encouragement est le fond du traité de Tertullien.

Puis, il glorifie les martyrs et les félicite de ne pas être dans le monde : « Vos yeux, au moins, ne sont pas choqués par la vue des dieux étrangers ». C'est un homme de feu, une âme brûlante ; son indignation est un peu excessive. Il éprouve, à un degré plus intense, ce que nous éprouvons en circulant sur les boulevards en voyant ces enseignes, ces images, le titre de tel livre ou de tel journal, et en pensant aux âmes qui sont là, qui voient cela ; aux âmes de ces enfants pour qui la foi devient de plus en plus difficile. Nous comprenons alors l'irritation de Tertullien en face de cette arène où se donnaient des spectacles déshonorants pour la nature humaine.

J'analyse très rapidement ce traité. Qu'est la prison pour le chrétien ? C'est le désert du prophète, où les forces se réparent, où l'âme se dégage, où la pensée de Dieu devient

vibrante, où le cœur se trempe pour devenir capable d'héroïsme. La prison, c'est déjà l'Au-delà... « Otons ce nom de prison et disons : le lieu de retraite. » (Mazas n'a pas été autre chose pour le Père Olivaint) :

*«Le corps a beau être enfermé, la chair a beau être enchaînée, tout est libre avec l'esprit... Promène-toi en esprit, non pas sous les portiques de l'Académie, non pas dans les doctrines stoïciennes, mais dans cette voie large où l'âme se trouve à l'aise, la voie qui conduit à Dieu ; si tu goûtes cette espèce de volupté, tu ne sentiras pas que tu es en prison » (Tertullien, *Ad martyras*).*

Voilà ce qui s'écrivait à la première heure de la persécution de 197, ce qui nous la fait connaître et nous aide à nous y transporter.

IV – L'Église d'Afrique – Tertullien

J'ai essayé d'indiquer le caractère religieux de la dynastie syrienne : cette fusion de toutes les croyances, de tous les dogmes, de toutes les philosophies. Cette sorte de syncrétisme a son expression – d'après l'opinion de meilleurs juges que moi – dans *La vie d'Apollonios de Tyane* [composée en grec par le sophiste Philostrate d'Athènes au début du III^e siècle], ce messie pythagorien qui résume morale et religion de l'Antiquité ; et dans le dernier prince syrien, successeur d'Héliogabale [empereur de juin 218 à son assassinat par la Garde prétorienne en mars 222], Alexandre Sévère [de mars 222 à son assassinat par l'armée en mars 235] qui réunit dans son *lararium* tous les objets de son culte : Apollonios de Tyane, Jésus-Christ, Abraham, Orphée... c'est-à-dire l'immensité même ; des êtres qui, en quelque sorte, juraient de se voir ensemble. Cette réunion, faite dans une pensée large et cosmopolite, indique les tendances de l'époque.

A ces tendances correspondent certaines variations dans l'art chrétien. Les premiers artistes représentaient souvent le Christ sous les traits d'Orphée apprivoisant les animaux sauvages au son de sa lyre. Saint Justin et Clément d'Alexandrie usent de cette comparaison. A la fin du II^e siècle cette image tend à disparaître des catacombes, parce qu'Orphée devient l'objet d'un culte idolâtrique ; les chrétiens doivent renoncer à cette légende charmante qui permettrait de représenter, derrière Orphée chantant sur sa lyre, le Christ se servant de la nature humaine pour attirer tout à soi et changer les tigres en brebis dociles.

Mais voici qu'Orphée est adoré par Alexandre Sévère ; alors Clément d'Alexandrie [...] dans son *Apologie aux Gentils* traite Orphée d'imposteur, pour avoir usurpé les honneurs divins.

J'ai insisté, non par fantaisie, mais pour expliquer les apologies chrétiennes sur la doctrine des démons universellement répandue... Nous voyons perpétuellement les chrétiens, à cause d'une fermeté inébranlable, accusés de magie.

Nous nous sommes arrêtés à l'Église d'Afrique [romaine]. Tel prêtre du nord transplanté dans le midi s'étonne de voir comment une question qu'il a vue jusque-là traitée froidement, philosophiquement, peut échauffer les têtes et devenir l'objet d'une lutte violente, passionnée, armant les uns contre les autres trois ou quatre partis.

Relativement à Rome, l'Afrique [romaine] est comme un diocèse du midi où toute question soulève d'ardentes discussions. Cette Église se révèle à nous par un grand peintre, un homme de génie, un homme passionné (il faut bien un peu de passion pour être éloquent). Tertullien en a même beaucoup trop. Il provoque aussi bien l'indignation profonde que l'admiration sans fin ; les premiers accents de cette lyre mal accordée font vibrer l'âme, car ils sont beaux ; c'est ce tout petit traité : *Exhortation au martyre* [écrit en 197]... Tertullien leur devait bien son premier ouvrage, puisqu'il leur devait sa conversion !

Tout d'abord, il les avait regardés avec curiosité... « Nous aussi, nous avons ri de ces choses... » Puis il en avait été touché, comme saint Justin, et il était descendu de ce calvaire en se frappant la poitrine et accusant ses fautes [...].

L'Église d'Afrique [romaine] est rude, austère, composée de pauvres, de petits. Nous y avons trouvé l'austérité excessive. Il est vrai qu'elle vit dans une atmosphère sanglante. C'est la persécution qui nous la révèle : toute l'Église est là, tressaillant comme une mère qui enfante ; elle enfante ses martyrs, dans une inexprimable angoisse. Ceci explique quelques pages de l'*Exhortatio ad Martyrium* [d'Origène].

Les temps sont si durs qu'Eusèbe écrit qu'à l'époque du martyr de saint Léonide, sous Septime Sévère, on croyait à l'Antichrist, à la fin du monde par l'excès des maux dont on était accablé... D'après Tertullien, l'idéal chrétien en Afrique [romaine], c'est le martyr : « Point de destinée ici-bas. Être riche, c'est donner prise à l'ennemi. Il faut jeûner, ôter à la chair ce qu'elle a de faible ; les ongles de fer ne sauront où saisir une peau desséchée... » Voilà le ton.

A Carthage, devant tel monument qui force l'admiration, on dira : « A quoi bon admirer ce qui brûlera demain ? » Cette situation tendue amenait une possession de soi-même factice. L'histoire de notre Révolution offrirait des exemples de cette sorte de froideur, quand la violence de la lutte a contraint de se grouper, de se tenir dans l'extrême d'un parti.

En 197, Tertullien publie encore deux autres traités, un *Contre les spectacles*, l'autre *Sur l'idolâtrie*, voilà ses trois premiers ouvrages. Le *Traité contre les spectacles* est animé du même esprit que *L'Exhortation au Martyre*.

Tertullien voit des chrétiens qui dans l'excès des maux cherchent à se distraire, cette tendance est de tous les temps. Lorsque tout attriste, quand la situation politique est tendue, on rit, on danse. Jamais on ne voit autant de bals que dans les calamités excessives, il naît une sorte de besoin de distractions violentes. Lisez l'admirable tableau de la peste d'Athènes, dans Thucydide, ou la « peste de Florence » dans Villani [Giovanni Villani publie *Nova Cronica* en 1348], vous ne trouverez rien de plus beau au point de vue psychologique.

« Peut-on songer à s'amuser quand Dieu est offensé, quand les martyrs versent leur sang ? » [écrit Tertullien] « Il faut s'exercer, s'animer, se fortifier et ce n'est pas le moment de se détendre, de se laisser amollir ! » (ce précepte conviendrait bien à d'autres temps). Tertullien n'admet pas la recherche d'autres spectacles que celui de l'exemple des martyrs. Il dit encore : « Regardez le spectacle du Jugement dernier !... » (on n'aime pas beaucoup s'arrêter à celui-là !) Bossuet s'est inspiré de l'ardeur de Tertullien [dans] ses invectives contre les spectacles.

Dans le *Traité sur l'Idolâtrie* Tertullien flétrit ce mal, non seulement en lui-même mais dans tout ce qui s'y rapporte. Il proscriit la carrière militaire, de peur qu'on ne soit engagé à certains actes d'idolâtrie au nom des empereurs ou vis-à-vis des enseignes. Il pose un principe excellent mais pousse à des conséquences fausses et nous le verrons tomber dans l'erreur avec son *De corona militis*. Pour fuir l'iniquité Tertullien enferme le chrétien dans une île où il l'isole absolument.

Tertullien en est le témoin, on trouve déjà une grande société chrétienne. Si l'on voulait regarder comme une exagération (ce que je ne pense pas) la parole : « Si nous nous retirerions, nous laisserions derrière nous le désert », il reste encore la *Lettre* que Tertullien adresse à Scapula, proconsul d'Afrique [romaine]. C'est un abrégé très fort de *l'Apologétique* : « Si tu veux punir, frapper tous les chrétiens, il te faudra décimer Carthage. Puis laver dans le sang ton bras ensanglanté ».

Cette société est non seulement nombreuse, mais vibrante. L'Église marque sa vitalité en s'occupant des questions éternelles sur l'être, sur la matière... Dans son *Traité contre Marcion*, Tertullien discute toutes les questions métaphysiques possibles.

Cette société qui tend à se répandre de plus en plus, Tertullien la traite un peu comme une petite Église condamnée à être une minorité... La morale qui prend pour point de départ la lutte de la chair contre l'esprit confond souvent le précepte et le conseil, cette morale, je me la représente sous la figure de la vie dans la vision de sainte Perpétue : une échelle d'or allant jusqu'au ciel, mais très étroite, bordée de chaque côté de pointes, de crochets de fer qui peuvent, à chaque instant, déchirer les jambes.

Tertullien ramène perpétuellement le regard sur ces crochets, ces pointes ; il en résulte nécessairement une sorte de vertige. Je crois que je finirais par mettre le pied juste où il ne faut pas le mettre. Sainte Perpétue dit fort bien : « On ne peut monter qu'en regardant en haut », c'est-à-dire avec la pureté d'intention, l'élan du cœur, le désir d'être bon, la défiance de soi-même et l'abandon à Dieu.

La tendance de Tertullien est contraire au mouvement de la société [des chrétiens], ce mouvement constaté par Eusèbe au début du III^e siècle. Quand il voit l'affluence des païens vers l'Église, il dit qu'il ne « faut plus de cimetières pour les chrétiens ». Ces cimetières, seuls titres de possession que les chrétiens pouvaient avoir jusque-là, permettaient aux princes qui voulaient, comme [Septime] Sévère, détruire la religion nouvelle, d'y enfermer les chrétiens, de les assiéger puis de les prendre.

Sous prétexte d'écarter tout danger, certains évêques d'Afrique [romaine] se faisaient rigides, austères, refusant le pardon à tel ou tel péché. Cette imprudence eût pu compromettre l'extension et la durée de l'Église. Les papes ont vu plus haut et plus loin. Ils ont voulu laisser un libre accès à l'Église, ne fermant ni l'entrée ni le retour.

L'idée s'élargit dans saint Zéphyrin [pape de 199 à sa mort en décembre 217] et dans saint Calliste [Calliste I^{er}, pape de décembre 217 à sa mort martyr en octobre 222] son archidiacre [avant d'être son successeur], ou plutôt son bras, son âme, sa pensée. Quand saint Zéphyrin déclare qu'après certaines fautes comme l'adultère, le pardon sera possible, Tertullien s'indigne : « Ce décret, s'écrie-t-il, mettez-le comme enseigne aux plus mauvais lieux ; c'est là qu'on doit le lire ! »

Mais non, ce décret, c'est la pensée même du Christ, une pensée de miséricorde : l'austérité est nécessaire, non pas l'isolement. Tertullien disait en quelque sorte, les yeux fixés sur le Jugement dernier, « tout va brûler, ou plutôt tout va s'éteindre ! » – Mais le Pape s'exprimait comme le prophète admirablement traduit par Racine : « *D'où me viennent de tous côtés ces enfants que je n'ai pas engendrés ?* » [Ps 45, 17].

Tertullien dit : « Tout finit ! », et le Pape sait que tout commence, car « *les paroles du Christ ne passent pas* ». Il faut voir l'immense avenir de l'Église ; je parle aux jeunes gens qui sont ici. Les hommes qui m'écoutent ont en leur cœur cette foi vivante.

La conduite prudente, les sages mesures prises par les souverains pontifes, nous révèlent, je ne dirais pas comme certains historiens : « la politique de l'Église », mais *l'inspiration divine* qui la conduit.

En l'année 202, au fort de la persécution de Septime Sévère, l'Église d'Afrique [romaine] avait besoin de se retremper, Tertullien a raison de considérer la vie comme une préparation au martyre. Je voudrais vous donner le ton de l'époque, dans les *Actes de sainte Perpétue*, de *saint Satur*, de *sainte Félicité*. On ne peut pas ne pas lire cela !

Très belles sont les pages de Tertullien, plus belles encore celles de sainte Perpétue rapportant ce qu'elle a enduré : c'est l'éloquence d'une grande âme qui agit simplement et raconte de même ; selon ce que Cicéron disait de César : « Avec le même esprit qu'il a combattu, il a exprimé ».

Lisez le martyre de saint Ignace, de saint Polycarpe, de sainte Perpétue, ou le récit des Martyrs de Lyon [en l'an 177]... Ne dites pas : « Oh ! connu ». Si vous regardez de plus près vous verrez que ce n'est pas aussi simple que cela ; une beauté résultant de la variété. (Les *Actes de sainte Perpétue* ont été retrouvés au XVII^e siècle et publiés par Henri de Valois). Saint Augustin considère ces martyrs comme la gloire de l'Église d'Afrique [romaine].

Sainte Perpétue, avant d'être baptisée, est arrêtée dans une petite ville proche de Carthage, en vertu de la loi interdisant d'embrasser le christianisme. C'est une jeune femme de vingt-deux ans, elle vient d'avoir un enfant qu'elle nourrit. Elle a une nature généreuse, une âme grande, noble par instinct, une âme qui vit haut... ce qui apprend à se passer de bien des choses.

Les *Actes des Martyrs* offrent une variété de supplices extraordinaire.

[Les *Actes des martyrs* ont été publiés par Dom Henri Leclercq de l'abbaye bénédictine Saint Michel de de Farnborough.]

Sainte Catherine a eu sa roue pour l'écharper ; pour sainte Perpétue, l'instrument de torture le plus douloureux fut son père. C'est là le tourment qui atteint les fibres les plus intimes... [...] Ce père qui l'avait préférée à ses frères, qui l'aimait d'une tendresse unique, infinie !... Ce père devint sa croix. Imaginez ce que peut être pour une fille celui qu'elle admire de cette admiration, la première, que puisse avoir pour un homme une jeune fille intelligente, d'esprit élevé, heureuse de s'appuyer sur cette admiration. Cherchez ce qui adviendra en son cœur le jour où elle verra qu'elle ne peut plus admirer ce père. Ce sera un déchirement, une souffrance horrible, sans pareille. J'ai vu cela, je sais ce que c'est.

Aux souffrances de la captivité, Perpétue voit donc s'ajouter les tourments apportés par son père. Parce qu'il l'aime, il vient l'assiéger :

« Comme nous étions encore avec nos persécuteurs et que mon père continuait à vouloir me faire renier, par l'affection qu'il me portait, je lui dis : “Mon père, voyez-vous ce vase qui est à terre ?” – “Oui, me dit-il, je le vois.” – J'ajoutai : “Peut-on lui donner un autre nom que le sien ?” – “Non, répondit-il.” – “De même, lui répliquai-je, je ne puis me dire autre chose que *chrétienne* !” » – A ce mot, il s'élança sur moi pour m'arracher les yeux.

« Ensuite mon père resta quelques jours sans venir me voir et j'en rendis grâce au Seigneur, car son absence me causa un vrai rafraîchissement. » [*Actes de sainte Perpétue*]

C'est une lutte affreuse... Le père tendrement aimé croit que sa fille ne l'aime plus... et cette fille dont le cœur endure un déchirement violent !... Ce père devait être un très

honnête homme, selon le monde. Il se disait sans doute : « Pour mes enfants, pour toi ma fille, que de sacrifices j'ai faits ! que de fois me suis-je oublié !... Si tu m'aimes, l'amour doit être plus fort que tout ! Je ne comprends pas qu'en toi quelque chose puisse parler plus haut ! »

Et la martyre sentait ce reproche d'ingratitude.

La tendance à nier l'affection se retrouve quelquefois chez un père dont la nature est belle, haute, qui a une vie noble, toute de dévouement et de sacrifice, quand sa fille se fait religieuse. A la pensée de ne plus la voir qu'à travers une grille, il se produit un mouvement qui le pousse à ne plus croire qu'à son malheur. Il croit être oublié, alors qu'il est tendrement aimé.

Puis, Perpétue décrit sa prison : quelque chose de noir, d'étouffant et le pire, le contact des scélérats. La sainte a une nature aristocratique ; elle frissonne devant ces soldats qui la bousculent et la regardent effrontément. Elle a l'amour de ce qui est propre, absent de toute souillure...

Ensuite elle parle en mère : « Mon enfant, ce petit être qui a besoin d'air et de soleil, quelle atmosphère il respire... » La mère « sèche d'inquiétude », selon sa propre expression. Quand les diacres ont obtenu qu'elle soit transportée dans un endroit moins malsain : « Je me trouvais toute consolée, dit-elle, et la prison me devint un palais, en sorte que j'aimais mieux être là qu'ailleurs ». Elle y trouvait le « désert du prophète », comme dit Tertullien.

Son père revient ; use cette fois d'un autre ton. Supplications et accents de tendresse succèdent à la fureur :

Ma fille, aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton père, si toutefois je mérite que tu m'appelles de ce nom. Si moi-même, de mes propres mains, je t'ai élevée jusqu'à la fleur de l'âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes !

Regarde ton fils qui ne pourra plus vivre après toi ! Quitte cette fierté qui nous perdrait tous, car aucun de nous n'osera plus élever la voix si tu es condamnée au supplice !

Et il se jette à ses pieds, lui baise les mains.

On aime ce père, cette âme païenne mais grande, qui craint par-dessus tout le déshonneur d'un nom jusque-là sans tache. On éprouve, comme M. Renan, beaucoup de commisération pour ce père qui subit le martyre, sans ce qui le rend possible. [Comme] Perpétue a l'amour du Christ, elle est plus consolée.

Quelques jours plus tard les chrétiens sont amenés devant le procureur Hilarianus, dont la mort terrible, racontée par Tertullien, semble faire partie du traité de Lactance sur *La mort des persécuteurs* : « Vous êtes vengés, chrétiens ! »

A toute question, Perpétue répond : « Je suis chrétienne ! » Son père est là, *contra spem in spem* ; il épie ses paroles, tente de l'ébranler, s'accroche à elle. Hilarianus excédé de l'agitation de ce père le fait écarter et fouetter par la verge du licteur. Le rouge monte au front de la sainte : « Je ressentis le coup comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffrais de voir la vieillesse de mon père maltraitée pour moi ! »

Cette douleur aurait dû provoquer chez elle un mouvement de vengeance, si elle n'avait pas été soutenue par la Grâce [...].

Cette dernière entrevue est pour sainte Perpétue le vrai jour du combat : elle assiste au désespoir de ce père, exprimé en des termes qui auraient ému toute créature et pénétré jusqu'au fond d'un cœur chrétien, rendu plus sensible par l'amour de Dieu...

A côté de Perpétue, il y a Félicité qu'une seule parole nous fait connaître. Elle souffre dans la prison, elle va devenir mère et la douleur lui arrache des cris. Un des valets lui dit : « Tu cries ? Comment feras-tu donc le jour où tu seras dévorée par les bêtes ? » Et la jeune martyre a cette réponse sublime : « Oui, je crie parce que maintenant c'est moi qui souffre ; mais au jour du combat un autre souffrira en moi. Celui pour qui je souffrirai ! ».

V – Les martyrs d’Afrique – Tertullien

Je voudrais adresser quelques mots aux jeunes gens, sur la fête de l’Immaculée Conception que nous célébrons aujourd’hui.

[...].

M. Littré me disait : « La Sainte Vierge représente pour moi les deux choses dont je fais le plus état en ce monde : la tendresse et la pureté ».

Dieu a gardé Marie de toute tache, non seulement pour préparer une demeure à son divin Fils, non seulement parce qu’elle était la portion la plus excellente de l’humanité, qui devait recevoir Notre Seigneur de la manière la plus parfaite possible, mais aussi *pour conserver la tendresse qu’elle devait donner à tous*. Car tout être qui veut conserver la puissance d’aimer et le courage de souffrir doit en confier la source à cette gardienne austère : *la pureté du cœur*.

Dieu a préservé Marie de toute souillure parce qu’elle devait aimer beaucoup, se dévouer beaucoup et souffrir beaucoup : les trois grandes choses de la vie, le résumé de la vie chrétienne. La pureté garde la source de l’amour, du dévouement, de la force de souffrir ; c’est quelquefois son principal emploi.

M. Renan dit quelque part que « la puissance de la philosophie est mesurée à la puissance d’admirer », il est d’accord avec Platon. L’admiration est la puissance qui soutient dans la vie, la puissance sans laquelle je ne sais pas ce qu’on ferait. [...]

Oui, il faut savoir admirer. On ne sera jamais quelque chose si on ne conserve pas, par la pureté, cette puissance d’admiration.

[...]

Dans la dernière leçon, arrêtée un peu brusquement, nous avons laissé sainte Perpétue livrée à une lutte violente...

Les âmes qui se dévouent n’agissent pas parce qu’elles ne tiennent à rien ; c’est au contraire qu’elles possèdent une grande puissance d’aimer. Voilà ce qu’on méconnaît, ce que ne comprenait pas le père de Perpétue. Dans ses Actes, certaines visions montrent sainte Perpétue quelque peu atteinte par le montanisme, prenant pour preuve des visions de Montan et de Priscille...

La sainte, dans les ténèbres de sa prison ne rêve qu’au martyre et craint uniquement de n’y pas parvenir ; et nous, sous le poids des difficultés de la vie, ne voyons-nous pas la mort, l’Au-delà, comme la seule réalité ?

...Sainte Perpétue voit encore le Bon Pasteur qui lui met quelque chose dans la bouche... C’est une vision de l’Eucharistie. Puis la jeune femme pense aux siens ; elle vient de recevoir le baptême. Elle sent que l’heure où l’on reçoit est celle où l’on peut demander, sans doute sa pensée s’attarde-t-elle sur son père... Le suprême martyre de l’âme consiste à ne pas être exaucée visiblement ou actuellement dans la seule chose qu’elle désirerait...

Suivons ces martyrs. Le jour du combat approche. On craint qu’ils ne se défendent des tourments par quelque charme magique, pour les affaiblir on ne leur donne pas de nourriture. Perpétue trouve une de ces paroles de quelqu’un qui sait sourire ; quand on est à Dieu par la pureté de l’âme, un je ne sais quoi de gai surnage, une plaisanterie

douce, qui n'atteint pas le rire et vient tout naturellement... Perpétue dit aux gardiens : « Il n'est pas convenable que les victimes immolées en l'honneur de votre César Geta [fils de Septime Sévère, coempereur avec Caracalla qui ordonne son assassinat en décembre 211] n'aient pas bonne mine. Il faut qu'elles soient bien nourries pour lui faire honneur ! » Parole juste et fière en face des bourreaux.

...La dernière agape a lieu ; on accourt pour voir les martyrs. On les regarde comme des bêtes curieuses, mais on revient en se frappant la poitrine. Ils sont là, en proie aux regards de cet ignoble vulgaire altéré du sang des chrétiens. Ce *vulgus* que Tertullien méprise et dont il écrit [fin 212] à Scapula [Gouverneur qui persécutait les chrétiens en Afrique romaine] : « Méritez maintenant les applaudissements de votre vulgaire ! »

On veut habiller les martyrs selon la coutume, en prêtres de Saturne et en prêtresses de Cérès ; mais ils protestent et refusent d'être les figurants d'un sacrifice païen : « Nous sommes ici de notre plein gré », s'écrient-ils. – En effet, remarque Tertullien, « pour se justifier, ils n'avaient qu'à dire : *nous renonçons à la vie plutôt que de sacrifier, nous en sommes convenus avec vous* ».

Perpétue et Félicité amenées dans l'arène sont livrées à une vache furieuse, après avoir été enfermées dans un filet ; ce raffinement de cruauté leur attire la pitié du peuple. On les délivre du filet, elles sont revêtues d'habits flottants. Alors, elles sont soulevées, puis piétinées par l'animal. Le premier mouvement appartient à la pudeur chrétienne, le second à la fierté. La jeune martyre qui s'était présentée les yeux baissés pour cacher à la foule la vivacité de son regard, ne veut pas paraître une Niobé [figure mythologique, fille de Tantale] en pleurs et les cheveux éparés ; elle rajuste sa chevelure pour garder l'attitude du triomphe. Puis sainte Perpétue tend la main à sa compagne, restée meurtrie dans la poussière, elle relève sainte Félicité ; l'ensemble est admirable de dignité, de bonté et de pureté.

Saint Satur, livré aux dents d'un léopard, est mis en sang. « Le voilà bien lavé ! Il est bien baptisé ! » crie ironiquement la foule. La fin du drame est de toute beauté, comme le reste. Les martyrs blessés, déchirés, à demi morts, sont ramenés dans l'amphithéâtre pour être achevés par des gladiateurs novices.

Les victimes se donnent le baiser de paix. Pourquoi ? – Parce que leur sacrifice représente celui du Maître. Dans le sacrifice il y a l'oblation, l'immolation et la consommation ou la communion de la victime. Au moment de la communion, à la grand-messe, il y a le baiser de paix. Au moment de communier au Christ par la mort, les martyrs s'embrassent, dans un mouvement de tendresse et de charité fraternelle. Perpétue conduit elle-même la main du bourreau ; Félicité, qui n'avait pas senti encore la douleur, au moment où la touchait le gladiateur inexpérimenté, pousse un cri pour qu'il fût dit qu'elle avait souffert, ce cri est la consolation de ceux qui ne savent pas souffrir sans pleurer et se plaindre.

Voilà le récit, je n'ai fait que l'abrégé, il est à lire dans son entier. Ces faits se sont renouvelés si souvent et si longtemps, dans toutes les conditions possibles et toujours avec le même courage, sans forfanterie, avec humilité. (...) Devant l'indignation violente les réponses [*des martyrs*] restent sages, mesurées, paisibles, comme inspirées par la défiance de soi-même et une confiance surnaturelle.

Le martyr fait le chrétien plus puissant par sa mort que par sa vie. Tout cela est devenu, par la force des choses, et vu dans les siècles où ces faits se sont produits, une des preuves les plus fortes de la divinité du Christ.

« Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas toute la nature humaine », a-t-on dit. Qui ne connaît pas les martyrs ne connaît pas tout ce que peut l’amour divin dans la nature humaine, ni tout ce que peut le Christ pour fortifier ceux qui l’aiment ; voilà deux choses qu’il importe de connaître.

Tout à l’heure vous lisiez, dans l’Évangile du 2^{ème} dimanche de l’Avent, que les disciples de Jean-Baptiste viennent dire à Jésus : « Êtes-vous Celui qui doit venir ? » [Mt 11, 3]. Notre Seigneur est au milieu des boiteux, des aveugles ; Il montre ce qu’il fait à ces infirmes et répond : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu. » [Mt 11, 4].

Regardez Notre Seigneur au milieu de ceux qui sont frappés pour Lui, regardez tous ces martyrs qui pour l’amour de Lui perdent la vue, sont mutilés... et plus encore !... et dites si Celui-là qui est avec eux n’est pas « Celui qui doit venir ». Saint Ambroise [de Milan] l’a bien exprimé dans le *Panégyrique de sainte Agnès* et Tertullien dit justement : « *Le sang des martyrs, c’est le cri de la vérité !* »

Ceci se passait en 202, sous Septime Sévère et peut vous donner une idée de l’atmosphère de sang où vivait Tertullien. Ce qui l’a frappé l’a converti : « Qui peut assister à ce spectacle, s’écriait-il, sans éprouver le désir d’aller au fond de ce mystère ? Le mystère une fois pénétré, n’en vient-on pas à se faire chrétien ? Une fois chrétien, n’aspire-t-on pas à souffrir et à mourir ?... »

L’histoire de Tertullien est celle d’une âme violente qui se jette à droite et à gauche, beaucoup à gauche mais aussi à droite. Si [Blaise] Pascal a dit : « La maladie est l’état naturel du chrétien », Tertullien aurait [pu] dire : « Le martyr est l’état naturel du christianisme ».

Quand les hérétiques de Carthage, les gnostiques, prétendent qu’il y a plus de mérite à garder sa vie qu’à l’exposer, Tertullien bondit. Il ne peut souffrir ce langage, « en pleine canicule de la persécution », alors que les chrétiens « sont chassés comme des lièvres », il part en guerre contre « ces insectes qui portent leur venin dans leur queue, les scorpions ». Et il écrit [en 211] un traité intitulé le *Scorpiace* [le *Scorpiaque* : « remède contre les morsures des scorpions », c’est-à-dire contre les théories hérétiques]. C’est l’œuvre d’un polémiste consommé ; on y sent une indignation vraie, qui en fait tout l’intérêt.

Cette science de polémiste, Tertullien la porte à la perfection dans son *Apologétique*, son œuvre capitale. On ne saurait l’analyser, il faut la lire en entier ; alors on comprendra ce qu’en dit saint Vincent de Lérins [auteur en 434 – sous le pseudonyme “Peregrinus” – d’un aide-mémoire intitulé *Commonitorium*] : « Autant de mots, autant de pensées ; autant de phrases, autant de triomphes ».

Je me suis demandé pourquoi Bossuet aimait Tertullien ; car enfin, ce langage violent détonne dans la sereine majesté de l’évêque français. C’est que Tertullien lui donnait le mouvement, l’excitait, le lançait ; et Bossuet développait ce que Tertullien lui avait fourni dans son *Apologétique*, qu’il appelle en écrivant contre Jurieu [pasteur protestant né en 1637, mort en 1713] : « la plus simple, la plus docte des apologies ».

Si l’on veut avoir une idée du talent d’avocat de Tertullien, pour défendre le christianisme, il faut lire sa lettre à *Scapula* [*ad Scapulam*, écrite en 212, le menace des

châtiments divins dans l'autre monde et même sur la terre] qui n'a que cinq ou six pages et où se trouvent les arguments les plus forts en face de l'autorité, quoique Tertullien fût déjà montaniste [en 211]. Il faudrait y joindre son admirable petit traité : *De Testimonio animae naturaliter christianae*, ou le *Témoignage de l'âme naturellement chrétienne*. Le ton, dépouillé de sa violence, est grave, c'est celui de Démosthène [grand orateur athénien né en 384 avant J.-C., mort en 322] au début du *Discours de la Couronne*. Le langage est calme, fier : « Nous ne sommes pas des suppliants ; la condition où nous vivons ne nous étonne pas. L'Église sait bien qu'elle est une étrangère, qu'elle habite au milieu d'étrangers qui ne parlent pas sa langue et chez qui elle trouve aisément des ennemis. D'ailleurs, elle a son Père, sa naissance, sa dignité dans le Ciel, comme son espérance. Tout ce qu'elle demande aujourd'hui, c'est de n'être pas ignorée quand on la condamne ».

Et, la parole de l'Église à ses persécuteurs : « Nous ne t'effrayons pas parce que nous ne te craignons pas... Mais on veut rester ignorant parce que si l'on cessait d'ignorer on cesserait de haïr ! » – Cela est vrai, on préfère ne pas savoir, pour n'être pas obligé de se rendre à l'évidence.

« C'est un brave homme, ce Caius, dit-on, mais c'est dommage qu'il soit chrétien ! » Et l'on ne cherche pas s'il est brave homme parce qu'il est chrétien ou s'il est chrétien parce qu'il est brave homme. Quand on se retranche derrière la « majesté des lois », Tertullien qui a été avocat et s'en souvient perpétuellement, compare ces lois romaines à une forêt vierge où jamais la hache n'aurait passé ; à un bois sacré où il y a trop de bois mort : « Vous-mêmes, vous avez porté la hache dans cette forêt et y avez fait de terribles abatis. Vous avez aboli [sous Septime Sévère] la loi *Papia* [l'empereur Auguste avait suscité deux lois relatives au mariage et à la procréation : la loi Julia, en 18 ou 17 avant J.-C. ; la loi *Papia Poppaea* en l'an 9 de notre ère] et bien d'autres encore... Et les lois somptuaires ». Tertullien en lit, agréablement, en s'adressant aux femmes païennes.

Il poursuit : « Et tous ces nouveaux dieux installés au Capitole ! N'ont-ils pas violé la loi qui leur en interdisait l'entrée ? » – Tertullien ne défend pas sans attaquer, et c'est là une pente dangereuse, où il va quelquefois trop loin. On est d'abord tenté d'applaudir aux coups portés de main de maître, mais il dépasse la mesure.

L'apologiste en vient aux crimes reprochés aux chrétiens, à propos de l'Eucharistie et de leur vie commune. Les païens ne comprenaient rien à ces choses qu'on ne leur révélait pas, qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils ne connaissaient que par des calomnies et des délations. Ils accusaient les chrétiens de se partager le corps d'un enfant et traitaient leur fraternité de promiscuité.

Tertullien fait appel à la nature : « Vous allez venir, cet enfant va crier, on va vous servir son sang ? etc. Tu voudrais faire cela que tu ne le pourrais pas ! Ce que tu ne peux faire pourquoi d'autres le pourraient-ils ?... Si tu es capable de le croire, c'est que tu es capable de le faire... Mais tu es incapable de le faire, sois donc incapable de le croire ! »

Voilà comment le polémiste rétorque les accusations païennes. Il s'attaque surtout à la forêt des dieux ; il abat l'antique Saturne et tous les autres troncs, en s'inspirant de la doctrine d'Evhémère [philosophe anti-religieux du IV^e siècle avant J.-C.] sur les dieux, et de toutes les idées courantes où les démons jouaient un grand rôle. J'en ai parlé parce que tout cela était dans l'air de cette époque. Cet argument qui perd beaucoup de sa force pour nous était alors un levier très puissant.

Après avoir réduit à l’humanité le vieux Saturne, Tertullien a un chapitre d’une grande beauté sur l’*Unité de Dieu*.

Il y a une petite apologie que M. Renan appelle « une perle », et il a bien raison, c’est l’*Octave* de Minucius Felix. C’est un dialogue entre gens bien élevés, de culture littéraire et d’urbanité de mœurs, qui connaissent tous les besoins intellectuels. Minucius Felix ne fait pas un exposé complet de la religion, il se borne à prouver l’existence de Dieu. L’*Octavius* répond à un adversaire sceptique [adversaire imaginaire nommé Cecilius] qui rejette l’idée de Providence et dont l’argument se réduit à ceci : « Quand on voit ce qui se passe, le renversement des choses, la triste galère sur laquelle nous sommes embarqués, peut-on croire à un pilote ? » comme interroge Lucien. « Il faut s’en tenir aux croyances vermoulues, ces idoles sont notre salut, il faut laisser quelque chose à ceux qui ne peuvent voir plus loin. » – Tel est l’argument de Cecilius... Minucius Felix croit avoir assez fait en le persuadant [par la voix d’Octavius], de l’existence de Dieu. Je crois qu’il a raison. Je crois que, parti de la négation de la Providence, celui qui pourrait être ramené de cette erreur, arriverait logiquement jusqu’au christianisme, jusqu’à l’Église...

M. Renan part de la démonstration du chrétien pour dire que Minucius Felix s’en tient au déisme, qu’il fait des sacrifices, enlève des choses. Non, mais Minucius Felix sait ce qu’il fait en détachant le sceptique de cette vieille religion à laquelle il tient avec un amour de curieux, et en le mettant en face de la Providence. M. Renan a écrit là-dessus une des pages les plus perfides qu’il ait jamais écrites. En frappant l’apologiste chrétien il vise les prédicateurs d’aujourd’hui ; les accuse de voiler ou de supprimer les choses, de parler de la religion sans parler du Christ, Comme si les plus beaux triomphes du P. Lacordaire ou de tout autre prédicateur de Notre-Dame n’étaient pas dus au nom de Jésus-Christ ! Comme si jamais l’accessoire pouvait devenir le principal, c’est-à-dire une dévotion extérieure tenir lieu du dogme et de la piété ? – Non ! Mais étant donné l’auditoire d’alors... et certains auditeurs d’aujourd’hui qui voient comme on voyait au III^e siècle, si on a mis la pensée de l’existence de Dieu dans leur esprit et dans leur cœur, je crois qu’on les aura ramenés à la religion.

Tertullien va au-delà et dans un chapitre admirable, après avoir indiqué en quelques lignes les preuves de l’existence de Dieu, il en appelle au témoignage de l’âme elle-même. Elle a beau être enfermée dans la prison du corps, enserrée dans le cercle d’une éducation mauvaise ; elle a beau être énervée par la corruption et la volupté, être rivée au service des faux dieux... quand elle sort de cette ivresse, de ce sommeil, comme d’une maladie, elle se trouve saine et nomme Dieu parce qu’il est le seul DIEU !

L’apologiste trouve un témoignage involontaire dans ces locutions familières : « Bon Dieu !... Dieu est grand !... Je m’en remets à Dieu !... Dieu me le rendra ! »... Tel est le fond du traité qui sert d’appendice à l’*Apologétique* : *De Testimonio animae*. C’est une nouvelle sorte de preuves :

J’invoque un témoignage nouveau... Viens donc, ô âme humaine ! non pas toi, ô âme qui, formée à toutes les cultures littéraires, débites d’orgueilleuses maximes. Non, viens ici dans toute ta rudesse, dans toute la simplicité de ton ignorance primitive, telle que te possèdent ceux qui n’ont que toi ! Ne cours pas la voie publique du carrefour à l’atelier...

Il me faut ton inexpérience, puisque personne n’ajoute plus foi en ton habileté, si petite qu’elle soit... Tu n’es pas chrétienne, que je sache ; car tu as coutume de devenir et non de naître chrétienne... Toutefois, les chrétiens requièrent aujourd’hui ton témoignage... Étrangère, dépose contre les tiens, afin que nos persécuteurs rougissent, devant toi, de leur mépris pour une doctrine dont tu es complice.

Il y a là une grande vérité d'observation : cette âme qui a besoin de l'Au-delà, besoin d'être aidée, besoin du Dieu qui la sauve. Cette âme est en effet complice de toutes les doctrines chrétiennes et elle se condamne elle-même par les cris qui lui échappent...

L'âme, fille de Dieu, a par sa filiation même la connaissance intime de la vérité. Citoyenne du Ciel, elle parle le langage de sa patrie. Aussi, pour Tertullien, l'âme est-elle un oracle, au même titre que les livres inspirés : « Vous avez, pour appuyer vos croyances, les philosophes et les poètes ; nous avons l'homme ! » Et il termine :

« Chaque peuple a son idiome particulier mais la matière du langage est commune à tous. Partout Dieu, partout la bonté de Dieu, partout le démon et partout la malédiction ; partout l'invocation du jugement de Dieu, partout la mort, partout la conscience de la mort et partout son témoignage.

« Bref, toute âme use de son droit pour proclamer des vérités qu'il ne nous est même pas permis de murmurer ! C'est donc à juste titre que nous appelons l'âme un complice et un témoin : complice de l'erreur elle rend témoignage à la vérité.

« Qu'aura-t-elle à répondre quand elle sera debout devant le tribunal de Dieu, au jour du Jugement ?...

« Tu prêchais Dieu et tu ne l'as pas cherché ; tu maudissais les démons et tu les adorais ; tu en appelais au jugement de Dieu et tu n'y a pas ajouté foi ; tu presentais les supplications de l'enfer et tu n'as point songé à les éviter ; tu pensais comme un chrétien et tu nous as persécutés... »

*

Tous les apologistes ont insisté sur l'autorité de l'Écriture ; Tertullien met l'âme humaine au-dessus de l'Écriture. Il soutient une thèse fautive, avec un raisonnement juste. Il parle déjà du *Verbe* comme en parlera le Concile de Nicée, quoique les termes ne soient pas encore fixés. Il le dit *consubstantiel* au Père : *Deum de Deo – lumen de lumine*. Ceux qui seraient tentés de dire qu'avant le Concile de Nicée on ne croyait pas à ce dogme n'ont qu'à lire le chapitre 21 de Tertullien.

Fait extraordinaire, on retrouve le nom et la doctrine du *Verbe* dans un contemporain de Marc Aurèle, un auteur païen de petit esprit : Aristippe [philosophe grec, disciple de Socrate ; en 399 avant J.-C., il fonde l'École de Cyrène qui soutient l'hédonisme]. Il ajoute le mythe de Minerve sur le dogme chrétien du Verbe et sur la doctrine du *Livre de la Sagesse*. L'étude des auteurs païens est fort intéressante à faire et devient aujourd'hui absolument nécessaire.

Minerve, dit cet auteur, est la fille unique de Jupiter, il l'a engendrée de lui seul, de sa propre substance. Elle s'élança tout armée de la tête de Jupiter, comme du soleil partent les rayons. Elle avait, antérieurement, reçu de son père ses ornements et sa gloire. Elle ne le quitte pas ; elle l'aime, elle lui est toujours présente, elle vit en lui, avec lui, comme consubstantielle à lui. Elle est la plus ancienne des divinités, parce qu'il ne serait pas possible à Jupiter de donner la vie ou d'administrer l'univers s'il n'avait pas Minerve à côté de lui, elle participe à tous les actes de son père ; voilà pourquoi Pindare la représente à sa droite.

Vous reconnaissez une copie presque textuelle du christianisme. Voilà pourquoi Tertullien relève l'antiquité de l'Écriture et fait ressortir le caractère historique de Jésus-Christ. Il parle à des hommes imbus de la corruption d'une civilisation avancée.

Tertullien est l'apôtre de la liberté de conscience. Il s'appuie sur ce que tout culte est toléré. On ne déteste que l'impiété ; le temps, en effet, n'était pas du tout à l'athéisme. Il y avait une tendance à admettre toutes les religions et les chrétiens avaient surtout à se défendre contre l'accusation d'impiété.

Maxime de Tyr est intéressant sur ce point : « Tout culte est respectable, dit-il, comme reposant sur le sentiment le plus élevé de la nature humaine ; c’est une tentative de la faiblesse de l’homme pour adorer Dieu ».

Tertullien revendique pour les chrétiens la liberté d’être, non pas que cette liberté doive être donnée à toute secte indifféremment, mais parce que la religion chrétienne est la vérité, le bien... Et il s’applique à le démontrer. Libre à celui-ci d’adorer tel ou tel dieu, de prier de telle ou telle façon, d’offrir tel ou tel sacrifice ; mais ce n’est pas un acte religieux que de contraindre à une religion qui doit être embrassée spontanément, sans violence.

Où est le dieu qui se contenterait de pareils hommages ? Un homme n’en voudrait même pas. Tertullien reprend cet argument dans la *Lettre à Scapula*. Dans *Le Scorpiaque*, Tertullien avait écrit : « Les hérétiques méritent d’être contraints au devoir et non pas *engagés* ; il faut donc employer les grands moyens... Et, quels sont les grands moyens ? Ce sont les textes de l’Écriture qui les forcent à se rendre à la vérité ». Voilà dans quel sens Tertullien entend la violence.

Cette liberté de conscience a fait son chemin... Après Constantin, voilà [en mai 337] Constance. J’aurais préféré vivre sous Septime Sévère que sous Constance ou sous Justinien [Justinien I^{er}, empereur d’Orient de 527 à sa mort en novembre 565]. Alors, les païens relèvent ce droit : « Cette loi ne date pas de vous, dit Thémistius [né en 317, rhéteur enseignant à Constantinople, mort 388], elle est contemporaine de l’humanité ; un éternel décret de Dieu a déposé dans chaque homme l’idée de la divinité ; quant à la manière de l’exprimer, libre à chacun... »

Libanius [né à Antioche en 314, de culture grecque, rhéteur, grand défenseur de l’hellénisme, mort vers 393] disait bien : « Laissez tout à la persuasion, rien à la force ». La variété dans l’unité existe pour la religion, comme pour les âmes ; c’est une condition de la beauté. L’accord absolu de toutes les opinions est le rêve des ignorants.

Telle est la première partie de *l’Apologétique*. Puis Tertullien arrive à la justification des chrétiens en face de la majesté des dieux. « Rome, dit Bossuet, croyait Jupiter plus présent dans le Capitole que dans le ciel ». Tertullien disculpe les fidèles. Mais il n’a aucune idée d’un État chrétien. « Les César, dit-il, ne peuvent être César et chrétiens tout ensemble. Mais nous prions pour les empereurs, parce que le monde finira avec eux. »

Les César sont nécessaires au siècle ; c’est un pouvoir qui subsiste en attendant la catastrophe dernière. Mais il n’y a rien de commun entre le christianisme et les rois.

Tertullien ne parle pas comme le P. Lacordaire dans son discours sur la vie publique [*Discours sur la vocation de la France* prononcé en 1841] Mais il justifie bien les chrétiens.

VI – L’apologétique de Tertullien

Nous avons commencé à parler, trop brièvement sans doute, de l’*Apologétique* de Tertullien. Je voudrais continuer à vous en donner une idée ; c’est la meilleure manière d’entrer dans la vie intime de l’Église. Rien ne vaut, en Histoire, comme un document du temps.

Tertullien n’est pas un esprit large, mais profond et pénétrant. Nous avons vu qu’il commence par écarter le reproche d’impiété qu’on faisait aux chrétiens. Quand il met à bas la divinité des faux dieux, il conclut naturellement : « Comment voulez-vous que nous insultions ce qui n’est pas ? »

Il passe ensuite au second chef d’accusation. Au-dessus des dieux, majesté plus auguste, plus révéérée, celle des César objet d’une religion et d’un culte. Malheur au dieu que César prend en haine !

Mes jeunes auditeurs ont pu le voir dans [*Histoire romaine* de] Velleius Paterculus [né en 19 avant Jésus-Christ, mort en 31 après Jésus-Christ], les dieux de l’Olympe sont moins authentiques que la divinité des César : « Ceux-là, nous les voyons ». affirmation reproduite non seulement par des esprits étroits comme Valère Maxime [sert en Asie, consul en 14, admis à la cour de Tibère ; entre 24 et 31 il rédige *Facta et dicta memorabilia*] mais par un homme de grande valeur, un érudit comme Celse, qui représente le mouvement philosophique de son temps.

Il concède aux barbares – c’est-à-dire aux chrétiens – une certaine puissance pour former des dogmes, mais ces dogmes n’auraient aucune valeur sans la philosophie hellénique. « Si vous ne respectez pas le prince, dit-il, vous n’avez qu’à vous retirer. » Et il termine par cette adjuration : « Levez-vous, adorez César, entrez dans les armées comme des serviteurs fidèles, peut-être en séduirez-vous quelques-uns, mais un autre viendra qui vous détruira pour n’avoir plus affaire à vous ! »

(...) Pour Tertullien, l’Empire romain doit durer aussi longtemps que le monde, les César étant nécessaires aux siècles. L’obéissance leur est due, ils viennent après Dieu et sont les premiers après lui ; l’apologiste n’a pas l’idée d’un pouvoir chrétien.

« Pour tous les empereurs, nous prions et demandons une longue vie, (...) une demeure pleine de sécurité (ceci est ironie), un sénat fidèle... » Après avoir rappelé le précepte chrétien : « Priez pour les princes », Tertullien donne une raison tout humaine d’y être fidèle : « Nous avons tout intérêt à prier pour l’Empire romain puisque nous voyons que l’affreuse catastrophe de la fin du monde est empêchée par l’existence précaire de cet Empire ».

En effet, lorsque des coups comme la bataille de Trévoux [en 198 : Albinus est battu par Septime Sévère] ébranlaient l’Empire, les chrétiens pouvaient dire : « Nous avons beau ne pas entrer dans les partis, les pierres des ruines tombent sur nous ! » Ils étaient liés au sort de l’Empire ; à Trévoux, à Lyon, de nombreux chrétiens furent massacrés ; là saint Irénée subit le martyre.

Celse reproche aux chrétiens de n'être pas assez patriotes. Déjà on leur criait, comme à nous en 1870, « à la frontière !... » Pourtant, les chrétiens étaient sur les bords du Danube avec Marc Aurèle ; rappelez-vous la « Légion fulminante ». Tertullien témoigne de la crainte que lui inspirent les Marcomans et les Quades menaçants [les Marcomans et les Quades (Moravie-Hongrie), toujours alliés, avaient été chassés de Pannonie par Marc Aurèle, en 166], il les regarde comme des anges exterminateurs, comme des vengeurs de Dieu ; il voit là un signe de la fin du monde. Tandis qu'Origène, planant plus haut, les voit déjà convertis et les regarde comme chargés d'infuser un sang nouveau.

Tertullien arrive à l'apothéose impériale qu'Auguste avait établie comme due à la « sainteté des empereurs ». La croyance aux héros, ces hommes transformés en dieux à cause de leurs bienfaits. Cette croyance était le fondement de l'apothéose impériale, accordée en reconnaissance des bienfaits du pouvoir.

Vous avez pu voir dans Tacite que les villes sollicitent l'honneur d'élever un temple à Tibère ; il y a un collège de prêtres, de flamines augustaux. Un historien hollandais, M. Thil, a pu dire dans un ouvrage récent que toute religion romaine des derniers temps gravitait autour du culte d'Auguste.

L'apothéose donne à Sénèque l'occasion de faire un tour à sa manière ; il métamorphose Claude, non pas en dieu, mais en citrouille [apokolokyutosis].

Tertullien fait sa profession de foi au sujet de la divinité de César : « Je ne l'appelle pas dieu, et parce que je ne sais pas mentir et parce que je ne veux pas me moquer de lui. Lui-même ne voudrait pas s'entendre appeler dieu. Homme, il ne peut que gagner à s'abaisser devant la divinité... C'est souhaiter la mort de César que de l'appeler Dieu avant son apothéose ». On sent une pointe d'ironie dans cette conclusion de l'argument. Vespasien moribond avait dit : « Je sens que je commence à devenir dieu... »

Les empereurs étaient honorés par des fêtes d'un caractère religieux, qui célébraient leur naissance ou tout autre événement. Les chrétiens s'abstenaient d'y prendre part, c'est ce qu'on leur a le plus reproché; Celse, surtout, est très vif sur ce point. Il faut toujours comparer l'*Apologétique* aux fragments de Celse conservés par Origène. C'est ce que j'ai fait cette semaine en étudiant Tertullien.

Bien qu'il soit philosophe, Celse – un peu épicurien, un peu platonicien, mais plutôt éclectique – Celse reproche aux chrétiens cet éloignement des fêtes religieuses : « Ils seraient bien malades s'ils venaient chanter un beau poème en l'honneur de Minerve ou d'Apollon ! » Il existait dans les villes des institutions qui exploitaient cela ; de petits sacerdoces, de petites magistratures, des ambitions qui se déployaient, une quantité de choses irritantes soutenues par l'intérêt et la rivalité. On le voit dans les fêtes brillantes de Lyon et de Tarragone.

A ce sujet, Tertullien a un chapitre très curieux où il explique l'abstention des chrétiens : « Vos fêtes se passent non seulement dans le luxe mais dans un laisser-aller qui atteint la licence et la corruption ». C'est un peu comme les fêtes de 1789 à 1790 ; les villes ressemblent à une foire, des tables sont dressées au milieu de la rue, on jette le vin dans la boue, etc.. « Est-ce ainsi que s'exprime la joie publique ? par la dégradation publique. Est-ce ainsi que vous honorez les princes ? Si nous ne prenons pas part à ces fêtes fausses et honteuses, si nous ne sacrifions pas au génie des empereurs, nous adressons à Dieu des prières pures pour le salut du prince ». Voilà comment justifie Tertullien.

Alors, Celse dira : « Si vous ne voulez pas entrer dans nos fêtes religieuses, que la terre soit débarrassée de votre présence ». Tertullien riposte : « Vous nous faites périr en grand nombre... et, que faudrait-il si nous voulions nous venger ? Une seule nuit, une torche ici et là pour mettre le feu... ». Mais son principal argument est celui-ci : « Nous n'aurions qu'à faire ce qu'ont fait [les] Israélites en Égypte, nous retirer et nous serions vengés car derrière nous, nous laisserions le désert. Vous ne sauriez plus à qui commander, tant nous sommes nombreux... Si nous voulions nous révolter, nous qui affrontons si bien la mort, de quelle force ne serions-nous pas... s'il ne nous était ordonné de nous laisser tuer plutôt que de tuer ! »

Et Tertullien représente la vie tranquille et paisible des chrétiens : « Nous sommes nombreux mais pacifiques. Nous demeurons étrangers à tout ce qui divise ». A Carthage la foule courait au cirque, se passionnait pour les courses et il en résultait des rixes sanglantes ; mais les chrétiens ne se montraient jamais ni au cirque ni au spectacle.

Enfin, voici la phrase tant reprochée à Tertullien, ce serait avec raison si le Docteur avait parlé d'une manière absolue : « Il n'y a pas de chose dont nous soyons plus désintéressés que la chose publique ». Les hommes de Dieu ont cependant été parfois mêlés au pouvoir ; témoin Joseph en Égypte, Daniel chez Nabuchodonosor. Ils le peuvent et ils le doivent en certains cas.

Tertullien a bien une tendance à détourner un peu trop de la chose publique, mais ici il veut dire : « Nous ne sommes pas une société politique, nous ne nous en occupons pas dans nos réunions. Nous reconnaissons une grande république : le monde entier que nous habitons », et il lève ainsi l'étendard de la philosophie, non avec le cynisme de Diogène [Diogène de Sinope, philosophe grec de l'Antiquité, le plus célèbre représentant de l'école cynique ; contemporain de Philippe II de Macédoine et de son fils Alexandre le Grand ; Diogène est mort en 323 avant J.-C.] ou le matérialisme d'Aristippe, non pas comme l'esclave du *Plutus* d'Aristophane [poète comique grec né vers 445 av. J.-C. et mort entre 385 et 375 av. J.-C.] : « La patrie c'est partout où est le bien »... mais il montre l'analogie entre le christianisme spéculatif et la philosophie.

Il rappelle un passage de Platon, dans le dialogue intitulé *Le Théétète* (la Science). Platon était sans doute fort ennuyé des affaires publiques quand il écrit : « Les hommes les plus distingués dans la philosophie ne connaissent pas le chemin de l'Agora, ou, s'ils le connaissent, ils l'ont désappris depuis longtemps. Ils ne peuvent souffrir ces réunions où se débattent les élections, ils dédaignent les cancanes de la cité ; que tel homme ou telle femme ait donné du scandale, c'est ce dont ils ne s'occupent pas ». [Et voici la réponse :]

... « Si donc, dit Tertullien, vous passez aux philosophes de se dégager des choses humaines, pour se livrer à la contemplation des choses éternelles, pourquoi ne le passez-vous pas aux chrétiens ? » Quant aux spectacles, si on leur reproche de ne pas y aller, Tertullien répondra : « Chacun prend son plaisir où il le trouve. Vous frappez de réprobation ce qui nous plaît ; mais nous ne nous plaisons pas à ce qui vous amuse ».

Nous arrivons au chapitre 39, qu'il faudrait lire en entier. Il est très curieux au point de vue archéologique. C'est une description extrêmement belle de l'assemblée chrétienne. On pourrait appliquer à Tertullien le mot de scoliaste [commentateur ancien] quand il trouve dans Thucydide [né vers 460 avant J.-C., ; stratège et historien athénien ; sa principale œuvre est *La guerre de Péloponnèse* qui oppose Athènes et Sparte entre 434 et 404 ; mort

entre 400 et 395 avant J.-C.] un passage où l'historien a donné un peu carrière à son imagination : « *Ici, le lion a souri* ». Les polémistes violents ont quelquefois besoin d'épanchements. Tout ce que Tertullien a de caressant, de doux, de tendre, il l'a mis dans ce chapitre de l'*Apologétique* et dans la description du mariage chrétien, adressée à sa femme.

Cette plume, qui transperce parfois comme une lance, avait besoin de s'adoucir dans un sujet délicat... L'assemblée [décrite par l'apologiste] est composée de gens simples ; ce sont des convertis, ils ne naissent pas chrétiens [...]. L'assemblée décrite se réunit autour du mémorial de la Passion. Évidemment l'Eucharistie est le centre de ce groupe. On prie en commun, on écoute la parole de l'évêque, les lettres des martyrs sont lues, celles des Églises de Lyon et de Smyrne aussi. Tertullien fait admirablement ressortir l'unité [de cette assemblée].

Il y a des lieux de réunions, une lettre du pape saint Corneille [pape de mars 251 à sa mort en exil et en prison en juin 253] en désigne quarante-six dans Rome. Ces endroits n'ont aucune espèce de signe distinctif, ce sont peut-être des cimetières. Quand la foule hurle : « Plus de cimetières pour les chrétiens ! » c'est que sous ce nom les chrétiens possèdent des terrains dont la propriété leur est assurée, ils peuvent y élever des monuments, s'y réunir ; ces sortes d'associations, de collègues étant autorisés par la loi romaine. Des cotisations permettaient d'élever des *triclinia* [lieux où étaient disposés les lits sur lesquels les romains s'étendaient pour prendre leur repas] où parents et amis venaient célébrer les anniversaires. Les chrétiens des premiers siècles se réunissaient dans le *triclinium* de sainte Domitille et s'appelaient « les frères » : *ecclesia fratrum*. Tertullien en est un témoin sûr.

Cette assemblée, de quoi s'occupe-t-elle ? « Unis ensemble par le nœud d'une même foi, nous ne formons qu'un seul corps, suivant une seule règle et unis par une même espérance » (c'est presque la définition du catéchisme). « Nous nous réunissons en une congrégation formée par les groupes, pour faire violence à Dieu ; car Dieu aime qu'on lui fasse ainsi violence. Nous l'invoquons pour les empereurs, pour les ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent du siècle, pour la paix, pour l'ajournement de la catastrophe dernière [...]. Nous nous assemblons pour lire les Écritures où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette sainte Parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance et resserre de plus en plus la discipline, en inculquant le précepte [...]. C'est un terrible préjugé, pour le jugement futur, quand quelqu'un a mérité d'être banni de la communion, des prières, de nos assemblées et de tout commerce [...]. Nous avons de l'argent, mais ce n'est pas pour payer l'entrée... » [...].

Et Tertullien [...] se rappelle les festins des confréries païennes à l'occasion des funérailles (usage qui se trouve encore dans les campagnes) ; et il s'écrie : « Ce dépôt de piété ne se consume pas en festins, en débauches, il est employé à l'entretien et à la sépulture des indigents, à nourrir les orphelins, les vieillards [...]. Nous sommes une assemblée de frères. Frères par droit naturel, appartenant à une Mère commune. Et vous, vous êtes trop peu hommes puisque vous n'êtes pas des frères pour nous ! »

« Telle, notre réunion du matin. Le soir, c'est un souper, une agape ; le chant, la glose sur un passage de l'Écriture, et l'on voit bien à la manière dont chacun parle que personne n'a beaucoup bu. Il semble que nous ayons pris, non un repas, mais une règle...

L'assemblée des chrétiens serait à juste titre regardée comme illicite si elle avait quelque ressemblance avec celles que l'on doit condamner, si on pouvait lui adresser les mêmes reproches qu'aux factions. Mais une telle réunion d'hommes honnêtes, pieux, chastes, n'est pas une faction, on doit l'appeler *sénat*, comme celui que Cinéas admirait. » [Cinéas était ministre de Pyrrhus en 279 avant J.-C.]

Tertullien continue : « Ils [les chrétiens] ne se mêlent à rien, ne font pas aller le commerce ». J'avoue que si tout le monde vivait à la manière de Tertullien beaucoup de commerces s'arrêteraient... Si les femmes s'habillaient comme il le veut dans le *De Cultu feminarum*, bien des boutiques fermeraient. Tertullien critique le luxe féminin, depuis certain ornement des pieds jusqu'aux cheveux par lesquels leur patriotisme ne se montrait guère puisqu'elles empruntaient la chevelure blonde des femmes de Germanie.

Tertullien se fait l'idée d'une société ascétique, selon l'idéal montaniste : « Nous usons des choses », dit-il, « mais nous en réglons l'usage ; nous sommes comme des navigateurs, des soldats » (plus tard il dira le contraire et rejettera le service militaire, il aura tort) ; « nous sommes des laboureurs, nous vivons avec vous. Les chrétiens remplissent toutes les professions, ils sont même employés par les empereurs, qui les trouvent plus fidèles... Torpacion, le procureur de Sévère, était chrétien ; chrétien aussi le banquier Carpophore » (un nom heureux, prédestiné pour un banquier : Carpophore signifiant *porte-intérêt*). « Il n'y a que les commerces honteux que nous ne faisons pas marcher »... et il énumère des professions innombrables.

Enfin, Tertullien arrive aux philosophes, au chapitre 46. Il a particulièrement soigné la fin de l'*Apologétique*. Il est celui des Pères qui a le moins platonisé. Il affecte un certain dédain pour la philosophie : *Philosophus gloriae animae*, dit-il.

En face des horizons nouveaux, des idées nouvelles, il semble dire : « Sauvons-nous avec le germe de la foi que nous avons reçue ; gardons l'étincelle de vérité ». Si les apôtres avaient pensé ainsi, ils auraient pris le ferment et ne l'auraient pas mêlé à la pâte. Ils auraient gardé la lumière pour eux, quitte à l'étouffer, de peur de la compromettre.

L'École d'Alexandrie, au contraire, a craint de s'isoler. Elle voit les choses qu'elle peut accepter. Elle sent qu'elle a la vérité ; que cette vérité possède assez de vitalité pour absorber dans son unité toutes les vérités fragmentaires éparses dans le monde. Elle a foi en ce qu'elle représente.

Ces deux Écoles se soutiennent l'une l'autre. L'École de Tertullien frappe, terrifie, renverse l'âme engourdie. Clément d'Alexandrie [né à Athènes vers 150, lettré chrétien qui cherche à harmoniser la pensée grecque avec le christianisme, apologiste, mort vers 215] montre les choses qui peuvent servir d'introduction. La philosophie lui semble comme les propylées du grand Temple taillés dans le plus beau marbre de Paros.

Des deux côtés il y a danger de tomber dans l'excès. On le voit par Origène. « Cher Docteur, lui aurait dit Tertullien, vous comprenez trop de choses. Vous voulez convertir Satan en adorateur du vrai Dieu ». Origène s'est écarté par trop de largeur, comme Tertullien par trop de réserve.

La Lettre d'Origène sur le martyre [*Exhortatio ad Martyrium*, écrite en 235] n'est pas moins belle que l'*Exhortation aux martyrs* de Tertullien [*Ad Martyres*, écrite en 197]. L'un appelle le martyre comme un but désiré ; l'autre sourit à la mort envisagée depuis

longtemps. Ces deux natures d'âme subsistent, nous les voyons de près, et nous les condamnons.

*

Pour Tertullien, qu'est la philosophie ? Elle n'est pas *introduction*, mais *obstacle* à la vérité.

Celse qui tient absolument le langage de M. Havet dans le deuxième volume des *Origines du christianisme*, prétend prouver que toute vérité avait été connue et mieux dite par Platon, [qu'] il s'agit d'une compilation, vrai travail de géant... – « Quand même ce serait vrai, répond Tertullien, quelle main a séparé le vrai du faux ? Comment des vérités ensevelies dans la stérilité sont-elles devenues fécondes ? »

Celse accuse les chrétiens de plagiat, d'attirer à eux la philosophie par le dogme. Tertullien prend exactement le contrepied de cette accusation : « C'est vous qui êtes des plagiaires. C'est vous qui avez empiété sur le dogme ! »

A cette époque, Jules l'Africain [ou Jules le Lybien, écrivain chrétien de langue grecque, auteur d'une chronique de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à son temps, né vers 160, mort vers 240] démontrait l'Antiquité, la priorité des juifs et des Écritures. C'était tenir le langage que les prêtres d'Égypte avaient tenu à Platon : « Vous n'êtes que des enfants ! Vous n'avez ni l'antiquité de la science ni la science de l'Antiquité. Vos lois, vos croyances sont des filets d'eau que vous avez détournés. Tout vient de nos livres sacrés ; la philosophie n'a pas fait autre chose que de dérober la vérité pour la corrompre ! »

Voilà la thèse que Tertullien croyait avoir démontrée triomphalement. Il serait plus convaincant de faire ressortir les harmonies de la foi et de la raison. *Le christianisme est une religion divine* qui a pris tout ce qui est humain pour l'élever et l'embellir.

Tertullien met en valeur la simplicité de la vérité, tandis que Platon disait qu'il ne faut pas la communiquer aux esprits incapables de la porter. « Le plus pauvre des artisans connaît Dieu et le montre dans sa vie », reconnaît Tertullien.

S'il a raison de dire que tout ce qui est vrai dans la philosophie vient de Dieu, il a tort de dénigrer les grands génies grecs. La thèse est trop absolue.

*

Dans un chapitre sur la résurrection, ce dogme qui avait scandalisé l'aréopage, Tertullien n'est pas assez spiritualiste. Il ne conçoit pas l'immortalité sans la résurrection : l'âme ne peut rien souffrir sans la chair qui la stabilise. Il parle de la métempsycose, du feu de l'enfer qui ne consume pas ce qu'il brûle et rend la vie à ce qu'il détruit...

Le dernier chapitre veut prouver l'immortalité des supplices contre les chrétiens... Libanius l'a bien compris. « Je t'en prie », écrit-il, « ne va pas multiplier nos ennemis par la persécution ».

« Que nous donnez-vous ? » dit Tertullien « des supplices. C'est ce que nous cherchons. Vous nous détestez, pourquoi ? – C'est qu'un vaincu n'aime pas à regarder son vainqueur... Vous admirez les philosophes qui ont méprisé la mort en espérant une vaine récompense ; la gloire que nous espérons est réelle... Et vous nous traitez d'insensés !... »

La fin est tout à la gloire des martyrs.

« Magistrats excellents, que le peuple trouve bien meilleurs encore si vous lui immolez les chrétiens, vos barbaries sont faites pour prouver notre innocence et c'est pourquoi Dieu les permet... Vous n'obtiendrez rien avec vos raffinements de cruauté, parce que c'est là un attrait pour nous. Plus vous nous moissonnez, plus nous nous multiplierons ; et le sang des martyrs devient une semence de chrétiens... »

Puis Tertullien fait ressortir la différence entre la nature et la grâce. Il termine ainsi : « Les jugements de Dieu sont contraires à ceux des hommes, quand vous nous condamnez, Dieu nous absout ! »

C'est ainsi que Tertullien réfute les différentes objections que soulevait le christianisme. En les réfutant, il nous fait entrer dans la vie intime des chrétiens de cette époque.

VII – Saint Zéphyrin et saint Calliste

Les deux dernières leçons essayaient de vous donner une idée de l'apologétique de Tertullien, de ce langage noble, fier, plein de dignité, avec lequel il termine la *Lettre à Scapula* : « C'est Dieu que tu as devant toi et tu ne peux rien contre Lui ».

L'ensemble des ouvrages de Tertullien ne montre pas seulement l'extraordinaire activité de cet esprit dont l'éloquence impétueuse peut aller jusqu'au sophisme, mais il témoigne encore de la vie de l'Église.

La société chrétienne ressemble toujours à ces Israélites ramenés par Néhémias et Zorobabel qui se mettent à rebâtir Jérusalem en même temps qu'ils la défendent, tenant la pioche et l'épée pour agir à la fois à l'extérieur et à l'intérieur.

Contre les gentils, contre les hérésies, l'Église dresse la fortification du *dogme*, en même temps que l'édification de sa *morale* et de sa *spiritualité*.

Les ouvrages de l'apologiste, comme tous ceux des Pères, se rapportent à ces trois mouvements : convertir les gentils, combattre les hérétiques, rendre la doctrine pratique et moins pénible.

Au point de vue historique Tertullien nous révèle les embarras de l'Église. C'est d'après lui que je voudrais aujourd'hui vous montrer les soucis d'un pontife de Rome au début du III^e siècle.

Depuis 199, selon l'origine la mieux prouvée, jusqu'en 217, saint Zéphyrin [pape de 199 à 217] occupa le Saint-Siège, comme successeur de saint Victor [pape de 189 à 199] ; et de 217 à 222 il eut pour successeur son archidiacre, son bras droit, saint Calliste [pape de 217 à 222]. Ces vingt-trois années peuvent être considérées comme un seul et unique pontificat, dont les traces glorieuses ont éclipsé le prédécesseur [de saint Zéphyrin] et le successeur de saint Calliste.

Tertullien nous permet d'apprécier la vigoureuse défense qui faisait besoin à l'Église, contre les hérétiques. S'il fallait lui décerner un titre, je n'en trouve pas de mieux approprié que celui donné par le savant protestant Néander, à son étude sur Tertullien : *Antignostikos*.

Il faut lire le *Traité contre Marcion*. Bossuet l'a étudié, s'en est pénétré, y a emprunté. On publiait alors les *Lettres* du Docteur africain, sous le titre *Tertullianus praedicans*, et Bossuet y fit son éducation. Marcion, le plus subtil des gnostiques, le plus spirituel, véritable Protée dans sa forme insaisissable, mettait la science au-dessus de tout ; l'idéalisme religieux au-dessus du dogme. Tertullien s'applique à rabaisser cette science exaltée par les gnostiques.

Les philosophes mettaient la connaissance au-dessus de l'action : Tertullien délaisse le savoir au profit de l'agir. Selon lui, l'âme humaine, bonne dans ses aspirations, est dévoyée par la philosophie... « La dévotion se volatilise », disait Madame de Maintenon ; Tertullien aurait bien parlé ainsi en face des subtilités gnostiques. Comme saint Thomas [l'Apôtre], il veut voir, toucher ; il lui faut palper le

divin comme un fait devant lequel le savant et l'ignorant marchent de pair ; l'extase montaniste, c'est [aussi] cela.

Les miracles sont dans le caractère de Tertullien : c'est l'action de Dieu perpétuellement sensible, la foi doit être étayée sur ces choses extraordinaires. Les ouvrages de Tertullien montrent l'intensité de la lutte contre la gnose, la fausse science ; contre cette philosophie qui altère la religion, contre Marcion, le plus répandu des gnostiques.

*

Une autre classe d'hérétiques contre lesquels les Pères ont beaucoup écrit, ce sont les *Unitaires* ou *Antitrinitaires*, qui rejetaient la Trinité au nom de l'Unité de Dieu. C'était un moyen d'atteindre la foi constante de l'Église en ses deux dogmes fondamentaux : la Trinité et l'Incarnation, si étroitement liés qu'on ne peut discuter la divinité du Christ sans discuter la Sainte Trinité.

On ne peut établir ce qu'est le Verbe sans parler de ses rapports avec le Père et le Saint Esprit. Quoique le langage théologique ne fût pas encore fixé, il était facile de constater la foi de l'Église dans les écrits et dans la confession des martyrs.

Pline le Jeune dit que les chrétiens adorent Jésus-Christ ; Celse leur reproche d'adorer un homme...

On pourrait également s'en rapporter à la liturgie. La formule du baptême indique l'antique croyance : « *Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit* ». Ils sont trois, mais l'acte est accompli en un seul nom – « *in nomine* » – parce qu'il n'y a qu'une autorité, une seule puissance, une seule action régénératrice.

Unité d'un côté, pluralité de l'autre, la doctrine est claire, précise, mais la langue théologique n'est pas encore formée. Saint Athanase [né en 297, figure majeure du concile de Nicée en 325, évêque d'Alexandrie de juin 328, à sa mort en mai 373, Père et Docteur de l'Église] n'a pas encore dit : *Le dogme de la Sainte Trinité : trois personnes en une seule nature. Le dogme de l'Incarnation, c'est une seule personne et deux natures.*

Cela ne s'est dégagé que lentement, par une pénible élaboration des formules philosophiques. Il a fallu fixer des termes qui souvent étaient pris l'un pour l'autre. L'histoire du dogme de l'Incarnation est celle d'une lutte autour d'un certain nombre de mots comme : l'essence, l'hypostase, la personne, pour les faire passer à l'application aux données de la foi.

Voilà l'établissement des formules scientifiques du dogme. De là, pendant deux siècles, un perpétuel esprit d'examen, un travail incessant ; rien ne ressemble moins à l'immobilisation. C'est la vie, la recherche ardente, passionnée, du « pourquoi ? » de « l'au-delà ». Parfois, on voudrait se limiter, se renfermer dans un cercle qui donnerait [une] certaine satisfaction ; mais non : Marche ! Marche !... rien ne satisfait... Dans l'Église de Dieu – comme partout – cela est !

Les principaux antitrinitaires ou unitaires sont les gnostiques dont le centre est à Rome, Rome à quoi tout aboutit déjà ! Le mouvement est surtout *unitaire*. « Il faut sauver la monarchie », dit Sabellius [prêtre chrétien d'origine lybienne, installé à Rome au III^e siècle].

Comment s'y prendre ? Il y a deux manières. On peut d'abord nier la divinité du Christ, ce que firent Théodote [disciple de Valentin] et Artémon [ou Arthémas qui affirme de

Jésus n'est qu'un homme divinisé] . Puis, il faut introduire la philosophie, le syllogisme, en éliminant tout ce qui ne peut s'accorder avec l'unité de Dieu affirmée par les saints Livres. On supprime l'Incarnation, on la remplace par une apothéose ; ce n'est plus une personne divine qui se fait homme, c'est un homme qui s'élève jusqu'à Dieu. Ainsi procède la première série des antitrinitaires.

Il est une autre manière de sauver l'unité de Dieu. On dira qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que ce Dieu s'est incarné et a souffert ; de là le nom de *Patripassiens* [hérésie trinitaire] donné aux adeptes de Praxéas [connu par l'ouvrage *Adversus Praxean* de Tertullien] qui enseigne cette doctrine. « Le Père est Père relativement à la création, disait Noët [prêtre hérésiarque du III^e siècle ayant vécu à Éphèse et à Smyrne], et il est Fils relativement à l'Incarnation ».

Sabellius, le plus philosophe de tous, ne voyait dans les trois personnes que différentes manières d'existence : relativement au monde créé, Dieu est le Père ; relativement au monde régénéré, Dieu est le Fils ; relativement au monde sanctifié, Dieu est le Saint Esprit. Ce ne sont pas des personnes, mais des modalités.

Il y a là pour la philosophie, qui veut tout soumettre à la raison, des choses difficiles à concilier. C'est pourquoi vous trouverez parfois dans les Pères de cette époque, surtout en Occident, le mépris de la philosophie qui a introduit toutes les erreurs, et qui est venue troubler le cours limpide de la foi.

*

D'autres difficultés étaient créées autour du Souverain Pontife, par le montanisme. C'était un esprit plutôt qu'une hérésie. Un esprit rigoriste et quiétiste un peu comme [celui de] Port-Royal [du jansénisme en France au XVII^e et XVIII^e siècles] et que nous avons déjà trouvé dans le *Pasteur* d'Hermas.

Tertullien est le modèle de cet esprit rigoriste qui a suscité plus d'un danger à saint Zéphyrin et à saint Calliste. Il s'y était jeté dans l'ardeur de sa lutte contre les gnostiques, qui se distinguaient par le laxisme. Il reconnaît sa violence dans un de ses plus beaux traités de morale : *De la patience* [*De patientia*, 202-203] où il dit d'une manière charmante qu'un des motifs qui l'ont porté à écrire sur cette vertu qu'il pratique si peu, est de se faire honte à lui-même.

Sa polémique est empreinte de cet esprit, il triomphe dans l'intransigeance absolue et par là est conduite à toutes sortes d'excès. Est-ce une déception qui l'a fait montaniste ? Saint Jérôme dit que pour avoir eu maille à partir avec le clergé de Rome, Tertullien s'est jeté dans le montanisme ; je n'en crois pas un mot. Ce qui l'a conduit à cette chute, c'est la pente dangereuse de son esprit qui portait toutes choses à l'extrême.

Venu à Rome, il a dû sentir ce qu'aurait éprouvé un vieux moine de Cluny ayant vécu dans un monastère petit et modeste et qui verrait ce monastère devenir un palais, une ville, le foyer d'une société immense. L'Abbé permet des améliorations, un pain mieux fait, une tonsure délicatement rasée... Le vieux moine se souvient du temps où on lui écorchait la tête, où l'on vivait d'une poignée d'herbes et de racines mais avec le cœur joyeux, et il trouve que le progrès est une corruption. Il perd l'esprit de charité, au fond de son cœur il condamne au nom de l'ascétisme ces choses nouvelles. Il n'entre pas dans l'esprit de Pierre le Vénérable [né en 1092 ou 1094 en Auvergne, 9^{ème} abbé de Cluny d'août 1122 à sa mort le 25 décembre 1156] et devient morose.

*

Ainsi, la société chrétienne grandissait. En même temps qu'il fallait creuser des cimetières, de nouvelles galeries pour les morts, les conditions changeaient pour les vivants, et Tertullien ne voulait pas admettre cela : « Vous êtes des corrupteurs, des relâchés », criait-il.

Venu à Rome dans cette disposition, il ne comprend pas le pouvoir modéré de la papauté ; l'attitude bienveillante, la largeur d'esprit des pontifes qui voient de haut et pénètrent loin. Il n'y voyait que ce que les protestants appellent : l'Église ouverte aux multitudes inconverties. Le pardon que Calliste accorde à certaines fautes dont on faisait pénitence toute une vie, irrite Tertullien : « Ce n'est pas pardonner, s'écrie-t-il, c'est livrer ».

Selon lui, la parabole de l'Enfant prodigue ne doit pas s'appliquer aux chrétiens : c'est le juif ou le gentil qui entre dans l'Église, voilà celui qu'on accueille à bras ouverts et non pas le chrétien déchu par le péché. L'épisode de la femme coupable à qui Notre Seigneur pardonne, « non, cela ne doit pas être ! » ; les montanistes l'ont effacé de l'*Évangile de saint Jean*.

Avec ce rigorisme outré, Tertullien engage l'âme de l'Église à différer le baptême, parce qu'elle ne peut répondre de la fidélité constante. Cette pensée terrorise, on recule la réception du Sacrement de la régénération jusqu'à l'heure de la mort... « Tant mieux, dit Tertullien, si l'on savait ce qu'est le baptême, de quel poids il pèse sur la vie, on considérerait comme plus grave de le recevoir que de le remettre... »

Il y a là-dedans du Port-Royal, de l'Arnauld [du jansénisme] outrés. Aussi Tertullien s'exaspère-t-il du libéralisme de saint Calliste ; il a des cris de fureur, d'indignation, des larmes, des lamentations comme sur une ruine, dans le traité [sur la pudeur écrit par Tertullien après l'an 212] *De Pudicitia* [et aussi] dans celui *Du Jeûne* [*De jejuniis*, écrit par Tertullien après 213]. Il est très amer et prétend imiter saint Paul. « La *Première Épître aux Corinthiens*, assure-t-il, n'est pas écrite avec de l'encre, mais avec du fiel ». Il justifie ainsi ses violences contre l'Église de Rome.

Un homme – comme saint Zéphyrin ou saint Calliste – qui établit une distinction entre le précepte et le conseil, entre le péché véniel et le péché mortel, ne peut qu'irriter Tertullien et il le traite de « funambule de la pureté ».

Ce n'est pas de cet esprit-là que peut être faite la papauté ! Elle étend les bras, elle ne les referme pas.

Cet esprit [montaniste] est difficile à combattre.

Je rencontrai, il y a peu de temps, un homme très droit, n'ayant absolument rien à se reprocher. Me parlant d'un autre homme revenu à Dieu après certaines erreurs, il me disait : « Il est impossible que Dieu pardonne certaines fautes ! » Et j'étais effrayé de voir l'exaltation avec laquelle il parlait. Il fallait que cet homme crût à son impeccabilité, ou bien qu'il y eût en son cœur une goutte acide, une tristesse non acceptée, non offerte, une de ces choses qui raidissent pour toujours ; ou bien il fallait qu'il eût souffert de quelque chose sans l'avoir pardonnée... Il y avait là un mystère terrible. Ce cœur intègre, inattaqué, qui refuse le pardon laisse une impression d'effroi : il sort de la condition humaine, il ne se connaît pas ou bien il est amené à une impassibilité qui fait mal, parce qu'on y sent l'excès de la souffrance...

*

Saint Zéphyrin et son archidiacre Calliste étaient à peine connus par quelques mots du *Liber Pontificalis* quand leur histoire fut mise en lumière, en 1854, par la découverte d'un livre dont la critique protestante s'est armée : le livre des *Philosophoumena*. Les huit premiers livres racontent l'histoire du christianisme, sans donner rien de nouveau, sauf quelques renseignements sur les gnostiques. Puis l'auteur arrive à ce qu'il appelle « la plus subtile, la plus diabolique des hérésies, celle de Zéphyrin trompé par Calliste et de Calliste trompant Zéphyrin ».

On sent là un homme qui plaide pro *domo suo*, quelqu'un qui doit être assis dans une chaire rivale de celle du Souverain Pontife ; une sorte d'anti-pape ; selon le Docteur Doellinger, à coup sûr, un prêtre révolté contre Rome. Il déplore que tout le monde le quitte pour aller à un autre, à Zéphyrin, à Calliste...

Cet homme, ce prêtre qui élève chaire contre chaire, qui est-il ? Cette question est des plus controversées. On a d'abord nommé Origène, cette opinion est aujourd'hui universellement abandonnée. Est-ce un prêtre romain dont la science a jeté une vive lumière, le prêtre Caius ? Ceci a été soutenu. Est-ce Tertullien ? Bien des choses permettraient de le croire [...].

Cette hypothèse peut être combattue, car si l'auteur a l'esprit de Tertullien, il n'en a pas du tout le style.

Est-ce Novatien ? Le fauteur de l'hérésie effroyable qui refusait tout pardon à certains péchés. – On peut le soutenir [ordonné prêtre par saint Fabien – qui sera pape de janvier 236 à janvier 250 –, Novatien n'admet pas la réintégration des *lapsi*, ces repentis qui avaient apostasié ; lors de la persécution de Dèce durant l'année 250, il y a eu une vacance du siège épiscopal de Rome qui a cessé avec l'élection de saint Corneille en mars 251 ; Novation trouve trois évêques qui acceptent de le sacrer ; un synode regroupant soixante évêques se réunit alors à Rome pour valider l'élection de saint Corneille et excommunier Novatien qui quitte Rome en 253].

L'opinion [...] qui attribue les *Philosophoumena* à saint Hippolyte a pour elle des indices [...], mais non des preuves [...].

[Hippolyte (~170-235), originaire d'Alexandrie, prêtre exégète et philosophe qui partage les idées de Tertullien en matière morale ; il s'oppose au pape saint Zéphyrin et tente de lui succéder en se faisant désigner évêque de Rome par ses partisans ; mais saint Calliste est régulièrement élu pape en décembre 217 et Hippolyte ne sera jamais reconnu comme évêque de Rome ; il s'affronte gravement avec le pape Calliste ; durant le pontificat de Urbain I^{er}, Hippolyte se calme et il se réconcilie finalement avec le pape Pontien ; la persécution de l'empereur Maximin les exilera tous les deux en Sardaigne où ils vont mourir martyrs.]

La violence même de l'attaque est un motif de s'en défier. Le pape aurait été à la merci du banquier Carpophore et il aurait détourné à son profit de l'argent qui lui était confié... Il reste inexplicable que saint Calliste ayant si mal agi soit devenu l'objet du respect et des honneurs de la communauté de Rome. L'auteur du pamphlet attribue cette anomalie qu'il constate au talent de Calliste pour se faire valoir, à son esprit d'intrigue. Ceci est difficile à admettre car il y avait à Rome un *presbyterium* très sage ; et, si l'on peut induire en erreur la foule, il ne saurait en être de même avec le clergé, très délicat dans le choix des hommes qui entraient dans ses rangs. L'Église de Rome était déjà fortement organisée, on y comptait vingt-cinq paroisses.

*

Au cours des trois premiers siècles la société chrétienne a traversé différentes phases ; le paganisme eut aussi différentes physionomies. Le polythéisme de Maxime de Tyr n'est pas celui de Plutarque, celui de Plutarque n'est pas celui de Varron [né en 126 avant J.-C., mort en 26 avant J.-C., historien, philosophe, dit "le plus savant des Romains"]. Ainsi, il ne faut pas se représenter sous les mêmes traits l'époque antérieure à Constantin et celle qui a suivi.

Sous le pape Zéphyrin on mentionne la fondation d'un cimetière appelé *Le Cimetière* par excellence et commun à toute l'Église. Nous savons que l'Église a tout d'abord été reconnue comme société funéraire. Jusque-là il n'existait que des cimetières particuliers : le cimetière de Prétexât, sur la voie Appienne ; celui de Domitilla, sur la voie Ardéatine. Maintenant l'Église a grandi, elle possède une propriété collective, un cimetière commun.

Le cimetière donné par la *gens Cæcilia* fut consacré à la sépulture des souverains pontifes, jusque-là déposés près de saint Pierre, au Vatican. C'est une grande chose que la sépulture des papes, c'est le lieu vénérable par excellence. Lorsqu'un étranger comme Hégésippe [Juif palestinien né vers 115, mort en 180, dont le témoignage joint à celui de saint Irénée a servi à Eusèbe pour fixer la chronologie des premiers papes] cherche des preuves de la vérité de la doctrine il va visiter ces tombeaux. Un Irénée, un Tertullien, remontent par ces inscriptions toute la suite des papes depuis saint Victor I^{er} [pape de 189 à 199], saint Éleuthère [pape de 174/175 à 189], saint Soter [pape de 166 à 174/175], saint Anicet [pape de 155 à 166], saint Pie I^{er} [pape de 140/142 à 155], saint Hygin [pape de 136/138 à 140/142] ... jusqu'à saint Clément [pape de 88 à 97] ... enfin à saint Pierre [pape de 53 à 64 après avoir été évêque d'Antioche de 37 à 53].

Ce n'est pas là seulement une tradition matérielle, palpable de la succession des papes, de l'apostolicité de l'Église, c'est encore le gage et la marque des promesses mêmes de Dieu : « *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ». La tradition ne peut pas se considérer comme catholique en dehors de l'assistance de Jésus-Christ et de l'Esprit Saint : « *Je serai avec vous* », enseignant, prêchant, baptisant ; « *Vous serez mes témoins* », dans l'Esprit Saint, avec l'Esprit Saint.

Où est la tradition apostolique ? Là où se trouve la promesse de l'infaillibilité. On touche à la fois la réalité des promesses et la garantie contre toute erreur, lorsqu'on tient cette succession des papes.

A partir du III^e siècle, c'est-à-dire de saint Calliste, seizième pape, les pontifes romains furent enterrés dans le cimetière qui porte le nom de ce pape.

En 1854, M. de Rossi a retrouvé ces sépultures, avec quelques inscriptions mutilées et trop rares, qui ont permis de vérifier la suite des papes après saint Calliste : Urbain I^{er} [de 222 à juillet 230], Pontien [de juillet 230 à septembre 235], Anthère [de novembre 235 à janvier 236], Fabien [de janvier 236 à janvier 250] », Corneille [de mars 251 – son élection a tardé en raison de la persécution de Dèce – à sa mort en exil et en prison en juin 253].

Ce cimetière prouve la condition nouvelle de l'Église, ses rapports officiels avec l'État.

*

Les lois disciplinaires de saint Calliste doivent être rappelées. Il veut que le pardon soit accordé aux péchés regardés comme irrémissibles, les péchés contre le sixième commandement.

Tertullien voulait que ces pécheurs n'aient rien à attendre de l'Église que l'éternelle publicité de leur déshonneur, par une pénitence perpétuelle. Il oubliait que le pouvoir de lier et de délier fut accordé aux apôtres et se scandalise du pardon accordé par le pape. Il a même une pensée protestante quand il dit : « Tout ce que perdra la sainteté, l'autorité le gagnera ». Il met l'autorité au-dessus de tout.

Saint Calliste rappelle la parabole de l'ivraie et du bon grain [Mt 13, 24-30 et Mt 36-43] ; parabole qui déplaît à l'auteur de *Philosophoumena* ; [alors que dans la parabole] bons et méchants sont confondus jusqu'au jour du jugement. L'Église est comme l'Arche de Noé – les animaux purs avec les animaux impurs, les loups, les corbeaux, avec les chèvres et les agneaux –. Quand on réclame contre ce libéralisme : « Qui êtes-vous, pour juger les autres ? », répond saint Calliste.

Tout cela le montre comme une grande âme, un esprit large, l'esprit de l'orthodoxie chrétienne. L'auteur des *Philosophoumena* se condamne lui-même dans les reproches qu'il adresse au souverain pontife, et qui font ressortir la clairvoyance du pape.

« Qui êtes-vous, pour pardonner ?, dit le pamphlétaire, et au nom de qui pardonnez-vous ? Avez-vous fait quelques miracles ? ressuscité des morts ? C'est par-là que vous montrerez que l'Esprit Saint est en vous ». Alors, c'est la négation de toute autorité. Calliste répond fort bien : « C'est le pardon de Dieu appliqué par une main humaine. Notre Seigneur agit par la main d'un ministre ».

Vous avez ainsi une idée des questions engagées entre le montanisme et la papauté.

La physionomie des souverains pontifes se dessine nettement avec cet esprit large [...], que nous retrouverons [Tome 6, chapitre XVII] dans Saint Grégoire le Grand [Grégoire I^{er}, pape de septembre 590 à mars 604]. Le décret qui admet certains pécheurs à la pénitence a beau exciter l'indignation de Tertullien, ce décret est reçu partout et l'autorité du pontife de Rome est universellement reconnue.

Dans la question des mariages défendus par la loi romaine, tel que celui entre une personne de famille sénatoriale et un affranchi, Calliste se prononce encore dans le sens large et déclare ces mariages valides devant Dieu.

Vous voyez les difficultés qui surgissent dès lors et le poids des embarras qui pesait sur un pontife romain du III^e siècle. Il y a là quelque chose de consolant ; vous apprécierez l'esprit qui conduit l'Église et reconnaissez la vitalité dont elle a toujours fait preuve.

*

Je voudrais maintenant dire à mes jeunes auditeurs quelques mots, bien simples, sur la fête de Noël.

Je ne les verrai plus d'ici trois semaines et je voudrais leur laisser une pensée, parce que j'aime bien leurs âmes.

L'Évangile d'aujourd'hui doit aller à leurs cœurs... « *Sous le règne de Tibère César, de Ponce Pilote, d'Hérode [...], le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert...* » [Lc 3, 1 et 3, 3].

L'Esprit de Dieu fait toujours entendre sa parole ; sous n'importe quel gouvernement il y a toujours des hommes qui n'ont pas d'autre idée que de se dévouer, de se consacrer, se donner pour communiquer la parole de Dieu ; pour la faire vibrer dans les cœurs. Pour la traduire, l'exprimer, la faire retentir... Et j'espère bien que les cordes qui doivent être vibrantes sont là, dans vos cœurs !

La fête d'hier, la fête de l'Ordination, affirme la perpétuité du sacerdoce, montre bien que la parole de Dieu retentit toujours au fond des âmes : cela a été, cela est, cela sera jusqu'à la fin des siècles...

Qu'est la parole de Dieu ? – L'Évangile nous le dit : « *Une voix crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers...* » [Lc 3, 4 ; Is 40, 3].

Qu'est-ce que Dieu ? Dieu, c'est Notre Seigneur, c'est quelqu'un qui veut venir... Il faut se le représenter ainsi, tel que les prophètes nous le montrent, avec la parole *Ecce venio !* parole dite de plein cœur, avec le désir de venir dans l'âme humaine.

C'est le désir du missionnaire qui voit les peuples plongés dans les ténèbres : « *O Sion, ton Dieu va régner sur toi !* » [Mt 21, 5] – veut régner sur vos âmes, non seulement comme un roi, mais comme un ami, un ami plein de tendresse. Voilà la volonté de Notre Seigneur !

« *Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu* » [Is 40, 5]... Non seulement toute chair le verra, mais tout homme le sentira, le possédera, le tiendra au fond de lui-même. C'est la volonté de l'Incarnation : *Ecce venio*, voici que je viens pour être à toi, pour être immolé pour toi, pour descendre jusqu'en toi...

La descente de Jésus sur la terre n'est que le commencement de cet abaissement plus grand qui le met en nous, comme dans un tombeau d'où sort la vie... Il faut entrer courageusement dans cette pensée.

Ce que je crains le plus pour un jeune homme – parmi bien des choses qui empêchent la venue de Notre Seigneur dans son âme – ce que je redoute le plus, c'est qu'il passe devant ces questions sans vouloir les approfondir, qu'il passe outre... Il se dit bien : « Oui, je ne suis pas à Dieu, je sens ma foi s'affaiblir, ce n'est peut-être plus qu'une petite veilleuse, une étincelle... » et il ne se demande pas pourquoi ?

En ceci, les hommes sont plus lâches que les femmes ; si une question éveille la tristesse, ils ne cherchent qu'à y échapper ... Il faut rendre « ce sentier plus droit », il faut secouer cette lâcheté, le pire de tous les obstacles !

Notre Seigneur est toujours le Dieu à venir, le Dieu qui n'est pas venu, le Dieu qui est au milieu de nous et que nous ne connaissons pas... Rester ainsi est odieux ! Il faut saisir toutes les occasions de se dire : « En quoi ce sentier n'est-il pas droit ? »

Si vous trouvez une petite infidélité, quelque chose qui puisse être amélioré, je supplie vos chères âmes (si petite que soit cette chose), d'y mettre la main et de tenir fidèlement cette résolution !

Notre Seigneur vient dans la simplicité...

L'impression la plus triste que j'aie en face d'un jeune homme est, sans aucun doute, quand je le vois livré à certaines passions qui le jettent au-dessous de l'homme ; mais je crains tout autant celui qui est tortueux dans ses voies, qui s'habitue à mentir aux autres et à soi-même. En lui rien n'est plus vrai, franc, ouvert. Le jeune homme doit être droit, il doit soutenir les yeux qui plongent jusqu'au fond de son âme, parce qu'il n'a rien à cacher.

« *Toute montagne sera comblée* » [Is 40, 4]. Les hommes d'un certain âge verront ici un blâme de l'orgueil, mais je ne crains pas un peu de fierté chez un jeune homme ; j'aime à lui voir une certaine présomption, une tendance à viser trop haut... La vie en rabattra assez, avec ses perpétuelles déceptions non seulement des choses mais de nous-mêmes... On a très vite appris à ne pas compter sur ses meilleures résolutions. On en est assez humilié...

Ayez de hautes prétentions, je ne crains pas un peu d'orgueil à votre âge. Plutôt que des montagnes à aplanir, je crains d'avoir des vallées à combler. Oh, ces vallées ! c'est-à-dire cette lâcheté qui fait de la vie une perpétuelle lacune, une vie molle, inutile, une vie perdue, dont les pensées vont je ne sais où...

Notre Seigneur n'est pas là. L'esprit de l'Incarnation n'est pas là... « L'Incarnation est une œuvre difficile, c'est le labeur de Dieu », voilà de quel esprit vous êtes. Notre Seigneur veut racheter les âmes, mais nous avons aussi à racheter *notre* âme...

Il faut donc mener une vie agissante, mettre la main à l'œuvre et se confondre du peu qu'on a fait jusqu'à présent. Alors, bientôt on sentira que la vraie joie est à se dévouer, à se rendre utile, à faire une chose même un peu pénible parce que ceci est en harmonie avec les nobles facultés de l'âme.

Une fois la vallée comblée, « *toute chair verra le salut de Dieu* » [Lc 3, 6]. Ce sera une force plus grande, sinon une émotion qui remue ; cette émotion que l'on attend et qui éloigne beaucoup d'hommes de la communion, parce qu'ils craignent de ne pas l'éprouver ou de la voir passer...

Mon Dieu, l'émotion ne viendra peut-être pas, mais la volonté restera, cet indéfinissable qui ne permet pas d'être tranquille dans une vie où l'on avale les fautes comme l'eau. Un remords qui aiguillonne [peut aider à] sortir du mal. N'y aurait-il que cela : une volonté plus ferme, un remords plus aigu, ce serait un grand fruit de la sainte communion.

Toute âme verra Dieu au fond de son cœur. La chair de Notre Seigneur redressera la nôtre, nous rendra notre dignité ; nous fera plus confus de nous-mêmes, et aussi plus courageux.

J'engage donc les chers jeunes gens à préparer cette semaine « les voies de Celui qui doit venir ». Leur âme et leur chair se ressentiront de sa présence ; leur chair dans la pureté ; leur âme dans l'élévation des pensées, dans un désir plus grand, une appréciation plus vraie des valeurs élevées qui établissent un lien de parenté entre Dieu et l'homme, qui font du jeune homme un vrai fils de Dieu cherchant et voulant sa véritable fin.

Voilà, mes chers enfants, ce que mon cœur m'a inspiré de vous dire pour vous presser de préparer les voies à votre Sauveur, au Dieu que vous devez voir, que vous devez recevoir...

VIII – L'Église d'Alexandrie – Origène

J'ai essayé de vous transporter à Rome... Pour avoir un point de vue universel sur n'importe quelle époque de l'Histoire, qu'il s'agisse des premiers siècles, du Moyen Age ou de l'actualité présente, c'est toujours à Rome qu'il faut se transporter.

Saint Zéphyrin et saint Calliste nous ont paru comme deux personnages en un seul, le premier étant dirigé par le second...

Nous avons vu la situation critique de l'Église, situation pleine de dangers. L'Église au berceau est semblable à Hercule qui étouffe les deux serpents envoyés pour le tuer, elle doit combattre les gnostiques et les antitrinitaires.

Elle ne combat pas l'effort de l'esprit humain ; ce serait un point de vue court et faux de voir dans l'orgueil la source de toutes les hérésies. Non, le problème est plus complexe que cela. Certaines questions sollicitent les recherches légitimes de l'esprit humain, mais il y faut beaucoup d'humilité.

Certains, par une courte vue, esquivent la difficulté : ils nient la divinité du Christ. La Trinité devient facile à expliquer si, comme le dit Artémon, Notre Seigneur n'est qu'un homme divinisé. D'autres, acceptant la tradition qui affirme la divinité du Christ, le confondent avec le Père qui a souffert comme Lui, en Lui. D'autres voient dans les trois personnes différentes manières d'être de Dieu, relativement à la Création, à l'Incarnation et au gouvernement des âmes ; c'est la théorie du néoplatonicisme qui voyait dans le Christ le *Logos*, le démiurge, l'âme du monde répandue partout. Voilà les sectes antitrinitaires.

L'esprit même de Tertullien apportait une difficulté extraordinaire pour le gouvernement de l'Église. C'était un esprit puissant, net, violent, mais impitoyable ; plus fait pour conserver une minorité rétrécie que pour attirer et conquérir : ce ne sont pas les deux bras étendus du Christ !

On dit que la jalousie du clergé romain, envers lui, fut à l'origine de son schisme ; je n'en crois pas un mot. C'est un esprit qui accentue, qui pousse les choses à l'extrême, qui exclut, rétrécit, devient de plus en plus aigu. Il va du plus large au plus étroit, comme dans un espace anguleux, en quelque sorte. Un tel esprit est dangereux pour l'Église. La papauté qui a souffert du schisme de Novatien [qui fait erreur sur le pouvoir d'absoudre le péché] tend la main à ceux qui sont tombés ; et le concile de *Gangre* [en l'an 225, dans cette ville de Paphlagonie entre la *Bithynie* et le *Pont*, au sud de la Mer Noire et au Nord de la Galatie], le premier avant *Nicée*, anathématise les erreurs rigoristes de Tertullien.

« Dans Pierre, Notre Seigneur a désarmé tous les soldats », disait Tertullien. Le concile condamne cette erreur qui interdit la profession des armes, comme bien d'autres. Sur la parole de Jésus : « *Si quelqu'un aime son père et sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi* » [Mt 10, 37], Tertullien fondait le mépris des parents ; le concile condamne ce faux mysticisme qui oublie l'honnêteté.

Tertullien fermait aux riches l'entrée du paradis ; deux décrets du concile condamnent cette erreur en déclarant que les richesses sont un moyen de salut et non un obstacle. Tertullien, en voulant établir la supériorité de la vie religieuse, supériorité très réelle, par la séparation, la privation, l'élévation de l'âme, arrivait à condamner l'institution divine du mariage ; le concile blâme cette erreur. Ainsi, en 225, le concile de *Gangre* ne trouvait pas d'erreurs plus pernicieuses que les erreurs prêchées par Tertullien et contre lesquelles déjà avait réagi la fermeté des papes.

Voilà, à peu près, l'ensemble de la dernière leçon.

*

Aujourd'hui nous abordons un autre terrain. Un terrain bien plus large, où l'on respire mieux et d'où l'on découvre un horizon plus étendu. Nous quittons Carthage pour nous transporter à Alexandrie, dans cette Égypte si riante qu'elle est une perpétuelle tentation pour les généraux romains sous Auguste [empereur de janvier 27 avant J.-C. à août 14 après J.-C.], Hadrien [empereur de août 117 à juillet 138] ou Aurélien [empereur de septembre 270 à septembre 275]...

« Prends garde de ne pas te faire l'idée d'être roi ! » Ce conseil de l'empereur était toujours utile. Alexandrie, capitale appelée par Eusèbe le « stade le plus grand, la carrière la plus en vue où luttent les athlètes de Dieu, par la parole et par le martyr »... On trouvait là l'indépendance et tout ce qui convenait à la vie.

Au commencement du Livre IV, Eusèbe s'y arrête. Il s'y plaît, ne peut plus quitter cette ville ; il ne cache pas sa prédilection et veut y dresser sa tente, y fixer sa demeure. Volontiers il dirait : « *Bonum est nos hic esse* » [« Seigneur, il est heureux que nous soyons ici » (Mt 17, 4)].

Effectivement, c'est une belle et grande ville, savante, et avec un cachet tout particulier. Mais c'est aussi, sous Septime Sévère, depuis 202, une des plus cruellement visitées par la persécution. Les temps y sont si terribles qu'un lendemain n'y paraît pas possible et chaque jour on attend l'Antichrist.

La communauté chrétienne d'Alexandrie est déjà fort nombreuse. Une tradition très suivie, que M. Renan n'a pas même songé à attaquer, en attribue la fondation à saint Marc. Cette communauté fleurit en pleine terre classique des superstitions, à côté du culte de Serapis [Dieu de l'ancienne Égypte] ; au sud-ouest d'Alexandrie, vous avez le grand Serapeum, sorte de séminaire de prêtres pour le culte de l'idole. Toutes les religions orientales y avaient leur temple ; c'était comme un immense musée. « Il n'y a pas de terre plus superstitieuse que l'Égypte », dit Clément d'Alexandrie.

Cette ville se piquait de science. Le plus beau quartier de la ville comprenait l'établissement fondé et doté avec tant de générosité par les Ptolémée [dynastie hellénistique qui règne sur l'Égypte de 323 à 30 avant J.-C.], enrichi par les César qui se faisaient un point d'honneur d'entretenir certaines Écoles. Claude [empereur de janvier 41 à octobre 54], érudit à son heure ; Hadrien qui aimait les curiosités, avaient aidé à la beauté des monuments. Il y avait là des promenoirs, des salles pour les cours. Des bourses richement dotées entretenaient professeurs et savants ; pour les étudiants qui voulaient se tenir au courant des sciences humaines : une « maison commune », ce que nous appellerions aujourd'hui des laboratoires pour les sciences physiques.

C'était une agglomération immense. Dans une lettre [voir tome 2, chapitre XI], Hadrien exprime sa surprise en arrivant à Alexandrie. La ville lui semble une bigarrure étrange ; je dirais volontiers « des stromates », des lambeaux d'étoffes de couleurs opposées... Il y a des adorateurs de Serapis, des juifs, des chrétiens ; c'est un amalgame, une confusion de toutes les croyances et de toutes les philosophies, une sorte d'abrégé de toute la tradition. Les systèmes les plus contradictoires y vivent côte à côte. La communauté chrétienne y comptait un évêque et des Docteurs.

La populace d'Alexandrie, extrêmement mobile, était de réputation sinistre. Lisez l'*Histoire* de Vopiscus ou plutôt Philon dans sa *Légation à Caius*, vous verrez ce qu'on pensait de cette multitude. Aussi la persécution y fut-elle horrible ; elle sévissait en 202, comme en bien d'autres lieux. Dans la foule des martyrs mentionnés par Eusèbe, certains attirent le regard et nous permettent de pénétrer dans la vie d'une famille chrétienne.

De ce nombre est saint Léonide, chrétien, non pas de naissance, mais converti et chef d'une famille nombreuse. Il avait sept fils. L'aîné, âgé de dix-sept ans, s'appelait Origène [né à Alexandrie vers 185, mort vers 253]. Des pères chrétiens envoyaient leurs enfants aux écoles publiques, pensant qu'un foyer chrétien suffirait pour réchauffer et entretenir la foi en leur cœur. Tel n'était pas le sentiment de Léonide ; il redoutait d'exposer l'âme de ses enfants et leur donnait lui-même l'enseignement, s'attachant surtout à former son fils aîné qui permettait de concevoir les plus belles espérances.

Que lui apprenait-il ? Tout ce qui était conforme au mouvement des esprits et aux besoins de la vie. Tertullien aurait dit : « Vous voulez de l'histoire ? Lisez le *Livre des Rois*. Vous voulez des poèmes ? Lisez les *Psaumes*. La sainte Écriture, toute seule, peut répondre à tous les besoins de l'esprit humain ». Ce n'était pas l'avis de Léonide ; il faisait parcourir à son fils tout le cycle des connaissances libérales que devaient posséder les jeunes gens bien nés de l'Empire romain, à cette époque : grammaire, rhétorique, philosophie, sciences, tout ce qui faisait l'objet des cours publics. Béryte [l'actuelle Beyrouth] avait alors une école de Droit romain célèbre.

Léonide, chrétien ardent jusqu'au martyre, formait son fils aux sciences profanes, il y ajoutait l'éducation religieuse qui n'était pas traitée comme une superfluité, mais avec le plus grand sérieux. Chaque jour, l'enfant apprenait et récitait par cœur des passages des Livres saints. Vous voyez que cette éducation n'avait rien d'exclusif et vous en saisissez le sens. Par une culture religieuse forte, quotidienne, l'ensemble des connaissances profanes qu'assimilait un esprit vaste devenait une préparation à l'étude de la science divine.

Ainsi, pour Origène tout prendra un rapport avec la science maîtresse des Livres saints. Comme Bossuet, frappé des beautés de la Bible y ramenait tout l'ensemble des connaissances, il dira avec Clément d'Alexandrie : « La philosophie est une servante à la disposition de la théologie ». Cicéron voulant former l'orateur exige qu'il soit un parfait philosophe, un excellent historien et qu'il possède toutes les sciences pour les faire entrer dans l'art oratoire, suivant ainsi l'idée d'Aristote dans sa *Rhétorique*. Le père d'Origène mettait toutes choses au service de la foi.

Origène avait l'esprit vif, ouvert ; saint Jérôme dira qu'il n'a pas eu d'enfance. Son avidité pour la science sacrée rappelle celle de [Blaise] Pascal pour les mathématiques ; on pourrait faire un rapprochement entre ces deux enfances. Toutes deux inspirèrent à la fois : admiration et crainte légitimes.

*

Il était là, cet Origène, cet enfant de dix-sept ans [vers l'an 202], il étudiait et il lui semblait que les mots désignant les choses, en signifiaient d'autres dans le langage de Dieu. Il *sentait* un double sens. Les mots désignaient les faits, et les faits étaient allusions à des idées que l'esprit chercheur de l'enfant se mettait à analyser. Et il questionnait son père au point de l'embarrasser.

Rien de terrible comme ces questions simples posées par un enfant, avec deux mots il vous met à *quia* ; nous sentons vite les limites de notre pauvre science. Pour trancher la moindre question il faut faire tant de distinctions et de sous-distinctions que la vérité, telle que nous la concevons, nous apparaît dans des limites bien étroites.

Le père se réjouissait des questions que posait cet esprit pur et candide. Origène est, avec saint Thomas d'Aquin [né en 1225 ou 1226, mort en 1274], le savant qui a le plus délicatement senti l'alliance étroite entre la Pureté et la Science. Ce sentiment l'a poussé vers une orientation qui n'était pas selon la foi, qu'on ne peut approuver, et qui n'est pas à imiter.

Cet enfant si précoce – je le nommerais prodige s'il n'était un génie – son père était plein de respect pour lui. On comprend ce sentiment en face du jeune homme qui se garde pur en même temps que son esprit s'éveille et se développe. Il y a là une sorte de présence de Dieu. Il est dit que Léonide s'approchait d'Origène endormi et baisait la poitrine de cet enfant, comme le tabernacle de l'Esprit Saint. Cette action est extrêmement juste, naturelle, dénuée de fétichisme, c'est le sentiment profond de ce qu'est un cœur d'homme où habite la grâce de Dieu. L'âme jeune qui se conserve inspire de la vénération.

Vous voyez cette famille nombreuse, cet intérieur chrétien, ce père qui dirige l'éducation de ses enfants sans exclusivisme, mais en rapportant tout à la science théologique avec la largeur de l'esprit alexandrin. Saint Léonide, pris dans la persécution, est enlevé à la tendresse des siens ; il faut comprendre ce qu'étaient cette famille, son entourage chrétien, cette femme et ces enfants auxquels il fut ravi. Il faut savoir la perfection de ces êtres et jusqu'où il pouvait les aimer, si l'on veut mesurer un martyr mille fois enduré dans le cœur avant qu'il ait atteint le corps.

Devant la persécution Origène ne se possédait plus ; ce fut bien autre chose quand son père eut été emprisonné ; le martyr lui apparut alors comme la beauté de la vie. « Il faut se lever ! Il faut aller mourir avec lui ! » Il a gardé cette admiration pour le martyr et l'a toujours envisagé comme l'archétype du Beau. On constate cela dans l'*Exhortation* à son ami Ambroise [Ambroise d'Alexandrie ; grâce à Origène, il se convertit ainsi que son épouse Marcella et sa sœur Tatiana].

La mère d'Origène interposait son autorité, essayait de le raisonner. Quand les mères sont à bout de raisonnements la tendresse leur inspire les industries terribles ; elles devinent si droit et tombent si juste en s'attaquant aux petits détails ! Un jour, Origène veut sortir ; sa mère avait caché ses vêtements...

Origène n'a plus qu'une crainte, il sait l'affection de son père pour chacun des siens et redoute que cette tendresse ne fasse fléchir le courage du martyr ; il lui écrit : « Tiens bon ! Ne va pas à cause de nous penser à l'autre ! » *L'autre*, selon Platon, c'est le mal, la matière, ce qui ne doit pas être. On devine dans cette âme d'enfant la tendresse, la

souplesse et la force. Je ne connais pas d'âmes plus fortes que les âmes tendres ; l'homme ne sait pas combien, en compromettant sa tendresse, il compromet sa force.

La suite du martyr, c'était la confiscation des biens. Voilà cette famille riche livrée aux soucis de la pauvreté. La pauvreté, c'est beau à embrasser en bloc, mais dans le détail, c'est tout autre chose, c'est une morsure de tous les instants. La famille de saint Léonide était, à la lettre, sur le pavé quand une personne de situation aisée la recueillit.

A Alexandrie la science avait ses fanatiques ; des hommes, des femmes mettaient à ses pieds tous leurs trésors. La matrone qui ouvrait sa maison à Origène et à sa famille avait déjà recueilli un homme éloquent qui l'avait peut-être charmée par sa manière de dire les choses. Ce brillant orateur était gnostique, de l'École de Valentin [l'un des maîtres du gnosticisme, né à Phrébon en Égypte], il s'appelait Paul [mais on ne sait rien sur lui sinon qu'il était gnostique et qu'on] accourait pour l'entendre, les catholiques même y venaient.

Plus tard, on verra des païens à l'école des catholiques, c'est l'éclectisme alexandrin qui va jusqu'à l'amalgame et à la confusion. Origène ne voulut jamais frayer avec l'hérétique, aussi sûr qu'il fût de sa foi, il ne jugeait pas à propos de la compromettre.

La générosité d'âme fait qu'on n'admet pas de recevoir, excepté de ceux que l'on aime. Et la culture littéraire développe la fierté naturelle qui mène à savoir se passer des choses ; rien de tel qu'un savant pour s'en désintéresser.

*

Origène, animé de cette fierté, avait hâte de travailler pour s'affranchir. Le voilà donc à dix-huit ou dix-neuf ans professeur de grammaire, de belles-lettres. Son enseignement était pénétré de christianisme. Il sentit bientôt le danger de la multiplicité de la science, de l'esprit qui se disperse sur trop de choses et qui perd de vue l'unique nécessaire.

Aussi désintéressé que l'on soit, on ne peut entreprendre une œuvre sans en désirer le succès, on veut réussir... Il arrive alors que la recherche des choses de l'esprit nuise parfois à l'idéal qui place le beau de la vie dans la bonté, dans l'ennoblissement du caractère. Origène sentait cela. Pour lui, l'idéal était toujours le martyr ; et comme les jeunes gens aiment à jouer avec le feu, il s'exposait sans cesse, avec la pensée d'être arrêté, emprisonné. C'est dans ces circonstances qu'il fut placé par l'évêque Démétrius [né vers l'an 127, douzième évêque d'Alexandrie de 189 à sa mort en octobre 231 ; en 202 il a été confronté à la persécution de Septime Sévère] à la tête de l'École catéchétique d'Alexandrie.

Cette école chrétienne faisait triste figure à côté de l'immense Musée [...]. Les catéchumènes venaient là se faire instruire ; on voyait parmi eux des hommes d'un certain âge déjà versés dans la science philosophique, dans l'étude des choses. Ces hommes-là ne peuvent pas recevoir le même enseignement que des enfants ; on ne peut pas leur faire le même catéchisme que dans une bourgade au fond du Brutium [actuelle Calabre] ou devant les ignorants des bords du Danube et de la Tamise...

Il faut parler le langage de ceux que l'on veut instruire. Il faut se mettre en harmonie avec ses auditeurs, leur montrer qu'on entend leurs objections, que l'on comprend autant qu'eux, si l'on pense autrement. Il faut non seulement une dépense d'esprit et d'érudition, mais il faut apporter quelque chose de suave et de large, comme le premier accueil dû à celui qui vient chercher la vérité.

Il faut la science qui élargit les points de vue et dispose à accorder tout ce qu'on peut accorder, qui montre les concessions possibles et fait ressortir les rapports entre ce qu'on croyait déjà et ce qu'on va entendre...

C'était une lourde tâche de se trouver à la tête de l'École catéchétique d'Alexandrie, cette ville savante où tout était savant. Les Pères d'Alexandrie seront les plus versés dans toutes les sciences : saint Denys [né vers 190, disciple d'Origène ; il se convertit « à la suite de nombreuses lectures et de mûres méditations » ; évêque d'Alexandrie vers 248/249, mort en mars 264], saint en 297 [né en 297, figure majeure du concile de Nicée en 325, évêque d'Alexandrie de juin 328, à sa mort en mai 373, Père et Docteur de l'Église], saint Cyrille [né vers 375, évêque d'Alexandrie en 412, mort en 444, Docteur de l'Église] ... On peut y joindre des noms de femmes : sainte Catherine [née vers 294, morte martyre vers 312] et Hypatie [philosophe néoplatonicienne née à Alexandrie entre 255 et 370, morte en 415] la mathématicienne qui trouva la mort dans une émeute populaire.

*

Origène va déployer l'énergie de sa jeunesse. Il sent tout de suite qu'il a charge d'âmes, et la haute idée de sa responsabilité ressort parfaitement du récit d'Eusèbe.

Dès qu'on lui confie des âmes de Jésus-Christ, dès qu'il s'en approche, il change sa manière. Il laisse rhétorique et grammaire, qui sont trop peu de chose. Quand on veut toucher aux âmes, la crainte de se perdre dans le bien-dire vous prend. Alors, vous ferez peut-être des barbarismes et des solécismes... Qu'importe ? si vous faites pénétrer ce que vous dites.

La crainte de trop saisir les nuances, de tout comprendre, de tout admettre, de tout caresser avec le charme infini d'un artiste en style qui se plaît à tout traduire, à tout exprimer : voilà ce qu'Origène a senti, voilà cette faiblesse d'esprit dont il s'est sauvé avec une impétuosité violente.

Il comprend aussi la nécessité du désintéressement. Les professeurs païens du Musée étaient largement rétribués ; le maître chrétien ne devait pas leur ressembler, il lui fallait aimer la science pour la science et la répandre sans calcul. Origène possédait quelques volumes de choix, très bien reliés, de beaux manuscrits sortis de main de maître. A Alexandrie, les femmes surtout portaient l'art du copiste à la plus haute perfection. Origène, malgré ses goûts de bibliophile, vendit tout cela à un libraire moyennant une rente de quatre oboles par jour. Le désintéressement prouve que nous plaçons plus haut quelque chose qui ne se trouve pas en ce monde ; il révèle une âme mortifiée.

On était sensuel à Alexandrie, on y aimait les curiosités. Nous avons vu que l'empereur Hadrien attachait un grand prix aux bibelots qu'il en avait rapportés. Origène, lui, donnait l'exemple d'un détachement qui frappe et touche dans un tel milieu. L'impression que faisait le maître inspirait le désir de l'imiter. Pour lui, la mortification était comme la rançon, le rachat du martyr qu'il n'obtenait pas.

Tandis qu'il enseignait avec éclat, la persécution sévissait au dehors [la persécution a commencé en 202 sous l'empereur Septime Sévère ; le premier martyr fut un certain Plutarque, frère d'Héraclas, lequel devint le 13^{ème} évêque d'Alexandrie entre 232 et sa mort en 248]. A la porte de l'École les soldats hurlaient autour des catéchumènes, qui sortaient de là pour aller au martyre. Origène vit ainsi couronner plusieurs de ses disciples : Héraclide [encore

catéchumène et] Héron [néophyte qui eurent tous deux la tête tranchée], les deux Sérénus [l'un subit le supplice du feu et l'autre, après avoir subi un grand nombre de tortures, fut décapité], et une jeune fille, Héraïs [encore catéchumène, elle subit le supplice du feu] ; car Origène comptait des femmes dans son auditoire. Cet auditoire vivait par l'esprit et par le cœur, suivait avec ardeur les leçons qu'il allait mettre en pratique. Plus tard, Origène troublé, mélancolique, regretta ce temps où l'on vivait sans croire au lendemain.

Un jour, peu après 207, le bruit se répand de l'arrestation d'une jeune fille, la vierge Potamienne gloire d'Alexandrie par sa ravissante beauté qu'elle oubliait pour le Christ ; comme pour Lui, Origène oubliait son talent. La pureté que rehausse la beauté, fait de la beauté même un témoignage. L'émoi est intense, la populace suit la vierge chrétienne, lui jette la boue des insultes afin de salir ses oreilles par d'ignobles paroles, si elle ne peut salir son cœur. Un officier subalterne, Basilide, l'accompagne. Et voilà cet homme honteux du rôle qu'il joue, attendri, indigné, il écarte de la jeune martyre le peuple qui l'insulte ; elle le remercie : « Je penserai à vous », dit-elle... Et la poix enflammée coule goutte à goutte sur Potamienne, son pauvre corps se consume comme un grain d'encens, pour l'honneur de Dieu.

A quelques jours de là Basilide paraît dans une cérémonie militaire, il doit prêter serment : « Non, je ne jurerais pas : je suis chrétien ! – Voyons ! quelle est cette mauvaise plaisanterie ? – Non, Potamienne m'est apparue et m'a promis la couronne avec elle : je suis chrétien ! » Ceci n'est pas une légende, mais de l'Histoire.

[La mère de Potamienne, Marcella, a été arrêtée en même temps que sa fille, et elle a subi, elle aussi, le supplice du feu.]

*

Entrons dans l'école d'Origène, je ne dis pas profondément – j'en serais incapable – mais nous tâcherons d'en saisir la physionomie générale. Dans une ville savante on ne peut s'étonner que la science chrétienne cherche à être une science, le mot de saint Anselme [né en 1033 à Aoste, théologien bénédictin à Cantorbéry où il meurt en 1109] : *Fides quaerens intellectum* (« La foi cherchant l'intelligence ») est déjà vrai.

Pour satisfaire à ce goût universel l'essentiel est de trouver un maître, un *pédagogue*. Clément d'Alexandrie avait cherché le sien dans l'Ionie, dans l'Assyrie, à Rome. Un jour il trouve saint Pantène [fondateur de l'école théologique d'Alexandrie, mort vers 216], « l'abeille de Sicile », il laisse alors éclater sa joie.

Parmi ses disciples Origène comptait deux jeunes gens de Cappadoce. Envoyés pour étudier le droit à Béryte [l'actuelle Beyrouth], ces deux frères durent s'arrêter à Césarée de Palestine [en 233] ; ils furent saisis par la doctrine profonde d'Origène [qui a trouvé refuge à Césarée après avoir été contraint de quitter Alexandrie]. L'un sera Grégoire le Thaumaturge, esprit charmant quoiqu'un peu rude.

[Grégoire le Thaumaturge est né vers 213 à Néocésarée; il est connu pour son charisme de guérison ; il rencontre Origène à Césarée, mais doit retourner à Néo-Césarée pour y être consacré évêque ; il le restera jusqu'à sa mort vers 275.]

Avec effusion il [Grégoire] remercie son maître au moment de le quitter. Cette adresse est intéressante par les détails biographiques qu'elle donne. Et, avec une ardeur juvénile il affirme que « son bon ange l'a conduit à cette École où la parole d'Origène, animée du souffle de l'amour de Dieu, était comme une étincelle au milieu de branches accumulées ». On le devine sincère.

L'astre de l'École païenne d'Alexandrie était Plotin. Il avait vingt-huit ans lorsqu'on le conduisit vers Ammonius Saccas [né en 175, mort entre 240 et 245 à Alexandrie où il avait son école de philosophie], ex-chrétien que « la philosophie avait détaché du christianisme », dit M. Renan. Plotin reconnaît son maître, se jette dans les bras d'Ammonius Saccas et sera son auditeur assidu pendant onze ans.

Le système de Plotin ressemble à celui de Philon [né à Alexandrie vers l'an 20 avant J.-C., philosophe juif hellénisé, mort vers l'an 45]. Il veut vivifier la philosophie grecque par l'esprit de Moïse et renouveler Moïse par la philosophie de Platon, c'est un esprit de conciliation et de confusion. Cette sorte d'éclectisme qui prétendait faire de la philosophie une religion et de la religion une philosophie, tendait à ramener au paganisme.

Nombre d'esprits étaient saisis par le vertige, cependant d'autres arrivaient à une conclusion préparée par la bonté de Dieu. Ainsi, saint Antoine [dit du Désert, appelé aussi Antoine le Grand ou Antoine d'Égypte ou Antoine l'Ermite, né en 251 et mort en 356, à 105 ans dans les bras de deux de ses disciples ; sa vie nous est connue par le récit de saint Athanase], las de chercher l'impossible, sentant craquer sa tête sous cet enseignement confus et multiple, entend un jour la parole : « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, ... puis viens, suis-moi* » [Mt 19, 21]. Fatigué de ce vacillement, de ces oscillations où l'esprit s'efforce en vain de tout comprendre, de tout concilier, il laisse tout et se jette dans l'unique nécessaire. Là il trouve le repos, l'apaisement.

*

Je voudrais maintenant dire aux jeunes gens quelques mots sur la fête de l'Épiphanie que l'Église célèbre aujourd'hui.

Nous pouvons suivre la méthode des Pères d'Alexandrie... « Quel est cet astre qui conduit les Mages ? » dirait Clément. Cet astre qui éclaire les gentils, c'est la raison, la conscience, la philosophie... Dieu parle aux juifs par ces livres inspirés que le roi Hérode et les Docteurs ouvrent devant les Mages pour y lire la parole : « *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des villes, car tu as donné naissance au chef de mon peuple* » [Mt 2, 6 ; Mic 5, 1].

En s'adressant aux juifs par la foi, Il parle aux païens par la raison, ce flambeau des philosophes.

Pourquoi cet astre ? Pourquoi cette lumière a-t-elle lui ? Pour les conduire au Christ. Elle les précédait, elle les suivait, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent et elle disparaîtra lorsqu'ils auront trouvé l'étable et l'Enfant.

Les Mages ont commencé par la philosophie, ils sont sortis de leur pays avec le guide naturel de l'étoile. Ils ont d'abord quitté leurs aises et se sont généreusement mis en marche. Disposés par ce sacrifice ils entrent dans la première étape, dans la vie purgative : on se lève et on voit.

« Pour comprendre le Christ, disait Clément d'Alexandrie, il faut être disposé à quitter quelque chose, à se quitter soi-même. » Car, si l'on veut voir il faut établir certaine assimilation entre celui qui cherche et l'objet cherché : entre soi et le Christ. Il faut écouter la voix qui dit en nous : « *Sors de toi-même !* », afin que le détachement nous rapproche de Celui que nous devons trouver.

« *Venez et voyez !* » *Venez !* Il faut d'abord un effort, s'arracher à soi-même et aux choses.

Il ne faut pas commencer par voir, mais lorsque vous aurez donné quelque gage au sacrifice, à la mortification, à la générosité du cœur, alors, vous *verrez !*

Les Mages, déjà formés par l'effort d'un long voyage, ne s'étonnent pas de ce qu'ils voient... Cependant, il y avait une tentation possible à l'heure où eux, vieillards et savants, durent s'incliner devant un nouveau-né... Eux les puissants, devant ce petit Pauvre...

L'épreuve de la foi est là, on ne peut en sortir que par le sacrifice, l'humilité... l'amour ! Voilà ce qui a incliné les Mages devant la crèche, [c'est] la véritable École et l'on y entend un langage plus beau, plus pénétrant que celui d'Origène.

C'est à cette École que je voudrais vous conduire [...].

IX – Clément d'Alexandrie

Nous avons suivi Origène, fils de martyr, nous avons vu de dix-sept à vingt ans les commencements de ce génie, « qui n'a pas eu de jeunesse », comme le dit saint Jérôme. Pour en donner une idée plus complète (je ne saurais la donner très complète, mais tâcherai de la rendre suffisante) je vous ai parlé du milieu où Origène enseignait.

Alexandrie, ville étrange, où l'enseignement catéchétique devait se plier aux exigences de l'auditoire ! [...].

Alexandrie, par excellence ville de science plutôt que de goût. Tel ou tel rhéteur d'Athènes aurait souri des surcharges de parenthèses que ces érudits apportaient à leurs thèses ; parmi ces hommes savants il était peu de poètes, si quelques-uns l'étaient, l'érudition les inspirait encore : ils s'essayaient à imiter Homère [...].

[A Alexandrie], la géographie n'était pas moins cultivée que la grammaire ; la médecine y était florissante aussi. On trouvait là ce qui, plus tard, fut appelé "Université", un ensemble qui embrassait toutes les branches des connaissances humaines. L'originalité manquait, mais l'immense érudition y suppléait.

J'ai insisté sur le caractère de l'École d'Alexandrie : le syncrétisme. Tout y était mélangé, confondu, comme dans la physionomie de la ville qu'Hadrien dépeignait dans sa lettre [au proconsul Minucius Fundamus ; voir tome 2, page 89]. L'École juive, illustrée par Philon, avait répandu dans la philosophie beaucoup d'idées judaïques. Dogmes et systèmes orientaux de la Perse et de l'Inde avaient envahi la philosophie grecque, cette philosophie que les écrivains de l'époque de transition comme Plutarque, éclectique qui avait puisé à toutes les sources, ne trouvaient pas assez religieuse. Les préoccupations sont de ce côté-là, la philosophie est ramenée à la théologie. On dit qu'Homère sait faire agir les hommes mais n'a pas su faire agir les dieux. Les Barbares ne sont plus méprisés parce qu'on leur trouve plus de religiosité qu'à d'autres. On consulte toutes les traditions.

Les philosophes de la transition sont extrêmement intéressants à étudier car on surprend en eux le passage d'une idée à une autre. Numenius d'Apamée [né à Apamée en Syrie au II^e siècle, philosophe acquis aux idées de Pythagore et de Platon ; on trouve des extraits de ses livres dans Eusèbe, Origène, Porphyre et Jamblique], tout païen qu'il était, faisait dans son enseignement une large part au judaïsme et appelait Platon un « Moïse attique ».

Le manuel de philosophie de Ritter donne des fragments qui nous montreront cet esprit ouvert à toutes les traditions et à toutes les religions.

L'ambition de Plotin, en accompagnant Gordien [Gordien III, empereur d'avril 238 à février 244] chez les Perses, était de pousser jusqu'aux Indes pour y puiser des notions sur la religion primitive et pour concilier ensuite toutes les croyances dans une sorte de chœur où Platon aurait tenu l'archet.

L'interprétation allégorique que nous avons vue dans Philon représente bien l'esprit de l'École d'Alexandrie. A la science païenne il faudra opposer une érudition brillante. Pour suivre *le Discours aux gentils* de Clément d'Alexandrie, il faut l'oreille savante

des auditeurs alexandrins, tant il y a d'allusions aux mythes païens. L'esprit de cette École chrétienne est très vaste, très compréhensif, avec un caractère d'allégorie qui se retrouve dans toutes ses productions.

Cette École existait avant Origène, elle avait eu deux maîtres illustres. Saint Jérôme la rattache à saint Marc. Un auteur moderne dit qu'elle s'était soustraite à la juridiction de l'évêque. Certes, il n'y avait pas là comme dans les universités du Moyen Âge le contrôle permanent de l'épiscopat sur l'enseignement de la théologie, mais on ne peut pas se représenter une École catholique qui ait échappé à la surveillance d'un évêque ; cette évidence éclatera au temps d'Origène.

Le premier chef célèbre de l'École d'Alexandrie est Pantène, ce maître que Clément d'Alexandrie avait été si heureux de rencontrer et qu'il appelle « l'abeille de Sicile », nom bien trouvé pour indiquer le pieux éclectisme qui prenait son miel à toutes les fleurs. Saint Pantène – dont il ne reste rien – a fait de grands travaux sur la sainte Écriture.

Le rôle de l'École d'Alexandrie fut l'interprétation et surtout la défense des Livres saints contre les juifs qui accusaient d'infidélité la version des *Septante*. Il fallait mettre en regard les différentes traductions. Pantène le faisait avec bonheur et de façon à écarter tous les doutes. Son brillant enseignement était très suivi ; peut-être compta-t-il dans ses auditeurs Ammonius Saccas, appelé la « Lumière d'Alexandrie » ?

Cependant, la nostalgie saisit un jour Pantène ; pour un homme plongé dans la science, dans l'érudition profonde, la pensée d'enseigner les sauvages est tentante [...]. Pantène partit et termina sa vie dans les missions, en Arabie.

Clément d'Alexandrie [qui n'a été vénéré qu'à partir du XI^e siècle] a pour caractéristique l'érudition et la largeur. Il a immensément écrit. De la plupart de ses ouvrages nous ne possédons plus que des fragments ; mais les trois qui restent forment une trilogie.

Le premier s'adresse aux gentils : *Protrepticos* [i.e. le promoteur, l'excitateur], vive admonestation pour les faire sortir des ténèbres de la mort. Quand les païens sont amenés par la voix du Verbe qui attire comme une lyre harmonieuse parce que l'âme humaine est une autre lyre qui peut vibrer à l'unisson, Clément d'Alexandrie étale à leurs yeux toutes sortes de raisons fortes ou gracieuses. Il imite son philosophe favori, Platon, dans ce dialogue où Alcibiade dit à Socrate qui fait des traits d'esprit : « Tu uses de coquetterie avec moi ! » – car Alcibiade devine sous la bonhomie socratique la finesse et l'intelligence qui cherche à prendre par son faible un jeune homme blasé mais de goût délicat. On peut dire que Clément d'Alexandrie use de coquetterie avec ses auditeurs ; il va chercher dans leurs mythes ce qui leur fait honneur, pour prouver leur grandeur, leur dignité ; il se fait intéressant, attachant... Nous le verrons.

Le gentil amené au catéchuménat, il faut lui faire subir un noviciat. On le remet alors à un Maître chargé de le former, d'en faire un homme. Car le gentil, quelquefois, n'est plus un homme tant il a vécu au gré de ses passions. Ce Maître incomparable est celui qui a été l'un de nous, celui qui a mission et grâce pour réformer l'homme que lui-même avait formé, le Verbe divin, l'Homme-Dieu, que Clément [d'Alexandrie] appelle le *Pedagogos*, titre du second de ses trois livres.

Le troisième est un ouvrage d'une immense érudition qui s'adresse plus particulièrement au chrétien parfait, à celui qui a franchi le sanctuaire ; ce sont les *Stromates* [i.e. les *Tapisseries*], des “mélanges” si vous voulez. Ce livre manque de suite,

ce sont des pièces rapprochées, comme dans un habit d'Arlequin, comme certaines couvertures faites de toutes sortes de morceaux. J'avoue n'en avoir pas lu beaucoup ; c'est une galerie immense. Celui qui aurait lu le *Florilegium* [anthologie compilant des citations d'au moins 500 auteurs, le plus ancien étant Thémistios, mort en 388] de Stobée, le *Deipuosophistes* [i.e. le *Banquet des sophistes*] d'Athénée [écrivain grec né à Naucratis en Égypte vers l'an 170] et les *Stromates* de Clément d'Alexandrie, posséderait tous les renseignements possibles sur l'Antiquité.

Les idées de Clément ne se suivent pas ; toutefois on découvre que sa pensée maîtresse est de former son gnostique [au sens chrétien du terme] : « celui dont la foi s'est rendue savante ou dont la science s'est rendue fidèle » ; celui qui non seulement est un savant mais un parfait chrétien, parce que la science doit conduire au Bien... « Le pédagogue, dit Clément [d'Alexandrie], s'occupe de la pratique et non de la théorie, son but est de rendre l'âme meilleure et non de l'instruire ; de former le sage et non le savant... »

Il veut avant tout la pratique, aussi s'efforce-t-il en premier lieu de former les mœurs. Il ne s'agit pas de former un sophiste – « un homme qui met une goutte d'esprit dans un fleuve de paroles » , mais de faire un parfait initié, *un homme revêtu du Verbe Lui-même*.

*

Clément [d'Alexandrie] est un apôtre, non comme Tertullien avec cette éloquence vigoureuse, violente, à l'emporte-pièce ; c'est un prédicateur qui s'adresse à un auditoire cultivé, instruit. Il ne montre pas la grâce de l'éloquence, mais celle de l'érudition mise au service de la largeur d'esprit, de l'élévation de pensées. Il fait ressortir les harmonies de la nature et de la grâce ; les harmonies de l'âme avec l'enseignement du Verbe ; les harmonies de la philosophie avec la théologie. Il se compare avec Eunone de Locres [personnage de la mythologie grecque] qui, ayant brisé une corde de sa lyre, vit une cigale se poser sur l'instrument et chanter à la place de la corde rompue.

Clément [d'Alexandrie] possède aussi une lyre harmonieuse et il veut que son auditoire, comme la cigale d'Eunone, chante à l'unisson. Montrer l'accord entre l'âme et la vérité, voilà sa pensée, son but.

*

Si nous entrons dans le premier ouvrage de Clément d'Alexandrie, sa *Cohortatio ad Graecos*, nous trouvons une véritable introduction, composée des mythes les plus gracieux. Il cite Orphée qui apprivoisait les bêtes sauvages de la Thrace ; Arion qui subjuguait les poissons par ses accords ; puis il parle d'un chantre plus merveilleux encore, de ce chantre divin qui a fait la lyre vibrante du cœur de l'homme et qui tient un langage plus ravissant, plus vrai.

Puis il décrit les mystères du paganisme avec érudition et avec un luxe de détails qui rendent son livre peu accessible. Qu'y a-t-il au fond de tous ces mystères grecs ? Des folies, des sottises, des choses insensées et immorales. Clément [d'Alexandrie] fait faire ressortir le son « faux », parce qu'il détonne [ce son qui est faux] dans l'humanité, et insister sur le son « vrai ». Ce vrai, ce sont surtout les *Vers dorés de Pythagore*, que l'on peut hardiment supposer de fabrication juive, mais qui passaient pour authentiques à Alexandrie.

Clément évoque les mythes les plus chers aux Grecs et en tire une exhortation pleine de cœur... Ulysse retournant dans sa patrie, à travers mille dangers, nous représente sur le chemin de l'éternelle patrie.

J'aime beaucoup la manière dont il cherche à relever ses auditeurs, à leur faire sentir leur dignité ; il les compare à un grand homme, au devin Tirésias [personnage de la mythologie grecque] qui remplit un beau rôle dans *Œdipe roi*, à cet homme qui a la science des vers, la vue de l'avenir et qu'entoure l'estime de tous.

Clément [d'Alexandrie] applique aux Grecs, aux gentils, ce qui est dit du chantre des phéaciens [peuple de l'île de Corfou dans la mythologie grecque] : « Le Dieu des dieux avait pour lui mélangé les biens et les maux, mais il l'avait fait aveugle ». La philosophie était aveugle parce qu'elle n'avait pas la Lumière du Verbe ; il l'invite à ouvrir les yeux :

« Je crois voir briller dans les d'eux deux soleils et une double Thèbes, s'écriait un ancien, agité des transports idolâtriques et animé par une pure chimère. (Pour moi, une pareille ivresse m'inspire de la compassion. Je ne puis qu'exhorter un esprit aussi égaré à demander le calme de la raison à la doctrine du salut.)

« Car le Seigneur veut la conversion du pécheur et non sa mort. Viens donc, ô insensé, non plus le thyrses à la main, ni la couronne de lierre sur la tête. Jette là ta mître, quitte ta peau de faon et reprends ta raison.

« Je te dévoilerai le Verbe et les mystères du Verbe, en me servant de tes propres images. Voici la montagne chérie de Dieu, elle n'a pas, comme le Cithéron, fourni matière aux fables tragiques, mais elle est consacrée aux drames de la vérité. Montagne où réside la température ! chastes ombrages qui abritent la pudeur !

« Là, ne s'égarer pas, dans les transports de Bacchus, les sœurs de Sémélé, jadis frappées par la foudre, ces Ménades initiées par l'impure dilacération des victimes. A leur place tu trouveras les filles de Dieu, belles de leur innocence d'agneau. Tu les trouveras célébrant les augustes mystères du Verbe et formant des chœurs d'une sobriété pudique.

« Ici, le chœur se compose des justes, le cantique est un hymne en l'honneur du Roi de l'univers. Les jeunes filles font résonner le luth sacré, les anges les entourent de leurs chants de gloire, les prophètes proclament leurs oracles, d'harmonieux concerts retentissent de toutes parts ; [...] les élus volent, désireux de recevoir le Père.

« Approche, vieillard, laisse là et Thèbes et les divinations et les orgies de Bacchus. Voici que je te présente le bois sur lequel tu pourras t'appuyer. Hâte-toi, Tirésias, aie confiance, tes yeux se rouvriront à la lumière. Le Christ, qui rend la vue aux aveugles, brille plus éclatant que le soleil. La nuit fuira ta paupière, la flamme n'osera te toucher et la mort reculera devant toi. Tu verras les cieux, ô vieillard, toi qui ne peux même pas voir Thèbes !

« O mystères véritablement saints ! O clartés pures et sans mélange ! Je contemple les cieux et Dieu Lui-même...

« Voilà mes mystères et mes bacchanales... Faites-vous donc initier, si bon vous semble... Alors, de concert avec les anges, vous prendrez part à l'hymne du Verbe de Dieu et vous formerez un chœur autour de Celui qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, autour du Dieu unique et véritable. »

Douceur et enthousiasme, largeur et élévation, voilà l'esprit et le ton de Clément d'Alexandrie .

Parfois, l'homme qui n'a pas la foi simple est tenté de ne rien accorder de ce qu'il ignore et peut se scandaliser d'idées, parfaitement orthodoxes, dont il ne saisit pas le sens profond : par ignorance, il manque de largeur [...]. Il y a une largeur d'esprit qui rend très conciliant et une élévation d'âme qui est une sorte de politesse. Sans posséder les manières du monde, la personne humble qui sait se tenir à sa place a toute la politesse

requis. L'humanité et la charité remplacent la largeur de vue, apprennent la conciliation.

Clément traite ainsi la philosophie, en concédant tout ce qu'il peut concéder. Il ne trouve pas Platon déplacé, « parce que l'huile sainte de la vérité révélée qui avait coulé sur les cheveux d'Aaron et sur sa barbe avait laissé tomber quelques gouttes sur la chevelure de Platon ». Il dit d'abord : « Voyez et venez ». C'est la première instruction du *Pédagogue* : *voyez* votre religion, vos mythes, comme tout cela est ridicule... puis *venez* à la Vérité.

Dans le second livre il dit : « Venez et voyez » ; *venez*, et plus vous viendrez, plus vous *verrez*. C'est un mystagogue [cf. Littré : dans l'antiquité, c'était celui qui initiait aux mystères de la religion ; par extension, c'est le nom donné à ceux qui entreprennent d'expliquer ce qu'il y a de merveilleux dans chaque religion, et de donner un sens pratique et moral aux choses mystérieuses], Clément d'Alexandrie, il veut former son gnostique, son parfait initié, en homme qui sait les choses ; il faut qu'il aille très loin, qu'il ne mette pas de limite à sa générosité. Il faut commencer par la réforme de la vie, parce que la pureté est la première condition pour dépasser les limites de la nature.

Former l'homme est une entreprise où l'on est à la fois l'ouvrier et la vigne ; c'est le combat pour la vie auquel Clément convie, de manière merveilleuse, les jeunes gens [...] : « Tu te glorifies de ta beauté, sois bon afin que le Bien s'ajoute, en toi, au Beau ».

Qu'est un homme abandonné à lui-même? Clément d'Alexandrie le compare à Protée [personnage de la mythologie grecque] : d'abord, il devient un lion à la longue chevelure, retenant encore quelque chose de l'homme ; puis un dragon, un léopard plus semblable à la bête féroce qu'à un homme ; puis une eau coulante ; enfin un arbre aux longs rameaux qui ne laisse plus rien paraître de l'homme.

Clément entre alors dans une série de préceptes, un peu puérils parfois ; il règle le sommeil, la nourriture, etc. Il semble qu'un grand esprit aurait dû mépriser certains détails. Le prédicateur qui sait s'emparer des âmes devrait se contenter d'y éveiller l'amour de Dieu. Mais sa minutie fatigante s'explique par la nécessité d'arracher les âmes à la vie païenne, au moyen d'un genre de vie parfaitement réglé.

Les Stromates donnent à mots couverts un certain nombre de nos dogmes. Pourquoi ce mystérieux langage ? C'est ce qu'on appelait, dans la primitive Église, la « discipline du secret », imposée aux chrétiens afin de ne pas livrer aux païens les mystères sacrés, tels que l'Eucharistie.

C'est surtout dans ce livre que Clément [d'Alexandrie] se propose de former son gnostique : l'homme dont la foi est perfectionnée par la science et qui, par une vie plus pure, arrive à la contemplation. Pour Clément d'Alexandrie, la vie contemplative est bien le terme de la perfection du chrétien ; mais ce chrétien est un *gnostique*, c'est-à-dire celui qui, à la foi, ajoute la science.

Ici Clément [d'Alexandrie] rencontre Tertullien et son École qui disent : « A quoi bon la science ? Elle ne nous apprend pas nos devoirs. – Ne faut-il pas s'accommoder de la richesse aussi bien que de la pauvreté ? » répond Clément, vous faites peu d'honneur à votre foi si vous croyez la compromettre par la science. Apprenez au contraire à vous défendre des embûches des sophistes, étudiez la dialectique pour combattre les philosophes sur leur propre terrain et par leurs propres armes. Ne nous laissons pas

entraîner loin de la foi par la philosophie, comme fascinés par les prestiges de quelqu'art trompeur ; mais, couverts pour ainsi dire d'un rempart plus solide, nous trouverons là un nouveau moyen d'affirmer notre foi ! »

Clément [d'Alexandrie] renouvelle une comparaison de saint Denys l'Aréopagite qui représente l'âme comme un vaisseau sur la mer et qui a jeté l'ancre ; au moyen de cette ancre il est peu à peu attiré vers la stabilité du rivage. Ainsi l'âme qui se lance dans l'étude, après s'être affermie dans la foi, est tirée peu à peu à Dieu : la science plus parfaite fait l'homme plus parfait. Bossuet s'est exprimé là-dessus dans son livre sur la doctrine des Mystiques.

Le gnostique n'est autre chose que le chrétien, digne de ce nom, qui a tourné la vertu en habitude. Clément d'Alexandrie fait de son gnostique (le chrétien parfait) un portrait extrêmement beau mais irritant, décourageant à force de planer au-dessus de toutes les misères. Fénelon a abusé de cela pour y chercher la doctrine du « pur amour » ; Bossuet explique, d'une manière très juste, que le Docteur alexandrin s'est plu à voiler – trop peut-être – les faiblesses du chrétien, au nom du christianisme.

On nous donne quelquefois des vies de saints ainsi faites, où l'on ne montre qu'une sorte d'impassibilité ; comme si nous ne serions pas mieux consolés de voir que les saints ont connu les défaillances, les tentations, les tristesses !

Le but de Clément est de détruire le gentil et de former le chrétien. C'est une grande chose de former un homme. Il faut élaborer cette éducation dans un creuset d'où sortira vraiment un homme. Pour Clément d'Alexandrie, la perfection de la gnose est la contemplation. De là il entre en plein dans la théologie mystique, non sans quelque confusion, par manque de précision dans les termes.

A quelle doctrine philosophique Clément appartient-il ? Evidemment à la doctrine éclectique ; mais c'est un éclectisme qui part de la foi. Il a immensément lu. Il devait être comme Pline l'Ancien [né en 23 à Côme, mort en 79 lors de l'éruption du Vésuve, écrivain naturaliste, auteur vers l'an 77 d'une *Histoire naturelle* qui compte 37 volumes], qui lisait, lisait toujours, n'était jamais sans lire, soit le jour, soit la nuit et qui avait absorbé une quantité de choses. Saint Jérôme dit que Clément d'Alexandrie « a cité dans les *Stromates* près de six cents ouvrages ».

Grand lecteur s'il en fut et philosophe éclectique, il prenait son bien partout où il le trouvait mais avec le contrôle de la foi. Il faut cette pierre de touche, que les Anciens appelaient « pierre de Lydie », pour éprouver l'or et faire comme le bon changeur qui sait distinguer la bonne et la fausse monnaie.

Mgr Dupanloup, dans un discours à l'Académie, a noblement revendiqué la lumière comme appartenant aux chrétiens, « fils de la Lumière ». Clément [d'Alexandrie] fait de même. En prenant la foi pour guide, il revendique toute vérité, il va chercher partout à sa Sarah des Agar qui la rendent plus brillante. Lui-même emploie cette comparaison [...].

On a insinué que le christianisme avait puisé ses doctrines chez Platon surtout. Non, mais on peut dire que les Pères se sont attachés à montrer dans Platon un reflet, une intuition de la vérité qu'ils venaient dévoiler.

« Par philosophie, dit Clément, je n’entends ni la doctrine stoïcienne ni celle de Platon ni celle d’Epicure ni celle d’Aristote, mais tout ce que chacune de ces Écoles a enseigné de bon sur la justice, la piété et la science. J’appelle philosophie l’ensemble qui résulte de ce choix...

« La Vérité est une, le mensonge suit mille sentiers divers. De même que les bacchantes mirent en pièces Penthée et dispersèrent ses membres, ainsi les sectes ont-elles déchiré tant le sein de la philosophie barbare que de la philosophie grecque ; et pourtant, chacune d’elle voudrait faire passer son lambeau pour la Vérité tout entière...

« On retrouve des parcelles de vérité dans les sectes (je parle de celles qui ne sont pas entièrement absurdes, qui n’ont pas détruit tout ordre naturel) ; bien qu’elles aient déchiré le Christ, comme les bacchantes firent de Penthée, et qu’ainsi leur dissemblance soit manifeste. Ces Écoles se rencontrent néanmoins sur le chemin de la Vérité ; elles s’y rattachent par quelque côté, soit comme partie, soit comme espèce, soit comme genre.

« Elles ont pris des fragments de l’éternelle Vérité, non dans la mythologie de Bacchus, mais dans la théologie du Verbe éternel. Or, celui qui réunira de nouveau, en un seul, tous ces fragments épars, sachez qu’il contempera sans danger d’erreur le Verbe parfait, la Vérité. »

On a reproché à Clément d’Alexandrie d’avoir méconnu les droits de la raison. Il est porté à dire, comme Tertullien, que « tout ce qui est bon chez les païens est un emprunt fait à la doctrine révélée » ; comme si ces vérités n’avaient pu être trouvées par la raison humaine !

Clément d’Alexandrie n’est peut-être pas aussi absolu. Il consacre pourtant plusieurs chapitres des *Stromates* à prouver que les doctrines justes des philosophes sont empruntées aux traditions patriarcales et à la Bible. Il ne doute pas de la puissance de la raison, il n’est pas un traditionaliste, de ces hommes qui nient la valeur de la raison humaine. Il se fonde sur la thèse, parfaitement acceptée de toute la philosophie alexandrine à cette époque, la thèse de la dérivation de la philosophie grecque de l’Orient. Ceci n’a pas besoin d’être démontré, et c’était alors un axiome [...].

Il y avait alors les vers de Pythagore, les vers orphiques et une quantité de textes de fabrique juive qui circulaient sous les noms les plus vénérables, sans que personne songeât à en contester l’authenticité. Clément d’Alexandrie les acceptait comme tous les philosophes de son temps. En voyant certains vers de Sophocle, il était fondé à dire que ces choses-là venaient de l’Orient, de la révélation primitive, sans nier pour cela la raison humaine, et en accord avec la philosophie judéo-chrétienne.

*

Pourquoi les Pères eurent-ils une prédilection pour Platon ? Parce que Platon est le plus divin, le moins matérialiste des philosophes. Et le matérialisme était le principal ennemi à qui il fallait échapper. Platon fait goûter les choses qui sont du domaine de l’âme. Il fait aimer l’étude, les muses. On l’appelle le « divin » Platon ; c’est lui qui a eu sur la divinité les idées les plus justes, en concevant Dieu comme *Un* et comme le Bien suprême.

Après lui, l’École péripatéticienne a vu Dieu comme le Beau. L’idée est déjà moindre. L’École stoïcienne la fait descendre encore d’un degré, en confondant Dieu avec l’âme du monde. C’est dans Platon que l’on trouve quelque chose de la méthode dont les Pères voulaient se servir pour s’élever à la connaissance de Dieu.

La raison conçoit Dieu ; on sait *qu’il est* mais on ne sait pas ce *qu’il est*. En considérant les perfections relatives des créatures on aura une première lueur et on dira : « Dieu est bon », mais l’insuffisance de l’affirmation est évidente. Alors on retourne

l'argument ; on prend l'imperfection et on la retranche, on dit : « Dieu ne change point. Dieu n'est pas cela » ; et l'on peut se rendre compte de ce que Dieu est en disant ce qu'il n'est pas.

On trouve quelque chose d'approchant dans Parménide [né à Élée vers 520/510 avant J.-C. ; disciple de Xénophane ; il introduit la logique dans la pensée hellénique, à côté des théories arithmétiques de Pythagore et des considérations sur la nature de l'École de Milet]. Il part de la notion de l'*Un*, et, faisant de Dieu un être absolument abstrait, il remplace les interpellations négatives par les appellations de suréminence : Dieu est l'être supra-bon, super-essentiel, etc. Toute la terminologie de Clément [d'Alexandrie] et des Pères alexandrins est venue de là. Pour faire comprendre l'infini il faut [chercher] une essence au-dessus de toutes les essences. Voilà la méthode platonicienne qui a [accordé] à Platon la sympathie des Pères de l'Église : saint Augustin dans ses *Confessions* parle du Verbe comme ayant laissé échapper quelques rayons qui ont touché Platon et qui annonçaient la pleine lumière de la Révélation évangélique. Arius a voulu confondre le Verbe avec l'intelligence platonicienne, et il s'est perdu [Arius est né vers 250 en Cyrénaïque et il est mort en 336 à Constantinople ; presbytre à Alexandrie, il enseigne que Jésus-Christ n'est une créature – donc inférieure à Dieu – et qu'il n'est pas éternel ; l'arianisme, répandu dans tout l'empire romain, sera condamné comme une hérésie au Concile de Nicée en 325].

On trouve quelques erreurs dans Clément d'Alexandrie. Il a péché par largeur, mais ce sont plutôt des idées singulières que des erreurs. Il refuse qu'aucun homme, avant Notre Seigneur, ait été perdu. « C'est pour tous que Jésus est descendu aux limbes »... Il trouve que c'est une manière de concilier la bonté infinie de Dieu [...].

Ce Père est un auteur qui attire surtout les esprits cultivés. C'est un causeur charmant. On s'attarderait volontiers avec lui sous le vestibule du temple. On s'y ferait péripatéticien, s'oubliant dans des promenades indéfinies. On se dirait : « Quel chrétien sympathique ! Voilà, la largeur d'esprit ! » Il y a des hommes qui disent cela [... mais] ils ne dépassent pas le portique. Clément d'Alexandrie expose à cette tentation. Ses belles idées attachent, émeuvent, on s'en trouve bien et l'on croit que c'est suffisant.

Mais cela manque de force. Il faudrait, pour le corriger, lui infuser du Tertullien, cette vigoureuse dialectique qui jette aux pieds de Dieu [...].

X – Origène

Nous avons vu Clément d'Alexandrie, cet esprit large, conciliant, qui fait des avances à la philosophie. Cette largeur [de vue] est nécessaire dans une ville de science et d'érudition ; il faut recevoir tout ce qui est admissible. Clément veut donc former celui qu'il appelle le *gnostique* [chrétien], l'homme dont la foi est instruite et la science chrétienne. Dans le portrait qu'en trace Clément, beaucoup de traits se rapportent aux Thérapeutes décrits par Philon. C'est un homme attiré vers les choses de Dieu, plongé dans l'infini de Dieu. Cet idéal est également celui d'un Père de l'Église qui touche aux Alexandrins, saint Denys l'Aréopagite, qui n'est probablement pas l'auteur des ouvrages qui portent son nom.

Le portrait du gnostique par Clément étonne et refroidit. On se sent incapable d'arriver là. Ce mysticisme est trop haut, cette âme est trop plongeante dans l'infini de Dieu, cet idéal est assez inaccessible. Imaginez un homme qui réaliserait les Béatitudes, vous aurez un chrétien plus parfait en même temps que plus accessible.

Un pauvre d'esprit, c'est-à-dire celui qui non seulement ne cherche pas à briller aux dépens des autres, mais qui ne fait pas sentir sa supériorité par une attitude renfermée, par un regard toujours en haut ; celui, enfin, qui serait comme le premier venu et n'utiliserait pas de belles paroles, mais qui saurait compatir avec nous, celui-là serait certainement plus divin que le gnostique de Clément.

Celui qui sait endurer persécution pour la vérité et se montre pacifique, celui qui a l'amour de la justice jusqu'à la désirer avec passion, voilà, je crois, le parfait chrétien. L'habitude de le considérer sous ces traits des Béatitudes, avec je ne sais quoi de divin devenu accessible par la bonté et la simplicité, m'a rendu très difficile pour tous les portraits, les imaginations de sainteté à la manière de Clément d'Alexandrie. L'homme qui réaliserait les Béatitudes serait le plus parfait et le plus simple des saints et celui qui semblerait faire le moins.

*

Aujourd'hui, j'en viens à continuer Origène. Nous avons vu ses débuts. Cette pureté parfaitement gardée, cette simplicité d'âme qui s'élance vers les choses de Dieu...

Quelle récompense Dieu donne-t-Il, je ne dis pas ordinairement mais toujours, à un grand esprit, à une âme grande et belle qui a su conserver la pureté, cette source de la bienveillance du cœur, de l'élévation des idées ? – C'est une grande puissance sur les autres âmes [...].

Origène eut de grands disciples. Tous parlent de l'attrait qu'il exerçait. Non seulement il enseignait, mais entraînait à sa suite. La parole d'un maître n'a pas que la simple vertu de vérité, elle emprunte de celui qui la dit, du sentiment qui la crée, je ne sais quoi d'attractif et de vivant.

Quand Grégoire le Thaumaturge se félicite d'avoir rencontré Origène (dans la lettre où il lui fait de si touchants adieux) il s'applique la parole de l'Écriture : « L'âme de

David était collée à l'âme de Jonathas » [1 S 18, 1] ; ainsi, l'âme d'Origène s'était attachée celle de Grégoire, pour l'élever. On disait : « Voilà des disciples qui aimeraient mieux se tromper avec leur maître que d'être dans le bon chemin sans lui ».

Grégoire le Thaumaturge était venu de la Cappadoce à Béryte [Beyrouth actuel] pour faire son Droit. Le Droit romain le captivait, le passionnait. Il faut voir comment ces provinciaux aimaient le Droit qui les avait faits citoyens de Rome ! Qui leur donnait place dans l'immense Empire. Ce Droit était le grand moyen d'unification et apportait avec lui la qualité, la dignité, la grandeur du citoyen romain. Il portait en lui tous les raffinements de la civilisation. Ce Droit, la plus hellénique des législations, était exprimé dans le langage le plus majestueux, le plus impératif, le plus fait pour le commandement. Grégoire, tout affolé de son Droit romain, remercie Origène de lui avoir rendu le même service que Socrate à Alcibiade.

Quand le jeune Athénien avait voulu prendre le gouvernement de sa patrie pour la relever, que fait-il ? Il va rendre à Athènes le premier rang aux jeux olympiques. Mais Socrate lui ouvre d'autres aperçus. Il le persuade que pour être un homme d'Etat complet, pour se montrer le digne neveu de Périclès, il lui faut un peu de philosophie : il gagnera à être philosophe, c'est-à-dire à connaître les causes et à pénétrer la nature humaine par la psychologie.

Origène fait de même avec Grégoire le Thaumaturge. Il lui imprime l'amour de la philosophie, avec cette dialectique que Platon employait dans son *Dialogue*. Il lui fait goûter les choses en séparant le vrai du faux et il l'enveloppe d'affection. Le jeune désire être quelque chose, être grand... Une nature comme celle de Grégoire remercie le maître qu'il sait exigeant, mais avec lequel il se sent grandir.

Origène l'oriente vers des études qu'il réservait à des jeunes gens d'élite et qui formaient ainsi une sorte d'école supérieure. Pour les autres, la grammaire, la rhétorique leur permettaient de mieux comprendre le sens et la beauté des Livres saints. Ceux de l'élite devaient s'appliquer à la philosophie mais il leur fallait connaître les sciences préparatoires. D'abord la physiologie, la physique. Grégoire dit que cette étude des choses avec Origène agrandissait en montrant les œuvres de Dieu, non pas comme un voile pour cacher le Créateur, mais au contraire comme manifestations de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, par le merveilleux rapprochement de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

La physique, la géométrie, l'astronomie étaient appelées les « sciences ministres de la philosophie ». Origène attachait une grande valeur à l'astronomie, comme agrandissant les idées. Telle jeune fille qui en suit un cours à la Sorbonne pourrait le dire. On conçoit Dieu, alors, moins anthropomorphe. L'astronomie élève, agrandit quelque chose qui peut détruire l'idée rétrécie de Dieu que se fait le premier âge, quelque chose qui fait entrer d'une manière plus intime dans la personnalité divine.

Dieu paraît immense dans ces mondes au milieu desquels se joue son infinie puissance. L'astronomie élargit les idées en étendue et en hauteur, elle jette l'âme dans le silence effrayant de l'espace infini qui n'altère pas la notion du divin.

Quand Origène avait conduit les jeunes gens à travers ces sciences préliminaires où il ne les retenait pas longtemps, abordant la philosophie qui était surtout considérée

comme la science des causes premières, il leur laissait une latitude entière pour entrer dans un monde où il les introduisait.

Grégoire [le Thaumaturge] se félicite d'avoir été à cette École où il a pu aborder tous les systèmes, sans que rien lui fût refusé.

Origène faisait lire toutes sortes d'écrits, tout ce qui avait été dit sur Dieu, sur les causes premières, tout ce qui pouvait intéresser un esprit anxieux. Il faisait explorer toutes les Écoles en recommandant de ne se donner à aucune et de prendre pour règle, pour direction, la Révélation divine et les prophéties.

« Pourtant, dit Grégoire le Thaumaturge, Origène faisait une exception : comme Dieu en établissant l'homme dans le Paradis terrestre, il interdisait à ses disciples les philosophes qui faisaient profession d'athéisme, les épicuriens et tous ceux qui donnent une idée basse des choses. » Origène était un esprit qui ne craignait pas les difficultés mais, s'il les considérait comme moyens d'élévation quand on cherche à les résoudre, il craignait le doute.

Ce doute qui vient tout à coup quand l'âme essaie de vivre haut, le doute qui sort de l'idée basse, insinue à l'oreille une parole perfide : « Si, pourtant, rien n'était vrai ?... S'il n'y avait rien au-dessus de l'homme ? ni au-delà de la vie ? », le doute qui se présente sous la forme du pessimisme est ce qu'il y a de plus décourageant, de plus dangereux.

Que le jeune soit devant mille difficultés, je n'en suis pas inquiet. Mais que poussé à un acte héroïque il se dise : « A quoi bon ? Et si le surnaturel n'existait pas ? », voilà ce que je redoute, ce que craignait Origène. C'est pourquoi il écartait toutes les productions athées, comme empoisonnant l'âme et la rattachant à la terre. Il croyait qu'on pouvait se rencontrer dans les régions élevées, dans les espaces aériens où tout grand esprit peut arriver par les lumières naturelles : « Il n'y a pas qu'en bas qu'on se rencontre », disait-il.

Vous voyez l'intention conciliante et le mouvement, l'élan de cette École. C'est le propre des esprits parfaitement purs, libres, qui n'ont en quelque sorte, pas péché en Adam, de croire au Bien, de n'avoir aucune espèce de défiance, de supposer toujours la bonne foi des autres.

La grande érudition d'Origène, qui rappelle celle de Celse, écartait de lui toute méfiance de l'inconnu. Tel Père de l'Église moins érudit sera moins large aussi, il se méfiera de l'inconnu comme d'une nouveauté. Origène avait aussi cette pureté d'âme qui fait la liberté du mystique et tourne tout à bien. Cette liberté le guidait pour permettre tout à ses disciples : tout, excepté ce qui est bas, ce qui fait douter. Il était conciliant et large par droiture d'âme et par érudition.

La méthode éclectique, Origène se l'était appliquée à lui-même. Il l'avait tirée de Porphyre qui la tenait de son maître Plotin dont il raconte la vie. Porphyre dit qu'Origène avait souvent en main les écrits des philosophes. Origène fit plus. Chargé de mener les jeunes gens plus loin que les notions du catéchisme, il suivit à Alexandrie le cours d'Ammonius Saccas.

Celui-ci était né chrétien. On le disait portefaix : peut-être portait-il le sac des ermites de la Thébaïde ? Devenu philosophe païen, il avait abjuré le christianisme par le fait de ses études. Mais c'était un esprit élevé. On le traitait « d'inspiré ». Plotin dit que son but

était de mettre l'âme dans la contemplation où l'on trouve Dieu. Son éclectisme était très large. Il cherchait dans chaque École le côté vrai de chaque chose. Son enthousiasme plaisait à Origène qui y voyait un point de contact avec le christianisme.

*

Le but du néoplatonisme était l'extase, [son] moyen l'ascétisme, la réduction du corps sous l'âme, pour arriver à l'union avec Dieu. La doctrine offrait bien des analogies avec l'enseignement chrétien. Il ressuscitait une espèce de trinité en unissant au *Un* de Parménide, l'*Intelligence* et l'*Ame universelle*. Il arrangeait les mythes païens de telle façon qu'il les tournait en enseignement bien plus philosophiques et plus spiritualistes.

Dans la pensée de Plotin, Uranus, Saturne, Jupiter, voilà le premier principe des choses : l'Unité (Uranus) ; c'est ensuite l'Intelligence qui se dévore elle-même en s'assimilant les êtres (Saturne) ; et enfin l'Ame du monde, la vie répandue, le mouvement imprimé (Jupiter).

Les philosophes néoplatoniciens restent rivés aux souvenirs de l'ancienne Grèce. Ils veulent rajeunir cette mythologie qui se prête à toutes les modifications, qui changera de tout, même d'âme, comme le vieux Pélias [fils de Poséidon et de Tyro], à condition de garder son vieux vêtement.

Avec le christianisme, cette liberté n'existe pas. On sent quelque chose qu'on ne s'assimile pas mais qui assimile à soi tout le reste. Tandis que le vieux polythéisme est une matière souple qui prend toutes les formes entre les mains du philosophe, le christianisme impose son joug, il faut le subir sans restriction.

Voilà la chaire de la philosophie païenne à côté de la chaire chrétienne. A l'époque d'Origène il y a divergence, mais ce n'est pas encore l'hostilité qui éclatera plus tard quand les néoplatoniciens essaieront d'insuffler au vieux paganisme une âme nouvelle, pour le dresser contre le christianisme vivant et partout vainqueur.

On reproche à Origène cette méthode qui jetait des élèves encore tendres et nouveaux en face d'une philosophie qui pouvait les éblouir. Il s'est justifié par la nécessité de parler à des philosophes et par l'exemple de l'évêque d'Alexandrie, Héraclas [treizième évêque d'Alexandrie entre 232 et 248]. Il s'explique dans une lettre charmante à Grégoire le Thaumaturge où il commente un passage de l'*Exode* dans lequel Dieu dit aux Israélites de prendre les vases d'or des faux dieux d'Égypte pour en faire des ornements du sanctuaire. Dans la pensée d'Origène ceci ne peut avoir un sens littéral : Dieu ne commande pas le vol.

Clément d'Alexandrie n'aurait pas été embarrassé pour trouver le sens figuré : Dieu a dit aux Hébreux de prendre les vases des Égyptiens, comme leur appartenant. Ainsi, prenez dans la philosophie ce qui vous appartient, car elle a été la voleuse de la Révélation.

Dans sa lettre [à Grégoire le Thaumaturge] Origène dit qu'« il faut prendre l'or des Égyptiens pour le consacrer à un saint usage ». Mais l'or est dangereux à manier si on ne le sanctifie pas, si on en fait des idoles ou un veau d'or.

C'est ce qui est arrivé à Origène. Il a pris beaucoup d'or, il en a consacré une partie à la gloire de Dieu. Mais dans le livre où il essaie de systématiser les dogmes (comme devait le faire plus tard Leibniz), dans son *Peri-Archon* [ou *De Principiis*, ouvrage très attaqué dans la bataille origéniste, et qui avait été divulgué par saint Ambroise d'Alexandrie avant même que

son auteur ne l'ait achevé], Origène n'a pas assez sanctifié son or, on sent encore le lieu profane d'où il l'a tiré.

Examinons la pensée d'Origène. Il dit que « c'était pour Dieu une nécessité impérieuse de créer ; qu'il avait besoin de cette manifestation de sa bonté ». Pour Origène, Dieu n'a pas pu créer l'homme avec un corps, Il n'a créé que des intelligences, toutes égales et impeccables. Quelques-unes ont péché, et suivant la gravité de leur faute ont été punies. Comment ? En étant jetées dans un corps, dans cette demeure épaisse, devenue leur prison, ayant perdu le vêtement nuageux, aérien, au moyen duquel les esprits purs se transportaient d'un lieu à un autre. Ainsi, les âmes sont soumises, non pas à une épreuve unique comme serait la vie humaine, mais à une série d'épreuves successives. Dans la pensée d'Origène, le châtement n'a pas seulement pour but de châtier : il doit dégager le divin pour ramener au Bien, au Beau. Au cycle d'épreuves qui redressera la créature raisonnable et libre, succède un état où toutes les créatures seront de nouveau « égales devant Dieu, et Satan lui-même redeviendra un ange de lumière ».

Voilà de l'or qui est resté païen !

Dans cette série d'épreuves vous reconnaissez Platon, Pythagore. [Il en va] de même dans ce spiritualiste exagéré [Origène] qui regarde le corps comme une prison et non comme une partie essentielle de l'homme, [et aussi] dans ce rétablissement universel des êtres, dans Satan redevenu Lucifer, après l'épreuve. Le dogme chrétien est bien entamé. On se trouve lancé dans un monde tout philosophique, tout platonicien, qui s'écarte de la Révélation.

Ces erreurs ont été condamnées : cet or égyptien, platonicien est resté de l'or volé.

Prêter à Dieu l'intention de réduire le mal de manière à l'annihiler est l'erreur d'une grande âme. C'est une belle œuvre, mais enfin une erreur. Sa proposition que Satan se convertira a fort scandalisé. Origène s'est défendu d'avoir dit cela, mais positivement il l'a dit. Il s'est tiré de la difficulté en répondant : « Satan converti ne sera plus Satan, mais un esprit aussi soumis que brillant, un ange de lumière ». Cette réponse n'en est pas une et l'opinion qu'il avance demeure une erreur.

La résurrection des corps qui embarrasse la philosophie devient pour Origène une véritable pierre d'achoppement. Ces corps ressuscités, il les idéalise, les spiritualise, il les fait les moins « corps » possible. Ce n'est plus la croyance de Job *in carne mea*. Job qui ne se représente pas l'immortalité sans le corps. Il y a chez Origène une influence exagérée de la philosophie avec ses servantes...

Qu'a fait cet homme odieux, diront ses adversaires, il a voulu construire ses rêveries chrétiennes sur la base solide de notre philosophie. Effectivement, c'est là tout Origène : être philosophe pour aborder l'étude des Livres saints. C'est la beauté de cette vie et la séduction de cette âme qu'on ne puisse pas plus séparer sa pensée de ses œuvres qu'on ne saurait séparer la lumière de la flamme que l'on sent brûler.

« La foi sans les œuvres est morte », répétait-il souvent. La vraie foi triomphe des passions. La vérité révélée, c'est la vérité pratique. On ne peut pas séparer le savant de l'homme, ni l'homme du chrétien.

Dans la pensée d'Origène la philosophie n'est qu'une préparation à la théologie. Il faut chercher Dieu en tout, mais les cœurs purs, seuls, peuvent en saisir quelque chose.

De la même façon que Clément d'Alexandrie, après avoir détaché son jeune Grec, le conduit au Maître divin, au Pédagogue qui montre la route et donne les forces pour la mieux suivre, qui est Lui-même un chemin en marche et porte où l'on veut aller, de la même façon Origène conduit son jeune élève à la théologie par la pratique même des vertus. Il lui fait étudier ce qu'on appelle aujourd'hui la théologie morale, [et] ces vertus cardinales [...] : prudence, force, tempérance, justice. Il les entraîne en leur en montrant la beauté : « Dieu doit être cherché avec l'être tout entier, et Dieu se montre d'autant plus que l'âme se détache d'elle-même par la justice qui éclaire, la force qui soutient, la tempérance qui préserve, la prudence qui écarte les dangers ».

Grégoire le Thaumaturge, qui rapporte ainsi comment Origène se montrait exigeant, dit que le maître introduisait ensuite ses disciples dans le paradis : l'étude de la sainte Écriture « semblable à un jardin planté de beaux arbres, féconds en fruits délicieux ». Quand Grégoire est obligé de s'éloigner de ce maître, « je suis, dit-il, comme Adam chassé du paradis terrestre et qui se souvient en pleurant »... il se compare à un enfant prodigue malgré lui, « obligé de se rendre dans la région lointaine où il n'aime plus l'Écriture et les commentaires de celui qui la faisait tant aimer ».

Origène, lui, n'abordait qu'à genoux les saints Livres. Il savait que Dieu a posé là le sujet des spéculations chrétiennes, qu'un souffle divin y a passé. Il commençait par prier car il sentait que la lumière du Verbe est nécessaire pour établir certaine assimilation entre la Parole et l'âme, entre l'âme et le Livre, afin que le Livre puisse être compris et passe dans l'âme.

De tous côtés, Origène était poussé à cette étude, ses travaux sur l'Écriture sainte étaient un besoin du temps. On l'entourait, on le pressait de questions sur les passages qui servaient de railleries aux philosophes et que les juifs attaquaient. Il avait pour ami un homme riche, Ambroise, qui le harcelait sans cesse et lui imposait un labeur journalier. Origène dans une lettre se plaint de son « Ambroise qui ne le laisse pas respirer ». Il avait sept secrétaires, payés par cet ami pour recueillir ses paroles, des bibliothécaires chargés de rechercher les passages utiles à la juxtaposition des différentes versions, et enfin des personnes qui de leur plus belle écriture fixaient ses commentaires sur les Livres saints. Ce travail quotidien, continu, l'avait fait surnommer « l'homme aux entrailles de fer » ou « *Adamantius* ».

*

A cette époque, les attaques contre l'Église visaient surtout la sainte Écriture. Le canon venait à peine d'être fixé. Les différentes pièces en avaient été données successivement, depuis la mort de Notre Seigneur jusqu'à la mort de saint Jean : évangiles, épîtres, *Actes des Apôtres* et *Apocalypse*. De très bonne heure tout cela forma un corps ; mais il restait quelques hésitations sur certains Livres.

On distingua soigneusement les *Livres reconnus* de tous ceux dont l'autorité n'était pas admise partout.

Au temps d'Origène, quoique le canon fût fixé, les attaques continuaient. L'Église se défend, comme toute ville assiégée, en fouillant la terre.

L'attaque des philosophes portait sur l'ancien Testament. Origène, dans un large commentaire, s'appliquait à le leur faire accepter. Les juifs attaquaient l'authenticité des

Septante. Ils disaient que ce n'était pas le vrai texte hébreu, que des interpolations étrangères, des choses helléniques y faisaient tache.

Si Tertullien avait à défendre les *Septante* comment s'y prendrait-il ? Il poserait le dogme de l'inspiration des *Septante* : de même que la Bible a été inspirée, dirait-il, ces soixante-dix interprètes enfermés en des cellules, sans communication, ont traduit une partie fixée de la Bible et tous se sont rencontrés dans une seule version, par l'inspiration de l'Esprit Saint, attribuée à la traduction comme au texte hébreu. Ainsi aurait dit Tertullien, répondant avec une foi naïve.

La défense d'Origène est tout autre. Ce sera un immense travail que les juifs ne pourront incriminer : les *Hexaples*, où l'Écriture sainte est écrite sur six colonnes d'après les différents textes. On mettra d'abord le texte hébreu en lettres hébraïques puis, pour ceux qui ne connaissent pas ces caractères, on le mettra dans la colonne suivante en lettres ordinaires ; [dans les quatre autres colonnes] seront les quatre versions grecques : d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion, puis des *Septante*.

On signalera ce qui est dans le texte hébreu et non dans les *Septante* et réciproquement. Enfin, on possédera l'ensemble de la sainte Écriture en rapprochant toutes les traductions possibles du texte original, pour arriver au sens littéral le plus précis, le plus irrécusable. Voilà la méthode large, sincère, scientifique, d'Origène en face des juifs.

Puis il commente toute l'Écriture sainte, mais de ce travail il ne nous reste que le commentaire des *Psaumes*. Il suit le genre le plus admiré, le plus à la mode, en faisant des homélies. Quoique laïc, son évêque l'y invite. Il prend tel passage du Livre des Rois et l'explique avec la merveilleuse souplesse de son esprit. Mais dans ces interprétations on lui reproche, avec raison, de donner beaucoup trop à l'allégorie. Il veut élever, idéaliser toujours et quand il rencontre dans l'Écriture un passage trop terre à terre il rejette le sens littéral, n'admet que le sens mystique.

Oui, les paroles de la sainte Écriture peuvent signifier autre chose que ce qu'elles disent, des choses plus grandes, mais il ne faut pas nier le sens littéral, pour la défendre contre une sorte de bassesse. Ainsi, l'histoire de Rebecca lui paraît trop simple. Aujourd'hui, au contraire, rien ne nous touche plus que cette beauté de la simplicité, nous trouvons que plus c'est humain, plus cela est divin.

Origène traite la Bible un peu comme les philosophes traitent les mythes : Rebecca à la fontaine, c'est l'âme qui vient puiser. Mais non, l'Écriture a toujours d'abord un sens littéral. Et c'est ce qu'Origène a nié. Le système des commentaires avait une force apparente contre les païens. Origène faisait disparaître les choses que le goût païen ne digérait pas.

Les juifs savaient que Philon avait ainsi traité la sainte Écriture. Mais la faiblesse de ce système était de ne reposer sur rien. On croit voir un fil de la vierge lumineux, argenté, mais qui ne tient pas au texte.

Tertullien, lui, exagère dans un autre sens. Il dit qu'il faut tout reprendre à la lettre. Son montanisme outré le force à mettre les points sur les i. Vous voyez les tendances dangereuses de l'exégèse et de la philosophie.

Est-ce utile qu'il y ait des hommes comme Origène ? Oh ! oui. Il en faut comme Tertullien qui forment l'homme à se regarder, à s'humilier, à se mépriser, à dire :

« Taisez-vous, raison imbécile ! » et à courber tout l'être sous les pas du Dieu qui va venir.

Oui, Tertullien est vrai, éloquent. Mais à côté de cette conquête violente fondée sur le mal moral, il faut la largeur d'Origène pour montrer que le christianisme peut s'assimiler les choses. Il fallait cette douceur qui ne condamne pas mais qui explique et concilie.

Origène a été l'objet de la jalousie de son évêque qui ne l'a jamais compris et jamais cru. Il a été dans l'erreur mais on ne peut pas l'appeler hérétique car il n'y a mis aucune obstination. Il s'en est toujours rapporté au jugement de l'Église. Des hommes comme celui-là montrent que le christianisme a vaincu l'hellénisme sur son propre terrain. Ils passent dans le monde, doux, bienveillants, imitant la douceur conquérante du Christ.

C'est l'esprit que nous avons trouvé dans l'École d'Alexandrie. Que la doctrine de ces hommes n'ait pas été absolument pure, nous en convenons. Qu'elle ait eu besoin d'une élaboration théologique, d'une direction morale qui juge et sépare ce qui n'est pas assimilable, ce qui ramène au ton [juste], ce qui est outré, nous le reconnaissons.

Oui, Alexandrie a eu besoin de Rome. Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de la beauté, il faut des hommes larges comme [saint] Clément [d'Alexandrie], comme Origène, des hommes qui attirent.

XI – Alexandre Sévère et son temps

Je vous ai parlé d'Origène, de cet enseignement qui prend la mesure des âmes auxquelles il s'adresse.

L'Église d'Alexandrie s'oriente vers quelque chose de savant, de systématique. Le système ingénieux de gnostiques comme Valentin, dont l'hérésie combine les doctrines orientales avec quelques données chrétiennes, n'a fleuri nulle part comme à Alexandrie. L'Église y répond par une gnose chrétienne qui prend pour point de départ les données de la foi et cherche les rapports entre l'âme et le monde invisible supérieur.

Alexandrie est ville de fusion où l'Orient et l'Occident se mêlent. Philon, Numenius [d'Apamée] rêvaient d'établir la synthèse des différents points de vue. Vous avez dans l'École d'Alexandrie un caractère scientifique conciliant qui admet la philosophie, nous l'avons constaté dans Clément d'Alexandrie, dans Origène. Si vous les mettez en rapport avec Julia Domna [voir tome 3 chapitre II], avec Philippe [Philippe l'Arabe, préfet du prétoire de l'empereur Gordien III, il prend le pouvoir à la mort de ce dernier en février 244 ; Philippe meurt en février 244 lors d'une bataille contre Dèce] ou avec Julia Mamaea [née vers 180, elle est la nièce de Julia Domna et la mère d'Alexandre Sévère, empereur de mars 222 à son assassinat par l'armée le 18 mars 235 ; Mamaea sera assassinée dès le lendemain], il sera difficile de ne pas trouver des points de contact, quelque chose qui montre que ces âmes-là viennent à nous.

Nous examinerons dans le détail saint Denys d'Alexandrie [évêque d'Alexandrie vers 248/249, mort en mars 264] et constaterons une fois de plus l'esprit de largeur et de conciliation. Il y a même eu un peu d'excès, nous l'avons dit. On n'a pas pris seulement l'or platonicien, mais l'alliage. Origène est tombé dans un spiritualisme exagéré en affirmant la préexistence des âmes.

Un autre défaut de l'École alexandrine est un allégorisme outré dans l'interprétation des Écritures.

*

Aujourd'hui, je voudrais vous transporter à Rome. Nous avons vu la terrible persécution de l'Église d'Afrique dont le contrecoup a si éloquemment fait vibrer l'âme de Tertullien.

A la mort de Septime Sévère, à partir de l'affreux Caracalla [empereur de février 211 à son assassinat en avril 217], l'Église jouit d'une paix de trente-huit ans. Saint Cyprien le déplore à certains égards. Il juge que les mœurs se relâchent, que les âmes faiblissent lorsqu'elles n'ont plus à lutter pour se soutenir.

[Les règnes suivants se succèdent de juin 218 à juin 251 : Héliogabale, empereur de juin 218 à mars 222, considéré comme à moitié fou ; Alexandre Sévère, empereur de mars 222 à mars 235 ; Maximin I^{er}, empereur de mars 235 à juin 288 ; Gordien I^{er} et son fils Gordien II, co-empereurs de mars 238 à avril 238 ; Gordien III, empereur d'avril 238 à février 244 ; Philippe l'Arabe, empereur de février 244 à septembre/octobre 249 ; Dèce, empereur de septembre/octobre 249 à juin 251.]

La persécution parut se rallumer sous Maximin I^{er} seulement. Ces trois années mises à part, l'Église fut en paix

Le pape saint Zéphyrin a vu l'extension de l'Église. Nous avons constaté les progrès de la communauté chrétienne sous son règne et sous celui de Calliste et vu les attaques anonymes des *Philosophoumena*.

Venu à Rome, Tertullien juge que l'on gêne la rigidité de la discipline chrétienne. Son traité *De Pudicitia* [après 212] témoigne de son intransigeance et de la largeur d'esprit de Calliste. Les exagérations montanistes plaident ainsi pour le pontife.

Celui-ci a-t-il sacrifié à la discipline ? Non. Mais il a compris que l'Église s'élargissait, qu'elle devenait une grande société et non un couventicule. Il a admis à la pénitence les plus grands crimes, dans la pensée que la miséricorde de Dieu est sans limite. Il déclare la validité de certains mariages que la loi civile ne reconnaissait pas, à cause de la différence des castes. Au point de vue du dogme, il a condamné l'unitarisme qui voyait le Dieu unique affirmé dans la sainte Écriture, de façon à nier la Trinité. Il a condamné les sabelliens [disciples de Sabellius] en même temps qu'il affirmait les trois personnes de la sainte Trinité.

*

Saint Calliste meurt de mort violente en 222. Ce n'était pas un temps de persécution, mais un temps de troubles causés par le renversement d'Héliogabale [en mars 222] et l'avènement d'Alexandre Sévère. Dans la lutte entre bourgeois de Rome et prétoriens le sac de la ville dura trois jours. Saint Calliste assiégé dans sa maison fut défenestré et jeté dans un puits. Il est donc considéré comme martyr. Ces supplices isolés sont très conciliables, étant donné le malheur des temps, avec la paix relative de l'Église.

Le successeur de saint Calliste fut saint Urbain I^{er} [17^{ème} pape, de 222 à mai 230]. L'année 222 est aussi celle de l'avènement d'Alexandre Sévère, prince auquel nous nous arrêterons, comme à une médaille intéressante de l'*Histoire auguste*, une "cyropédie" [histoire de Cyrus enfant, par Xénophon] en petit, quelque chose de charmant tel une miniature, mais trop délicat, trop petit. Plus viril, plus fort, ce prince aurait été parfait.

Entre les mains de sa mère Julia Mamaea [mère d'Alexandre Sévère], son éducation avait été une réaction contre les scandales de son cousin Héliogabale. Cette mère, très pieuse, fut-elle chrétienne ? La question se pose. Elle a pu avoir des entretiens avec Origène, comme Julia Domna et Julia Moesa. Peut-être l'a-t-elle fait venir à Antioche pour s'informer auprès de lui de questions religieuses ? Je ne le pense pas, mais elle se montra sympathique aux chrétiens.

Quant à son fils, elle l'entoura trop. On regrette cette trop longue incubation maternelle qui empêche certains côtés de se développer. C'est le défaut de ces mères qui adorent leurs fils, les couvent avec une jalousie extrême. Comme fera Blanche de Castille, Mamaea ne put supporter la femme de son fils, elle la fit éloigner et alla jusqu'au crime. On dit qu'elle fit tuer le père de sa belle-fille, ne pouvant supporter personne auprès d'Alexandre Sévère.

Le jeune homme fut irréprochable, mais sa mère le poussait trop à l'avarice. L'économie qui sied à une maîtresse de maison n'est pas de mise pour le maître d'un Empire. On veut que ce maître dépense, et Lampride [tout autant que] Hérodien [historien romain d'expression grecque, né vers 175 et mort vers 250] dit que la parcimonie du prince le

rendit impopulaire. Devant lui on parle d'Alexandre le Grand, il l'admire, le prend pour héros, pourtant il lui reproche de s'abandonner à l'ivresse et à la colère. Alexandre Sévère évitera ces défauts. Mais le manteau d'Alexandre le Grand aurait fait trop de plis sur ses gracieuses petites épaules.

Je préfère le voir au milieu de ses plaisirs favoris. Il a dix-sept ans, il aime la philosophie et pour se délasser il a une immense volière où il élève des milliers de pigeons ramiers et de perdrix. Avec eux il joue et les fait se battre.

Ce prince est un justicier impitoyable pour les magistrats qui rachètent avec un peu d'argent leurs monstrueuses déprédations. Il s'entoure d'hommes sages, d'un conseil de seize vieillards, de jurisconsultes comme Ulpien. Il se défie de lui-même, il écoute volontiers les avis. C'est une figure charmante à étudier dans son biographe. Mais Lampride, un peu blasé comme un historien de la décadence, est insupportable par l'abus d'infimes détails.

Si je cherche dans l'*Histoire auguste* un point qui intéresse l'Église, je suis obligé d'apprendre qu'Alexandre Sévère mangeait du lièvre tous les jours, et à quelle sauce, etc. C'est le défaut du temps. Les contradictions entre Lampride et Hérodien proviennent de ce que Lampride ne montre que les perfections du prince tandis qu'Hérodien signale ses faiblesses. Ceci est très conciliable.

Le règne d'Alexandre Sévère est une époque de fusion. Un arrangement est tout près de se faire entre les différents cultes. Chaque matin le prince, à son lever, entre dans son *lararium*, sorte de grande chapelle où il rend des honneurs à différents bustes : celui d'Orphée et celui d'Abraham initiateur de l'homme au divin et père de la religion juive, celui d'Apollonios de Tyane, épurateur et restaurateur de la philosophie, celui de Jésus-Christ modèle de la conciliation et de la largeur. Cet assemblage représente un peu l'état du monde.

Héliogabale avait importé la divinité syrienne, sa pierre noire, dans le temple où il avait amené, comme des serviteurs des faux dieux de l'Empire, et Jupiter, et Vesta, pour lui servir de cortège. Il avait invité les juifs et les chrétiens à mettre leur Jéhovah dans le Panthéon du dieu soleil. Cet esprit de conciliation insensée explique l'absence de persécution à cette époque.

Alexandre Sévère emprunte évidemment aux chrétiens et ne se tient pas vis-à-vis d'eux sur une défensive excessive. Aux murs du palais, il ne fait pas graver : « liberté, égalité, fraternité », mais : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*, maxime empruntée aux chrétiens ou aux juifs. Il projette d'élever un temple au Christ, mais il en est détourné par les prêtres des faux dieux qui allèguent que tout le monde se fera chrétien. Il restaure le culte de Sérapis et d'Isis. Voilà son éclectisme.

Il a beaucoup d'idées, trop peut-être. Ce n'est pas bon pour un prince [...]. Il admire l'usage des chrétiens, lors de l'élection d'un évêque, de faire une sorte d'enquête de bonne vie et mœurs près du peuple chrétien. Cet usage subsiste encore. Quand un jeune homme doit recevoir les ordres on publie ses bans à la grand-messe, on déclare qu'il a l'intention de se vouer à Dieu et l'on consulte la communauté pour savoir si quelqu'un ne connaît pas d'empêchement. Alexandre Sévère aurait voulu agir de même pour les gouvernants, qui lui semblaient avoir charge d'âmes, et afficher les noms de ceux qu'il pensait appeler au pouvoir pour consulter le peuple sur l'opportunité de leur promotion.

Dans un tel caractère la tolérance est écrite. Le prince reconnaît les privilèges des juifs et « supporte que les chrétiens soient », dit Lampride. C'est dire qu'il les laisse exister, sans leur reconnaître d'existence légale. Quand Maximin I^{er} l'eût renversé, prenant à tâche de persécuter tout ce qu'Alexandre Sévère avait aimé, il dut faire maison nette.

Une cause avait été portée devant Alexandre Sévère. Il s'agissait d'une maison où les chrétiens tenaient leurs réunions, une autre corporation la leur disputait : les *popinari*, les cabaretiers de Rome. L'Empereur entendit les deux parties et donna gain de cause aux chrétiens. La teneur de la sentence est curieuse : « Il vaut mieux que Dieu soit honoré là, de quelque façon que ce soit, que d'y établir des cabarets » [...]. Ce procès est la preuve d'une propriété collective des chrétiens. Notre tradition veut que cette maison soit Santa-Maria-in-Trastevere, une des églises les plus anciennes [de Rome].

Le caractère d'Alexandre Sévère offre un ensemble de qualités charmantes chez un jeune homme qui n'aurait qu'à dépenser des rentes, mais insuffisantes chez un prince à qui l'on demande quelque chose de plus viril. Il est beau. Un jour il a joué au César : en face des légions révoltées il les a traitées de « quirites » (bourgeois), les dégradant, les faisant ainsi rentrer dans la vie civile.

*

Quelques années après sa mort [en 235], sous Gordien III [entre 238 et 244], le monde intelligent se pressait à un cours de philosophie à la mode, on s'y étouffait. Si j'étais allé là, j'aurais vu un homme, curiosité de la ville par sa vie haute, mystique, un homme très renfermé en lui-même, le regard replié sur sa propre âme, qui fait du *gnoti seauton* [γνωθι σεαυτόν : connais-toi toi-même de Socrate] sa vie intime. C'était une âme égarée dans un corps et pleurant chaque jour cet égarement. Jamais il n'aurait permis qu'on fit son portrait, qu'on fixât sur la toile l'ombre d'une ombre, et la plus triste des ombres. Je l'aurais entendu parler de Dieu, il l'aurait appelé le « Un », seul et même principe du Bien.

Mais si Dieu est Un par nature, il est une autre manière de le concevoir. Dieu, c'est l'*Intelligence* qui crée ce qu'elle conçoit : les intelligibles. Et, en même temps, c'est la vie, l'Ame qui anime. De sorte qu'il y a à la fois Unité et Trinité : l'Un, l'Intelligence et l'Ame ou l'Amour.

Cet homme m'aurait parlé des âmes descendues en ce monde pour préparer leur retour, – comme Ulysse qui dans l'île de Circé, dans l'île de Calypso, portait le souvenir d'Ithaque –, elles ne pensent qu'à leur retour heureux vers le ciel. La vertu est le moyen, non pas le but. Le but est plus haut. Une telle philosophie [affirme] : il faut aimer la vertu pour elle-même, – Non ! Il faut pratiquer la vertu pour quelque chose de plus haut, de plus grand, pour conduire l'âme à la contemplation de la Beauté infinie que la philosophie confond avec Dieu même.

Si, avec Plotin – c'est de lui que je parle – on a purifié l'œil de son âme, si, comme le dit Clément d'Alexandrie, « on a rendu l'organe de la vision semblable à l'objet que l'œil veut étudier, alors on saisit, alors on s'élance jusqu'à la contemplation et les âmes dans leur vol libre et pur, dédaignant tout ce qu'elles ont laissé dans le monde sensible, arrivent à l'Intelligence et s'y reposent comme dans la vraie patrie, après un long voyage ».

Avec ravissement j'aurais entendu ces paroles et le beau commentaire qui en faisait la suite : « Qu'il avance hardiment et pénètre au fond du sanctuaire, celui qui a dégagé son âme et fermé les yeux à la beauté terrestre et fugitive et qu'il les ouvre pour contempler la vraie Beauté !... Mais ici, il faut nous écrier : « Fuyons ! fuyons ! Notre patrie, notre père sont au lieu que nous avons quittés. Comment faire ? Comment y revenir ? nos pieds sont impropres à nous y conduire. Comment faire ? – Il n'y a qu'à ouvrir les yeux de l'âme en fermant ceux du corps ».

Ravi de cette spiritualité élevée, si j'avais continué à écouter ce philosophe, j'aurais senti que la contemplation de cette beauté qui m'absorbe pour me détacher des choses corporelles, n'est pas précisément le but. Il faut aller plus haut. La beauté n'est vivante que si elle incite au bien. Elle est l'éclat du bien qu'elle fait aimer. Au-dessus de la beauté il y a un objet qui attire l'amour de telle façon que l'âme ne fait plus qu'un avec lui. Dès que l'âme sent la douce chaleur du bien, elle prend force, s'éveille et ouvre ses ailes. Au lieu de s'arrêter à l'intelligence, elle va à un principe plus haut encore, elle franchit les régions de l'intelligence et elle s'arrête au bien, parce qu'il n'y a rien au-delà.

Enfin, j'aurais entendu le maître m'inviter à me dépouiller de tout moi-même pour atteindre le but si désirable, la vue du beau lui-même, vision dont la privation est la plus grande des infortunes.

J'aurais pu traduire cela en langage chrétien et aurais dit en sortant : « Comme cela est vrai ! » Au lieu du « bien », il n'y a qu'à mettre « Jésus-Christ » ; ce bien que l'âme cherche, « *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous et si je ne mets ma main dans son côté ...* » [Jn 20, 25], ce n'est pas une entité mais une réalité : « *Verbum caro factum est* » [Jn 1, 14]. Il a parlé un langage que tout le monde comprend, mais est-ce que tout le monde comprendrait le langage de Plotin ? Non.

Tandis que la parole chrétienne a pour chaque âme une portée pratique, la mysticité du philosophe fait perdre pied, on sent qu'il monte et qu'il échappe. La philosophie néoplatonicienne, exprimée par Plotin, marche de concert avec le christianisme, elle va au même but mais ne peut y conduire qu'un petit nombre d'initiés.

*

Voilà le caractère d'Alexandre Sévère et de son temps que je voulais vous indiquer sommairement d'après Lampride et Plotin.

Le règne de ce prince est désigné par les annales ecclésiastiques comme fécond en martyres. On y rapporte la mort violente de saint Urbain [en mai 230], celles de Valérien [marié à une patricienne nommée Cécile], de Tiburce [frère de Valérien] et de Maxime [chargé de leur exécution mais qui se convertit et meurt lui-même martyr le 14 avril 229] autour de sainte Cécile [patricienne chrétienne ayant fait vœu de virginité ; mariée de force à Valérien, il accepte de respecter son vœu ; ensemble ils seront martyrisés le 14 avril 229 ; la dépouille de Cécile est retrouvée en 821 dans les catacombes de saint Calliste puis transférée dans une basilique construite pour l'accueillir dans le quartier du Trastevere. Son corps intact est retrouvé lors des fouilles organisée dans la basilique en 1599].

Est-ce vraisemblable ? Cela ne le paraît pas *a priori*. A ce sujet on a objecté une suite d'anachronismes. Les savants diront : c'était une époque troublée, agitée. Viennent des Romains rigides qui veulent maintenir l'ancien état de choses, des jurisconsultes

assez mal disposés comme Ulpien et Paul on concevra que tel ou tel martyr a pu survenir comme un cas sporadique, isolé, sous un prince qui laissait faire...

A quelle date rapporter le martyr de sainte Cécile si l'on n'accepte pas que ce soit sous Alexandre Sévère ? Le seul indice historique est la mention du pape Urbain.

Ceci ressort des précieuses recherches de M. de Rossi' auxquelles nous ne nous intéressons pas assez en France. M. Renan dans une note assez courte en parle d'une lèvre un peu dédaigneuse. Mais M. de Rossi a creusé, étudié, fait des investigations très sérieuses au sujet du martyr de sainte Cécile, avant d'établir une hypothèse.

Je dis "hypothèse" parce que, en histoire, j'ai cet esprit de ne pas réclamer ce qui n'est pas à nous, de peur qu'on ne nous réclame ce qui est à nous. [...]

Il est impossible de nier la force de certaines raisons données par M. de Rossi qui, malgré l'in vraisemblance, avance un chiffre de cinq mille martyrs, pour le règne d'Alexandre Sévère.

Les *Actes de sainte Cécile*, avec saint Valérien, saint Tiburce, saint Maxime [...], je n'en lirai rien, parce que j'engage mes jeunes auditeurs à les lire eux-mêmes. Il n'est pas difficile de se les procurer : on les trouve partout.

Que le personnage de sainte Cécile est beau ! [...] Sainte Cécile apparaît dans ses *Actes* telle que Raphaël nous la montre [...].

Rien de plus beau, de plus touchant et de plus pur que son union avec Valérien. Lorsqu'elle entre dans la maison païenne, elle lui parle de l'ange qui la garde, elle parle à ce jeune païen de l'union des âmes, de la beauté de cette union si intime. Elle connaît la souffrance, l'extrême douleur de se dire : « Là où je vis, il ne vivra pas, il ne peut pas vivre ». Elle sent le besoin, au nom de l'union contractée, de le faire vivre dans les pensées qui sont sa vie. Elle lui dit que « s'ils aiment le même objet, ils s'aimeront en ce qu'ils aiment ».

La théorie du mariage chrétien, de cette union délicate, sort vivante des paroles de Cécile. Où que ce soit, est-ce que deux êtres unis ne se respecteront pas ? N'y a-t-il pas l'Ange de Dieu, Dieu lui-même, entre deux âmes qui se connaissent et qui s'aiment ? Dans l'âme que l'on voit de plus près, dans cette âme sœur, n'y a-t-il pas quelque chose de grand, de divin, que l'on respecte d'autant plus qu'on l'aime ?

Comment peut-on critiquer les paroles de sainte Cécile et en sourire ? Cette vierge chrétienne tout en étant mariée montre dans sa vie, qui n'est pas celle de toute femme, l'idéal et l'essence du mariage, l'union des âmes. Le plus doux souvenir qui reste à l'homme n'est-il pas d'avoir connu dans sa vie une âme pure en qui il pouvait respecter, admirer ce qui relève et réjouit à l'heure où toute chose paraît laide et triste ? J'ai vu cela, et je ne connais rien de plus touchant.

« Les plus beaux souvenirs viennent des âmes qu'on a connues et en qui on a senti le divin », dit Platon. Voilà le sens des *Actes* de ce martyr et de la situation particulièrement délicate, poétique, élevée, de l'histoire de sainte Cécile.

Le pape saint Urbain, probablement confesseur et non martyr, mourut le 23 mai 230. Saint Pontien [pape de juillet 230 à septembre 235], son successeur, fut victime de la persécution en 235, sous [les empereurs] Alexandre Sévère et Maximin I^{er}. Il fut déporté dans l'île de Buccina au climat malsain et condamné aux mines.

Le prêtre Hippolyte, celui qui avait à Rome élevé chaire contre chaire contre [... les papes Zéphyrin et Calliste et qui s'est finalement réconcilié avec le pape Pontien dont il a partagé la fin

tragique : la persécution de Maximin I^{er} les a exilés tous les deux dans l'île de Buccina où il ont trouvé ensemble la mort}]

Pontien, se voyant exilé pour longtemps, se démit de sa charge. Le fait a été discuté, on a dit qu'il avait été dégradé. Non, il résigna son autorité en ôtant son étole et mourut peu après. Saint Anthère [pape du 21 novembre 233 au 3 janvier 236], son successeur, n'occupa le siège que 43 jours et fut probablement martyrisé.

Après Alexandre Sévère, l'Empire est aux mains d'un athlète, Maximin I^{er}, un Busiris [roi d'Égypte de la mythologie grecque, réputé pour ses cruautés] qui fait étalage de sa force corporelle. On ne lui ménage pas les épigrammes.

Les temps sont durs. Un étranger, un prêtre peut-être, se trouvant à Rome prit part à l'élection du pape. Une colombe vint planer sur sa tête et il fut élu par acclamation. C'était saint Fabien [20^{ème} pape, de juin 236 à son martyr le 20 janvier 250] un des plus grands pontifes, dont nous verrons l'histoire dans la prochaine leçon.

XII – La persécution sous Dèce

Dans la dernière leçon j'ai essayé de vous donner une idée de l'histoire de l'Église sous Alexandre Sévère, dont la tolérance permet l'épanouissement des espérances chrétiennes.

Origène en qui le savant, le chrétien, ne peut s'abstraire de l'homme, sent le contrecoup de tout ce qui touche l'Église. On pourrait lui appliquer la parole de l'Apôtre : « *Qui est faible que je ne sois faible ? Qui vient à tomber qu'un feu ne me brûle ?* [2 Co 11, 29]. Il entre dans la joie à cause du développement de l'Église, il lui voit naître tous les jours de nouveaux enfants et plusieurs fois dans ses homélies il salue ce triomphe.

Les barbares, dans lesquels Tertullien et saint Cyprien voient les exécuteurs du jugement de Dieu, le châtiment final d'un monde qui périclète dans l'imbécillité et la malice, Origène, lui, les regarde comme de nouvelles conquêtes réservées à l'Église. On en avait déjà vu les prémices. Il était arrivé que parmi les prisonniers faits par ces barbares d'au-delà le Rhin et le Danube il y avait des chrétiens. Ainsi l'Évangile avait pénétré dans la Germanie et la Dacie [région des Carpathes qui devint la Roumanie, ainsi baptisée par les colons romains].

Origène pensait même qu'un temps de paix est un temps d'amollissement et il indiquait pour l'Église le besoin de ces secousses qui réveillent les âmes et raniment la foi. Ceci est exprimé dans un passage remarquable. Saint Cyprien l'a senti comme Origène. Dans son traité *De lapsis* il dit [en 254] qu'une purification était nécessaire.

La paix de l'Église fut coupée par un orage court mais violent, un orage local, la persécution de Maximin I^{er}, ce géant goth qui occupa un instant le trône impérial [de mars 235 à juin 288]. Le trait distinctif de cette tourmente est une mesure politique qui met la main sur les évêques. Il était facile au pouvoir de les saisir.

En effet, depuis que les chrétiens existaient comme collèges funéraires, les évêques en étaient en quelque sorte les syndics, réunissant et répartissant les aumônes. A ce titre leurs noms figuraient sur les registres du préfet de la ville. C'est ainsi que le pape Pontien, en [septembre] 235, fut arrêté et envoyé dans l'île meurtrière [île Buccina] de Sardaigne. Son sort fut partagé par le vieux [il avait environ 65 ans] prêtre Hippolyte à qui l'on peut attribuer les *Philosophoumena* dont une partie est un véritable pamphlet contre saint Calliste et qui jouissait certainement d'une notoriété dans le presbytérat romain.

Saint Pontien se démet de sa charge [en septembre 235], saint Anthère lui succède [en novembre 235] et meurt deux mois plus tard, probablement martyr [en janvier 236].

La crise aiguë de la persécution passe alors en Cappadoce. A la suite de calamités publiques, des soulèvements contre les chrétiens se produisent. Une lettre de Firmilien, évêque de Césarée [évêque anti-donatiste, disciple d'Origène ; mort en 268], à saint Cyprien en fait foi. A ces martyrs se rattache la légende célèbre – ou plus exactement l'histoire très vraie mais entourée de merveilleux – d'une vierge populaire, sainte Barbe.

La persécution sévit en Palestine, elle atteint le grand ami d'Origène, cet Ambroise [d'Alexandrie] si riche et si honoré, entouré d'une nombreuse famille et qui gardait une si profonde reconnaissance à Origène pour l'avoir tiré de l'erreur. Il attisait et soutenait de ses deniers le travail du docteur [Origène]. Ambroise fut arrêté, emprisonné avec son ami Proctète prêtre de Césarée [ils faillirent être transférés au fond de la Germanie].

Pour les encourager, Origène écrit l'*Exhortatio ad Martyrium*. Lui, avait fui la persécution et avait trouvé refuge chez une veuve chrétienne de Césarée de Cappadoce, Juliana, qui avait hérité la bibliothèque de Symmaque, traducteur de l'Ancien Testament [cette traduction est adoptée par Origène pour rédiger ses *Hexaples* et *Tétraples* ; Jérôme de Stridon admire l'élégance et la pureté du langage de Symmaque et s'inspire de ses travaux pour rédiger la *Vulgate*].

Lui [Origène], si ardent pour le martyre a fui devant les persécuteurs. Qu'aurait dit Tertullien, si sévère sur ce point et qui déjà y voit une apostasie dans son traité *De fuga in persecutione* ? La fuite, mais c'était le mot d'ordre et l'esprit même de l'Église. Grégoire le Thaumaturge fuira d'Alexandrie à Césarée. Saint Denys d'Alexandrie se retirera au désert. Saint Cyprien, si grand en face du mal et de la souffrance, cherchera sous Dèce un coin en Afrique...

La fuite fut très pénible à Origène. Un ouvrage écrit à cette époque, nous révèle sa douleur : « La charité est une passion ; aimer, c'est souffrir ». Mot juste et profond.

Aimer l'Église dans tout ce qu'elle ressent : *Qui est infirme sans que je souffre ? Qui est scandalisé sans que je brûle ?* C'est souffrir dans ses membres indignes, souffrir de tant de tristesses qui affligent le monde catholique. Aimer les âmes ! Ah ! celles que Dieu a faites pour cet amour pourront dire que c'est une souffrance cruelle. C'est endurer un vrai martyre dans l'objet de cette passion entière, intime, d'autant plus violente qu'on ne la combat pas car elle est bonne, fondée sur le plus excellent des sentiments. C'est ressentir douloureusement les maux si multipliés des âmes qui nous touchent de près.

Aimer la vérité, c'est souffrir pour elle, souffrir de tant de mensonges, de tant d'erreurs, de tant d'ignorances. C'est souffrir de tout ce qui se dit, de tout ce qui se pense. Plus on aime la vérité, plus on souffre de tant de préjugés, de tant d'aveuglements coupables !

Aimer Dieu, non banalement, l'aimer d'un amour intérieur, l'aimer d'une façon vivante, avec le sentiment de son infinie exigence, ah ! c'est être condamné à souffrir.

De sorte que les grands dons par lesquels Dieu favorise les âmes peuvent être dits des « dons cruels ». Il n'est pas de don de Dieu, intime, profond, mystérieux, de ces dons qui vouent un peu à l'isolement, il n'en est pas qui ne fasse souffrir.

L'amour de l'Église, l'amour des âmes, l'amour de la vérité, l'amour de Dieu, entendu d'une certaine manière, ce sont des dons qui font souffrir.

*

Origène a connu cette douleur pendant la persécution. Son cœur était là tout entier et son corps était absent. Ses meilleurs ouvrages ont été écrits à cette époque : un traité de polémique, *Contra Celsum* [huit livres qui répondent aux quatre livres du *Discours véritable* de Celse], et deux autres moins considérables.

C'est d'abord *De Oratione* [De la prière], bien placé à l'heure du péril. Origène y commente admirablement, d'une manière large, flottante, sans serrer le texte comme fera saint Cyprien, l'*Oraison dominicale*. Il passe en revue les différentes demandes du *Pater*, après un préambule où il écarte l'objection philosophique. Comment la prière peut-elle être efficace, puisque Dieu a prévu toute chose ? Oui, Dieu agit en conséquence de nos œuvres, qu'il prévoit. Il a prévu notre prière et disposé des événements. Origène cite le saint homme Job puis il compare la lumière à l'échelle lumineuse de Jacob : pour toute âme qui souffre, qui pleure et qui, à l'heure de la prière, le veut, une échelle d'or se dresse. Origène sent le besoin de vivre plus haut, d'entrer en communication avec les saints et les anges. La charité est la première des vertus parce qu'elle ne s'efface pas dans le Ciel, où disparaissent la foi et l'espérance...

Le second ouvrage est un traité assez volumineux que tel critique dira un peu long, redondant. Non, nous aimons cette parole de l'Écriture adressée aux martyrs dans cette situation douloureuse. L'*Exhortatio ad Martyrium* [Exhortation au Martyre] diffère de celle de Tertullien en ce qu'elle est moins brève, plus élevée, moins brave mais non moins courageuse. C'est le ton d'une âme qui s'échappe pour aller tout entière en haut : « Vous voici sevrés du lait qui vous nourrissait, arrachés au sein maternel, Ambroise, digne serviteur de Dieu, et vous, très pieux Prococtète ! Isaïe vous adresse cette virile parole : “Attendez tribulation sur tribulation, espérez contre toute espérance”. Encore un peu, encore un peu ! Est-ce la mort qui vient ? Non, c'est le voile qui se lève. L'âme est la fiancée qui apporte à l'époux une intégrité parfaite ».

Origène parle de tout ce que son ami a : famille, honneurs, richesse, l'amitié de ceux qui l'entourent, tout ce qui fait la vie plus agréable, il l'envie parce que son sacrifice est plus grand. « Plus on a à quitter, à renoncer, plus on se fait des ailes d'aigle pour voler vers la maison du Seigneur ». Pour lui Origène qui est sans famille, sans personne au monde, ne peut pas tenir à la vie et son sacrifice n'aurait pas le même mérite.

Il rappelle la mort des Maccabées avec une grande délicatesse d'expression : « La rosée de l'amour de Dieu éteignait en son cœur le feu de l'amour maternel ». Et il continue : « L'hiver est passé, après la pluie apparaissent les feuilles puis les fleurs et enfin les fruits que le Seigneur va cueillir. Il y a longtemps que nous bâtissons notre maison. On va voir si c'était sur le roc ou sur le sable. Que les vents, les tempêtes montrent moins de violence, moins d'impétuosité que le roc sur lequel la maison est bâtie ne montre de solidité ».

*

Ces ouvrages d'Origène sont témoignages authentiques de la persécution. Le féroce Maximin disparut au bout de trois ans, en [juin] 238. L'Église eut alors onze ans de répit, elle connut même des années d'épanouissement et de confiance sous Gordien III [empereur d'avril 238 à février 244], prince pieux et bienveillant, une seconde édition d'Alexandre Sévère, puis sous Philippe l'Arabe [empereur de février 244 à septembre/octobre 249], probablement chrétien.

Le siège de Rome était alors occupé par un grand pontife, saint Fabien qui, élu en 236, dans des circonstances extraordinaires, vécut jusqu'en janvier 250. Il profita de la paix momentanée dont jouissait l'Église pour aller chercher en Sardaigne le corps de saint Pontien.

Comment vous représentez-vous dans un empire païen un pape louant un vaisseau pour aller en Sardaigne réclamer le corps d'un condamné ? Cela ne pouvait se faire que grâce à la bienveillance du pouvoir. Fabien a dû demander l'autorisation à l'empereur. Il rapporte en effet les restes de Pontien et ceux d'Hippolyte. Cette translation qui lui tenait tant à cœur est attestée par une inscription que M. de Rossi a retrouvée gravée sur le tuf, dans les catacombes : « Avec tous les évêques, tes compagnons, tu vas vivre, Pontien ».

Une lettre de saint Fabien au clergé de Rome prouve que celui-ci était déjà très nombreux. Il y avait quarante-six prêtres, sept diacres chargés de l'administration temporelle et des cimetières, sept sous-diacres pour les aider et pour recueillir les actes des martyrs, quarante-deux acolytes, autant de clercs minorés et enfin cette portion touchante du troupeau qui était comme le rayon et le prolongement du cœur du pasteur, quinze cents veuves, orphelins et pauvres secourus par le presbytérat romain. Voilà l'état authentique de l'Église de Rome !

Les catacombes s'agrandissent, M. de Rossi montre parfaitement la transformation due à la nécessité. D'abord il n'y avait que deux étages et le premier était assez profond. Maintenant, les morts se pressent, on est avare de place, on superpose plusieurs étages : quatre et même cinq. Le premier est très proche du sol, le dernier très profond. Les galeries sont plus étroites, plus serrées, plus hautes. Les *loculi*, pour ménager la place, en arrivent à prendre la forme du corps : plus larges pour les épaules que pour les pieds. Ces grands travaux sont surveillés et confiés par saint Fabien aux diacres.

Des lieux de réunion se dressent non plus à l'intérieur des catacombes, mais sur le sol même. Ce n'est plus la salle spacieuse disposée au centre des galeries, avec des sièges tout autour. Non, c'est un monument comme saint Cyprien en voit en Afrique, des *fabricae*, des fabriques ou basiliques. Il subsiste encore au centre du cimetière Saint-Calliste quelques ruines. D'après la tradition archéologique, là était la basilique élevée à la mémoire du pape Sixte [au temps de son séminaire à Rome, Henri Huvelin a étudié les lieux de l'Église primitive].

*

Un concile de quatre-vingt-dix évêques, à Carthage, avait prononcé une sentence sur l'évêque indigne de Lambessa, Privatus. Celui-ci en appela à Rome et saint Fabien jugea la question. Ceci prouve la liberté de l'Église de Rome. On sent un pouvoir protecteur, favorable aux chrétiens.

C'est le règne de Philippe l'Arabe qui, après avoir tué Gordien III, régna jusqu'en 249. Un contemporain, saint Denys d'Alexandrie [évêque d'Alexandrie vers 248/249, mort en mars 264], qualifie ce règne de « doux et bienveillant ».

Un récit rapporté par Eusèbe laisse à penser que Philippe l'Arabe était chrétien. Revenant à Rome après le meurtre qui assurait son usurpation, Philippe se trouva à Antioche la veille de Pâques. Il voulut pénétrer dans l'assemblée des fidèles. Était-il chrétien parfait ou catéchumène ? On ne sait. Mais enfin il croyait avoir le droit de prendre part aux mystères. Il est certain que lui et sa femme Severa ont eu une correspondance avec Origène. L'évêque, saint Babylas [évêque d'Antioche vers 237, il meurt martyr, dans les fers, en 251], ne vit dans cet empereur que l'assassin de Gordien III et se dresse devant lui. [...] Il lui interdit l'entrée du temple avant la réparation, l'expiation du

crime, et lui indique sa place parmi les *flentes* [ceux qui versent des larmes], la première classe de pénitents.

Ce récit est confirmé par saint Jean Chrysostome qui était d'Antioche. Il parle de saint Babylas en lui attribuant cet acte de courage, de fierté et ce sentiment de la dignité, de la pureté qu'on doit exiger des âmes pour les admettre aux saints Mystères.

Philippe [l'Arabe] n'était pas un Théodose, c'était un prince faible qui par son caractère n'honorait pas la pénitence. Tout autre est l'expiation de Théodose à Milan [Théodose I^{er} fait massacrer 7000 personnes à Tessalonique en 390; lorsque qu'il veut se rendre à l'église de Milan, saint Ambroise a le courage de lui en interdire l'entrée et de lui imposer une expiation] tout autre celle de Louis le Débonnaire [qui accomplit une pénitence publique à Attigny en 822] ; il y a là une grandeur qu'on ne trouve pas ici.

Si Philippe a été chrétien – et il n'est guère possible de le nier devant l'assertion de saint Jean Chrysostome fondée sur des souvenirs locaux seulement vieux de quarante ans – si donc Philippe [l'Arabe] fut le premier empereur chrétien, c'était un christianisme latent, ignoré.

Constantin [empereur de juillet 306 à mai 337] garde le titre de premier empereur chrétien parce que dans son christianisme, plus officiel que réel, il a introduit la religion chrétienne au grand jour en arborant la croix sur son étendard [le *labarum*].

L'argument que l'on apporte contre le christianisme de Philippe [l'Arabe], c'est la célébration des jeux séculaires par lesquels Rome solennisait tous les cent ans l'anniversaire de sa fondation. Vous vous rappelez la définition qu'en fait Horace [dans le *Carmen saeculare*, chant composé pour cet anniversaire séculaire].

Sous le règne de Philippe l'Arabe, ces fêtes furent plus splendides que jamais, car il s'agissait du millénaire de Rome. Philippe dut s'y associer et par conséquent faire acte de paganisme. Les historiens du temps font, au sujet de cet anniversaire, les plus tristes réflexions : c'est une époque de calamités, d'anarchie militaire. Cet Empire est vieilli, caduc, il tombe en décrépitude ! Des voix s'élèvent : « C'est la faute des chrétiens ! »

« Et ce ne sont pas seulement des voix populaires », remarque Origène dont le cœur se serre. C'est la voix d'un homme qui compte parmi les conservateurs du temps, qui connaît les choses, un homme de talent, Demetrianus, professeur de rhétorique [ancien disciple de Lactance qui, vers 251/252, lui adresse une lettre, *Ad Demetrianum*]. Voilà ceux qui aboient contre le christianisme !

A ceux-là, saint Cyprien répond ⁸ :

« Comment est-ce notre faute si les temps sont calamiteux, si tout tombe en décrépitude ? Non, c'est la faute de la vieillesse du monde : les pluies ne descendent plus assez abondantes, le soleil ne tombe plus aussi chaud sur les moissons qu'il doit faire mûrir, les carrières de marbre s'appauvrissent, les mines, aujourd'hui épuisées, donnent moins d'or et d'argent, les champs manquent de laboureurs. On ne voit plus ni maisons remplies d'habitants ni camps bien fournis de soldats. Dans la vie publique on ne trouve plus l'intégrité. Entre les citoyens la concorde est plus rare. Dans les arts le talent s'amoindrit. Dans les mœurs la discipline se relâche.

« Penses-tu que la vieillesse puisse avoir la force qu'avait l'homme bouillant de jeunesse ? Ce qui s'incline vers la chute diminue par là même ; ainsi le soleil à son couchant donne moins de lumière ; ainsi le fleuve qui s'élançait de sa source et coulait à pleins bords, finit par n'avoir plus que quelques gouttes d'eau. Le monde suit la loi commune. Toute ce qui est né tombe, tout ce qui a grandi vieillit. »

Voilà ce que disait saint Cyprien croyant que le monde allait disparaître avec l'Empire usé. C'est le point de vue un peu étroit d'un homme attristé, ce n'est pas celui de Denys d'Alexandrie, mais saint Cyprien crut avoir trouvé la justification des chrétiens.

L'Empire sent le besoin de se retremper, il est aux mains de princes syriens, d'étrangers comme Héliogabale [empereur de juin 218 à mars 222] ou Philippe l'Arabe [empereur de février 244 à septembre octobre 249]. Les voix qui s'élèvent contre les chrétiens sont le premier cri de la persécution qui commence. Origène le dit. Ambroise [d'Alexandrie] lui a signalé un ouvrage écrit avec haine mais avec bonne foi et qui dénote une science considérable, c'est le libelle de Celse [écrit vers 178] au temps de Marc Aurèle.

Origène sait la religion chrétienne haïe, que Plotin aura des successeurs haineux comme Porphyre, son fils direct. A cet arsenal de traits contre le christianisme il répond par ses huit livres *Contre Celse*, une apologie complète.

Si l'on veut une apologie chrétienne d'une éloquence juridique, il faut prendre celle de Tertullien. Si on la veut pleine de bienveillance, de largeur, de simplicité, ce sera celle de saint Justin. Si on la veut scientifique, complète, discutant à fond et répondant à toutes les objections païennes, sans que le ton atteigne jamais l'insulte, il faut choisir l'ouvrage capital d'Origène, *Contra Celsum*.

Effectivement la persécution s'annonçait durant les dernières années du règne de Philippe l'Arabe. A Alexandrie elle eut un début violent d'après le récit de saint Denys [évêque d'Alexandrie vers 248/249, mort en mars 264], cet évêque surnommé le Grand par l'Antiquité chrétienne, qui appelait de même saint Athanase [évêque d'Alexandrie].

Saint Denys était une belle âme, un caractère fier, énergique. Homme de science en même temps qu'esprit large, il apportait beaucoup de bienveillance dans la direction de son clergé et de l'École catéchétique d'Alexandrie. Il faut toujours discuter avec les hérétiques, disait-il, admettre tout ce qui est bien et ne pas les rebuter sans les entendre. Cette largeur d'esprit le fit accuser de tiédeur, la persécution prouve la fausseté de ce grief [...].

L'élection du patriarche Héraclas [évêque d'Alexandrie de 232 à 247] fut l'occasion d'une série de soulèvements populaires. Les premières victimes ont été un vieillard du nom de Métras [comme il refuse de blasphémer le nom du Christ, il est blessé au visage, roué de coups puis lapidé] et une pieuse femme appelée Quinta [elle est traînée au temple et, comme elle refuse d'adorer dieux païens qui s'y trouvent, elle est traînée là où Métras a trouvé la mort et elle est lapidée elle aussi]. Les maisons chrétiennes furent livrées au pillage, Alexandrie semblait une ville prise d'assaut.

C'est là que se place le martyr assez connu d'une vierge âgée, sainte Apollonie. On lui avait fracassé la mâchoire et brisé les dents à coups de pierre puis, un grand feu allumé, on la menace de l'y précipiter si elle refuse d'adorer les dieux. Elle feint de se recueillir et se précipite dans les flammes, martyre par sa volonté et non par contrainte. Ce n'est plus un suicide. Elle est toute broyée, elle se voit presque hors de la vie. C'est l'achèvement d'une chose déjà toute faite. On conçoit ce sentiment.

Ces violences sont préludes de la persécution de Dèce. Il monte sur le trône un an plus tard [en septembre/octobre 249]. Il s'appelle *Decius Trajanus*, un autre Trajan. Il va ramener l'âge d'or non seulement de l'Empire mais de la République romaine. Plus on

va, plus l'objectif est de faire revivre les vieilles lois persécutrices. La réaction en faveur de l'Antiquité est de la dernière violence. Lactance qui a écrit son *De mortibus persecutorum*, d'un beau style mais avec un esprit que je n'aime pas, appelle l'empereur Dèce « un être digne de toutes les malédictions ».

Dèce promulgue l'édit de proscription bien connu que Denys d'Alexandrie déclare le plus terrible des édits, le plus capable de faire tomber les élus eux-mêmes et le plus animé de haine pour le Christ. Cet édit portait que « tous, sans distinction, doivent sacrifier aux dieux de l'Empire », de sorte que dans toutes les villes, tous les habitants seraient sommés de faire acte d'adhésion au culte officiel, que ceux qui s'y refusent seraient enfermés dans les prisons de l'État, puis condamnés non pas à mort mais à une série de tortures dont le choix était laissé à l'imagination du bourreau.

Cette dernière clause était posée à dessein pour terroriser les chrétiens. On ne craint pas la mort elle-même, mais l'extérieur de la mort. Elle paraît plus terrible dans la forme que dans le fond. Un délai était fixé, pendant lequel tous devaient se conformer à l'édit. Ceux qui fuiraient perdraient leurs biens et seraient punis de mort s'ils rentraient. Ceux qui ne se présenteraient pas pour remplir les formalités païennes seraient traînés devant les juges. Enfin, un article spécial invitait les fonctionnaires à déployer la plus grande rigueur.

Cet édit était une aggravation de tous les autres. Il organisait une véritable inquisition. On sent que l'Empire a conscience du danger où il court. Il se jette sur les chrétiens, avec désespoir car il sait qu'il tombe et ignore d'où viennent les coups. Sur les chrétiens, l'impression est terrible. Étonnement des plus douloureux, tristesse, angoisse du moment se peignent dans les écrits de saint Cyprien. On s'aperçoit avec stupeur que l'Église n'est plus cette phalange serrée qui soutenait bravement le choc et allait à la « confession du Christ », à la mort, sans voir un seul apostat.

Maintenant, l'Église agrandie compte beaucoup de chrétiens de naissance. Il s'y est introduit une sorte de mondanité que déplorent Origène et saint Cyprien dans le *De lapsis*^o [ce texte s'adresse aux *lapsi* pour prouver la nécessité de la pénitence et aux évêques pour diriger leurs décisions]. Dans les grandes villes il y a beaucoup de demi-chrétiens qui en face de l'édit ne montrent que faiblesse, à la stupéfaction de saint Denys [d'Alexandrie] et de saint Cyprien. Certains n'attendent pas le délai fixé, ils ont hâte d'adhérer, de sacrifier aux faux dieux. D'autres corrompent les magistrats et, à prix d'argent, se font inscrire sur les registres, comme ayant offert un sacrifice, ayant fait acte d'adhésion.

De là, les distinctions entre les *sacrificati* et les *libellatici*, différents degrés d'apostasie. Tous ces *lapsi* jettent l'Église dans la douleur : « Ils ont déchiré nos entrailles », dit saint Cyprien, « et nous saignons de toutes leurs blessures ». Saint Denys [d'Alexandrie] remarque que l'accroissement du bien-être, l'amour des aises de la vie ont amené cet amollissement des âmes. Beaucoup trahissent la foi pour ne pas perdre le bénéfice de leur charge. Ils se demandent quel rapport il y a entre un office extérieur et l'Évangile ? Ainsi, le premier effet de l'édit est l'affolement. On mettra, plus tard, la faute de l'apostasie sur le compte de cette terreur à la vue d'une chose qui hypnotise le regard.

La persécution devient savante et plus cruelle. Elle frappe à la tête, comme les soldats de César. Le premier atteint fut l'évêque de Rome, saint Fabien, saisi dans le mois de décembre 249. Nous n'avons pas les actes de son martyre. Son marbre funéraire,

retrouvé dans des fouilles récentes par M. de Rossi, porte le monogramme du martyr qu'on ne mettait que sur la tombe des martyrs prouvés, canonisés en quelque sorte, reconnus officiellement. Les martyrs subissaient une sorte d'examen et ceux-là seuls étaient proposés au culte public, qui avaient la sanction du presbytérat. Vous voyez que ce marbre a quelque chose de touchant.

En même temps que Dèce envoyait saint Fabien à la mort [survenue probablement en janvier 250], il interdisait de lui donner un successeur, « aimant mieux, dit saint Cyprien, voir à Rome, plutôt qu'un pape, un anti-empereur ». Il pressentait l'influence du pontificat sur le monde entier. Le Saint-Siège resta vacant seize mois, jusqu'en mars 251. C'est alors que sous l'empire de circonstances difficiles, douloureuses, en face de l'imminence d'un schisme, saint Corneille [pape de mars 251 à sa mort en exil et en prison en juin 253] fut élu.

Des auteurs qui ont pris à tâche de nier le grand nombre des martyrs dans la persécution de Dèce ne peuvent nier sa gravité ni l'universalité des mesures prescrites par Dèce, si cruellement exécutées. A Carthage quatre cents chrétiens périrent dans la chaux vive. Des légendes très authentiques donnent pour Rome le chiffre de quatre mille martyrs. Il en est dont le nom est célèbre, entre autres deux Orientaux : les saints Abdon et Sennen, sainte Victoire et sainte Anatolie. En Sicile l'illustre sainte Agathe. A Toulouse saint Saturnin.

A mesure que la persécution sévissait les courages se retrempeaient, on se resserrait à la vue du danger. A Carthage, où nous avons trouvé saint Cyprien endolori de l'attitude de son Église, l'enthousiasme se ravivait, ainsi qu'on le constate toujours dans l'histoire de l'Église à l'heure du péril.

Saint Cyprien peut écrire : « Les supplices vous ont cédé et vous n'avez pas cédé aux supplices. Heureuse notre Église ! Hier, blanche dans sa pureté, aujourd'hui royalement empourprée du sang de ses enfants ! » Dès lors ce fut à qui résisterait.

Saint Denys d'Alexandrie, dans une lettre magnifique, raconte ce qui lui est advenu. Il parle simplement, en homme qui ne se fait point valoir. Il dit comment il fut saisi par les soldats, condamné à mort, puis délivré par des paysans chrétiens. Comment il se retira dans le désert et fut plusieurs fois exposé à perdre la vie. Il parle du grand nombre de martyrs, de ceux qui sont morts en Arabie Pétrée [actuelle Jordanie] où ils avaient cherché refuge. Il en donne une longue liste et ajoute qu'il y en a d'innombrables dont il ne parle pas.

*

Origène lui-même avait été saisi à Tyr. Il avait [... environ 65 ans]. Mis en prison, les pieds dans des entraves, disloqué [car] il subit l'écartèlement des jambes. A son dernier jour, cette souffrance pour le Christ était sa consolation car il mourra des suites de ces mauvais traitements [vers l'an 253].

Quels sont les instruments de la plus héroïque résistance ? Ce sont les évêques, très nombreux alors, et dont très peu faiblirent. A Smyrne, où l'évêque Eudemon avait sacrifié aux idoles, l'Église fut consolée par le martyr de saint Pionus [prêtre chrétien de Smyrne, arrêté le 23 février – jour anniversaire du martyr de saint Polycarpe –, Pionus est brûlé vif le 12 mars 250]. A Jérusalem, saint Alexandre [évêque de Jérusalem de 231 à sa mort martyr vers l'an 250/251]. A Antioche, saint Babylas [évêque d'Antioche vers 237, il meurt martyr, dans les

fers, en 251], jeté en prison, y forma des catéchumènes et quand on vint pour lui trancher la tête put s'écrier : « Me voici, Seigneur, avec les enfants que vous m'avez fait naître dans ma prison ».

Ce sont bien [là] les rapports entre l'évêque et la communauté, dont parlait saint Ignace. L'évêque communique la vie, il est tout entier à son troupeau, et son troupeau est tout entier à lui.

Quand saint Cyprien sera pris [évêque de Carthage de 249 à sa mort par décapitation en 258], sous Valérien [empereur d'octobre 236 à 260], la communauté se lèvera : *Adsum!* et demandera à partager son sort. A Rome, quand le pape saint Corneille [pape de mars 251 à sa mort en exil et en prison en juin 253] sera saisi, les chrétiens entoureront leur Pontife devant le tribunal qui l'exilera comme prisonnier à Civitavecchia [fin 252].

C'est, comme le dit saint Cyprien, le peuple chrétien uni à son chef, le troupeau adhérent à son pasteur. L'évêque est justement appelé *sponsus*, l'époux de son Église. Il en a reçu le souci, le service, le ministère, un ministère plein d'amour. Il ne fait qu'un avec elle. On ne peut séparer l'évêque de son clergé, de son troupeau.

Les lettres écrites par saint Cyprien en exil ne sont pas un monologue, mais un dialogue touchant – tout le monde lui répond – tant il reste en communion avec toutes ces âmes. Et quand la peste horrible, décrite par les historiens du temps, envahit la communauté chrétienne et fait planer constamment la mort, saint Cyprien écrit [en 252] le traité *De mortalitate*, où il invite le peuple chrétien à montrer l'espérance tandis que les païens sont livrés au désespoir ; à se dépenser pour tous, à ensevelir les morts, enfin, à faire envers les païens mourants ou malades ce qu'ils voudraient qu'il fût fait pour eux en pareil cas. Je ne serais pas étonné qu'il y ait eu des chrétiens, si durs que fussent les temps, qui aient regretté plus tard, en des jours de calme, l'époque où l'on sentait en soi quelque chose vibrer à l'unisson du cœur d'évêques comme saint Denys et saint Cyprien.

*

La différence entre les Pères d'Occident et les Pères d'Orient est très grande. Les grecs, comme Denys d'Alexandrie ou Grégoire de Thaumaturge que nous avons vu dévoré de la passion du Droit romain, sont des hommes de caractère, surtout voués à l'étude.

Chez les latins, il y a plus de volonté que d'élaboration de la pensée, plus d'application que de spéculation. L'Orient s'attache au dogme et donne naissance aux hérésies. L'Occident s'enflamme pour la discipline et voit naître les schismes.

Malgré ces différences, des deux côtés, le rôle des évêques est le même vis-à-vis de leur troupeau : ils communiquent la vie chrétienne, la générosité, l'enthousiasme. Saint Ignace d'Antioche l'a bien dit : « Qu'est un évêque sinon la marque de l'union et de l'amour du troupeau ».

A Néo-Césarée, dans le Pont, saint Grégoire le Thaumaturge n'est d'abord que l'évêque d'une toute petite communauté – dix-sept chrétiens - et quand il meurt la ville ne compte plus que dix-sept païens. Il avait tout conquis au Christ, par ses miracles et son autorité.

Saint Denys d'Alexandrie, dans un bannissement, groupe tout de suite une communauté chrétienne. Pour lui, autant de lieux d'exil, autant de diocèses. Il multiplie les chrétiens à travers le désert.

Saint Cyprien a l'abord grave, austère. Il est extrêmement doux, instructif. On l'accusera d'être un peu étroit. Non ! il n'a pas la largeur de saint Denys, mais c'est avant tout un homme d'action, dont la vie est remplie par ses œuvres épiscopales. Il s'intéresse à toutes les questions qui regardent son troupeau. Toute sa personne est un mélange de douceur et d'autorité. On sent chez lui le caractère sacré qui s'impose et la bonté communicative qui se fait respecter en même temps qu'elle se fait aimer [...].

Cette vie entièrement dépensée à se dévouer est la plus belle des vies quand bien même il y manquerait un peu de largeur d'esprit. Quel est l'homme d'action qui ne se dirait en la voyant : « Mais, qu'est-ce que je fais ? Je cours après telle ou telle idée que j'aligne, et voilà un homme qui a trouvé ce que je cherche dans le vague ». Impossible de ne pas admirer et envier un homme tel que saint Cyprien. Chacun de ses écrits est inspiré par un besoin de son Église, un besoin des âmes auxquelles il vient en aide.

Voilà l'Église ! Plus les temps sont calamiteux, plus les évêques grandissent. Déjà, sous le règne de Dèce, ils sont ce qu'ils seront pendant l'invasion des barbares : la protection et la vie de la communauté, la seule espérance vers laquelle se tournent tous les regards.

Tous ceux qui souffrent et qui sentent le besoin de l'union, de l'unité, se tournent vers l'évêque, comme vers ce qui leur permet d'espérer, malgré les tristesses [et] les douleurs.

C'est ce que nous chercherons à montrer dans la vie de saint Cyprien.

Index des noms de personnes

Abdon, martyr	93	Athénagore.....	7
Achillée, martyrs	3	Auguste, empereur.....	39, 55
Ælien	19	Augustin, saint	1, 21, 22, 28, 70
Ælius Aristidus.....	7	Aurélien, empereur	55
Ælius Spartianus.....	16	Autolycus.....	7
Agathe, martyre.....	93	Babylas, martyr.....	89, 90, 93
Agnès, martyre	33	Barbe, martyre	86
Agripin ou Agripinus, saint	21	Basilide, martyr	60
Albinus	14	Blaise Pascal, écrivain	33, 56
Alcibiade	64, 72	Bossuet, évêque de Meaux ..	26, 33, 37, 45, 56, 68
Alexandre d'Abonotique	4	Brutus.....	2, 10
Alexandre le Grand	8, 81	Caïus, prêtre ?	49
Alexandre Sévère, empereur ..	4, 25, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88	Caïus, sénateur.....	17
Alexandre, martyr.....	93	Calixte.....	<i>voir</i> Calliste I ^{er} , pape, martyr
Ambroise d'Alexandrie, saint.....	57, 74, 76, 87, 88, 91	Calliste I ^{er} , pape, martyr.	27, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 80, 83, 84, 86, 89
Ambroise de Milan, saint	33, 90	Caracalla, empereur	15, 16, 32, 79
Ammonius Saccas	61, 64, 73	Carpophore	42, 49
Anaclet	<i>voir</i> Clet, pape, martyr	Catherine d'Alexandrie, martyre.....	28, 59
Anatolie, martyre.....	93	Cécile, martyre.....	83, 84
Anicet, pape, martyr	6, 50	Celse	7, 19, 38, 39, 40, 43, 46, 73, 87, 91
Anselme, saint	60	Cicéron.....	10, 17, 19, 20, 28, 56
Anthère, pape.....	50, 85, 86	Cinéas	42
Antoine du Désert, saint	61	Cittinus, martyr	21
Antonin le Pieux, empereur.....	5	Claude, empereur.....	2, 39, 55
Apollinaire.....	<i>voir</i> Sidoine Apollinaire	Claudius Albinus	38
Apollonie, martyre.....	91	Clément d'Alexandrie, saint ..	7, 20, 25, 42, 55, 56, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 76, 78, 79, 82
Apollonios de Thyane	4	Clément, pape	4, 50
Apollonios de Tyane	17, 18, 19, 25, 81	Clet, pape, martyr	4
Apollonius de Tyane <i>voir</i> Apollonios de Tyane		Clodius Albinus	14
Apollonius, saint.....	11, 13	Commode, empereur.....	10, 11, 12, 13, 16
Apulée	11, 18, 19, 21	Constance II, empereur.....	37
Aquilée	77	Constantin I ^{er} , empereur.....	37, 50, 90
Aquilinus, martyr.....	21	Corneille, pape, saint	49, 50, 93, 94
Aristide	7, 9	Cyprien, martyr...21, 22, 23, 79, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95	
Aristippe	36, 40	Cyrille d'Alexandrie, saint.....	59
Aristote	8, 17, 56, 69	Dante.....	8, 14
Arius, hérésiarque.....	70	Dèce, empereur	49, 50, 79, 87, 91, 92, 93, 95
Arrien	5	Demetrianus.....	90
Artémon.....	46		
Arthémas	<i>voir</i> Artémon		
Athanase, saint.....	46, 59, 61, 91		

Démétrius d'Alexandrie, saint.....	58	Hypatie.....	59
Démosthène	34	Ignace d'Antioche, saint.....	3, 5, 23, 28, 94
Denys d'Alexandrie, saint	59, 79, 87, 89, 91, 92, 93, 94, 95	Innocent I ^{er} , pape, saint	21
Denys l'Aréopagite, saint.....	68, 71	Irénée de Lyon, martyr	6, 12, 13, 16, 38, 50
Didius Julianus, empereur	13, 14, 16	Jacques le Mineur, apôtre	1
Diogène de Sinope.....	40	Jamblique.....	11, 63
Dion Cassius.....	17	Januaria, martyre.....	21
Domitien, empereur.....	2, 3	Jean Chrysostome, saint.....	90
Donata, martyre	21	Jean, apôtre	3, 4, 48, 51, 76
Éleuthère, pape, saint.....	6, 50	Jean-Baptiste, saint	33
Empédocle	19	Jérôme de Stridon, saint.....	63, 64, 87
Eudemon, renégat.....	93	Jules César	10
Eusèbe de Césarée	2, 5, 7, 11, 12, 13, 16, 26, 27, 50, 55, 56, 59, 63, 89	Jules l'Africain	43
Evhémère.....	34	Jules le Lybien	<i>voir</i> Jules l'Africain
Fabien, pape, martyr ..	49, 50, 85, 88, 89, 92, 93	Julia Domitilla	3
Félicité, martyre.....	28, 30	Julia Domna.....	15, 17, 79, 80
Felix, martyr	21	Julia Maesa	17
Fénelon, archevêque de Cambrai	68	Julia Mamaea.....	79, 80
Firmilien, saint.....	86	Julia Moesa.....	80
Fronton, rhéteur.....	5, 7, 10, 11, 21	Juliana.....	87
Galien, médecin.....	8, 13	Justin, martyr	7, 9, 12, 25, 26, 91
Generosa, martyre	21	Justinien I ^{er} , empereur d'Orient	37
Geta, co-empereur	15, 16, 32	La Mothe-Fénelon <i>voir</i> Fénelon, archevêque de Cambrai	
Gibbon, historien.....	15	Lactance.....	3, 8, 29, 90, 92
Giovanni Villani	<i>voir</i> Villani, historien	Laetantius, martyr	21
Gordien I ^{er} , empereur	79	Lampride.....	12, 13, 80, 81, 82, 83
Gordien III, empereur.....	63, 79, 82, 88, 89	Léonide, martyr	16, 26, 56, 57, 58
Grégoire de Thaumaturge, saint	94	Libanius	37, 43
Grégoire I ^{er} , pape.....	51	Louis I ^{er} , roi de France.....	90
Grégoire le Thaumaturge, saint ..	60, 71, 72, 73, 74, 76, 87, 94	Louis le Débonnaire.....	<i>voir</i> Louis I ^{er} , roi de France
Hadrien, empereur	5, 16, 55, 56, 59, 63	Louis le Pieux	<i>voir</i> Louis I ^{er} , roi de France
Hégésippe	50	Luc, saint	3
Héliogabale, empereur.....	79, 80, 81, 91	Lucien de Samosate	8, 9, 14, 18, 23, 35
Henri de Valois.....	28	Mamaea	<i>voir</i> Julia Mamaea
Héraclas.....	74, 91	Marc Aurèle, empereur ..	3, 5, 8, 10, 11, 18, 19, 21, 36, 39, 91
Héraclide, martyr.....	59	Marc, saint	3, 55, 64
Héraïis, martyre	60	Marcella, femme d'Ambroise d'Alexandrie .	57
Hermas	21, 47	Marcella, martyre.....	60
Hérodien.....	80, 81	Marcia.....	12
Héron, martyr	60	Marcion.....	6, 27, 45, 46
Hilarianus	29	Matthieu, apôtre.....	3
Hippolyte, prêtre.....	49, 84, 86, 89	Maxime de Tyr	11, 19, 37, 50
Homère	63	Maxime, martyr	83, 84
Hyacinthe, prêtre	12	Maximin I ^{er} , empereur	49, 79, 82, 84, 85, 86
Hygin, pape, saint.....	6, 50	Méliton de Sardes, saint.....	9

- Ménage, historien 17
- Ménippe..... 8
- Métras, martyr 91
- Minucius Felix..... 21, 35
- Minucius Fundamus 63
- Montan 13, 31
- Namphanion 21
- Nartzalus, martyr 21
- Néhémias 45
- Nérée, martyr 3
- Néron, empereur 2, 3
- Nerva, empereur 3, 4, 14
- Noët, hérésiarque 47
- Novatien, antipape 49, 54
- Numenius d'Apamée 63, 79
- Origène 7, 16, 23, 26, 39, 42, 49, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93
- Pamphyle, martyr 12
- Pantène, saint 64
- Papinien, jurisconsulte 15
- Parménide 70, 74
- Pascal voir Blaise Pascal, écrivain
- Paul, jurisconsulte 15, 84
- Paul, saint 1, 2, 3, 4, 7, 13, 23, 48
- Perenius 11
- Périclès 72
- Perpétue, martyre 27, 28, 29, 30, 31
- Pertinax, empereur 13
- Pescennius Niger 14, 16
- Philippe l'Arabe, empereur ... 79, 88, 89, 90, 91
- Philon 56, 61, 63, 71, 77, 79
- Philostrate 17, 18, 25
- Pie I^{er}, pape, saint 6, 50
- Pierre le Vénérable 47
- Pierre, apôtre 1, 2, 4, 50, 54
- Pindare 36
- Pionus, martyr 93
- Platon.. 8, 12, 13, 17, 18, 19, 20, 31, 40, 43, 57, 61, 63, 64, 67, 68, 69, 70, 72, 75, 84
- Pline l'Ancien 68
- Pline le Jeune 4, 46
- Plotin 11, 20, 61, 63, 73, 74, 82, 83, 91
- Plutarque 11, 18, 19, 50, 63
- Plutarque, martyr 59
- Polycarpe de Smyrne, martyr 4, 5, 6, 13, 28, 93
- Pontien, pape, martyr 49, 50, 84, 86, 88, 89
- Porphyre 63, 73, 91
- Potamienne, martyre 60
- Pothin, martyr 6
- Praxéas 47
- Priscille, l'illuminée de Montan 13, 31
- Privatus, évêque destitué 89
- Proctète, prêtre 87, 88
- Pythagore 8, 18, 19, 63, 65, 69, 70, 75
- Quadratus 7, 9
- Quinta, martyre 91
- Raphaël, peintre 84
- Sabellius 47
- Salignac de La Mothe-Fénelon ... voir Fénelon, archevêque de Cambrai
- Satur, saint 2, 28, 32
- Saturnin, martyr 93
- Scapula 27, 32, 33, 37, 45
- Secunda, martyre 21
- Sénèque 7, 17, 19, 39
- Sennen, martyr 93
- Septime Sévère, empereur 8, 14, 15, 16, 17, 21, 22, 26, 27, 28, 32, 33, 34, 37, 38, 42, 55, 58, 59, 79
- Sérénus, martyrs 60
- Servilia 10
- Severa, impératrice 89
- Sidoine Apollinaire, saint 9
- Sixte I^{er}, pape, martyr 89
- Socrate 19, 20, 64, 72, 82
- Sophocle 69
- Soter, pape, saint 6, 50
- Speratus, martyr 21
- Stobée 65
- Suétone 2
- Symmaque 77, 87
- Tacite 2, 39
- Tatiana, sœur d'Ambroise d'Alexandrie 57
- Tatien 8, 12
- Tertullien 3, 4, 8, 13, 14, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 65, 67, 69, 70, 77, 78, 79, 80, 86, 87, 88, 91
- Thémistios 65
- Thémistius 37
- Théodose I^{er}, empereur 90
- Théodote 13, 46
- Théodotion 77
- Théophile d'Antioche 7

Thimotée, saint	3	Varron, auteur latin.....	50
Thomas d'Aquin, saint	57	Velleius Patercutus	38
Thomas, apôtre	45	Vespasien, empereur.....	2, 39
Thucydide.....	26, 40	Vestia, martyr.....	21
Tibère, empereur	39	Veturius, martyr.....	21
Tibernanos	23	Victoire, martyr.....	93
Tiburce, martyr.....	84	Victor I ^{er} , pape, saint.....	12, 13, 45, 50
Tite, saint.....	3	Villani, historien	26
Titus, empereur.....	2	Vincent de Lérins, saint	33
Torpacion	42	Virgile.....	6, 8
Trajan, empereur	4, 5, 91	Xénophane	70
Ulpian	8, 15, 17, 81	Xénophon.....	80
Ulpian, jurisconsulte.....	84	Xiphilin	17
Urbain I ^{er} , pape, martyr	49, 50, 80, 83, 84	Zénon d'Élée.....	8
Valentin	6, 13, 46, 58, 79	Zéphyrin, pape, saint	27, 45, 47, 48, 49, 50, 54, 80, 84
Valère Maxime, historien	38	Zorobabel.....	45
Valérien, martyr.....	83, 84		